

BRUXELLES CULTURE

15 juillet 2018

Brussels Diffusion asbl

Contact et abonnement : pressculture4@gmail.com

RENCONTRE : NIPANKI OREI



Rencontre : Nipanki ORei

Nipanki ORei est un artiste belgo-rwandais qui vit actuellement à Anderlecht, même s'il passe une partie de son temps en Afrique. Après une enfance vécue à São José dos Campos (Brésil), il revient en Belgique et suit une formation à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, puis à l'atelier de Charles Szymkowicz (Charleroi), en compagnie de son ami Didier Matrige. Malgré une solide acquisition de diverses techniques, il préfère les tâtonnements autodidactes, loin des ingérences professorales. Si le dessin n'est jamais absent, il privilégie la peinture brute pour assortir les tons, créer du mouvement et enfanter d'œuvres qui se situent de manière permanente au carrefour de l'abstraction et de la figuration. Ses travaux s'inscrivent d'emblée dans un univers empreint d'expressivité. En quête perpétuelle de gestuelle, il manie la matière, la transforme et la combine à d'autres éléments (sable, béton, papier). Savoir regarder et prendre le temps d'écouter permet non seulement de saisir les mille détails qui nous entourent, mais également de ressentir les choses qui se cachent derrière les apparences. Qu'il travaille en plein air ou en atelier, l'artiste transpose ce qu'il imagine et donne naissance à des pièces uniques tantôt chaotiques, sereines ou tourmentées. Egalement sculpteur, il applique à la 3-D les mêmes principes qu'il prône lorsqu'il aborde le marouflage d'une toile. Rencontre.



Où êtes-vous né ?

Je suis né à Liège ; mais j'ai passé mon enfance à São José dos Campos, au Brésil. Ma famille appartenait à la classe moyenne, c'était le temps de la junte militaire mais, pour un enfant, c'était le paradis.

Comment s'est déroulé votre retour en Belgique ?

Le retour s'est avéré extrêmement dur. En Belgique, je me sentais coincé dans un étou. D'un côté, par une culture prônant l'individualisme et, de l'autre, par une société très clivante, très communautarisée. Vers seize ans, j'ai eu ma période « punk » et j'ai petit à petit délaissé le domicile de mes parents pour aboutir in fine dans une communauté anarchiste, située dans un quartier chaud de Bruxelles.

Quelle a été votre formation artistique ?

À la communauté, j'ai fait la connaissance de Didier Matrige, qui était déjà à l'époque un peintre de grand talent. C'est lui qui m'a conseillé de m'inscrire à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles puis, par après ; j'ai poursuivi mon apprentissage à l'Académie de Charleroi dans l'atelier de Charles Szymkowicz, un peintre au style néo-expressionniste.

Que s'est-il passé à la fin de vos études ?

En vérité, je n'ai pas achevé mon cursus scolaire et, comme j'avais refusé mon incorporation militaire, j'ai quitté la Belgique et je me suis retrouvé à boullinger à travers toute l'Europe. Plus tard, j'ai voyagé au Moyen-Orient, en Asie et en Afrique. C'est aussi l'époque où est née ma première fille. Je me suis de la sorte forgé une belle expérience de vie, sans jamais lâcher le pinceau ni le crayon.



Qu'est-ce qui a motivé votre réinstallation définitive en Belgique après tant d'années d'expatriation ?

Je ne sais toujours pas si mon retour est définitif. J'ai une autre patrie : le Rwanda dont je possède la nationalité et, si mon quotidien se décline actuellement en Belgique, mon âme et mon cœur sont restés là-bas. Mais il faut savoir déposer ses valises et regarder l'avenir en cessant de mener un parcours de saltimbanque. La naissance de mes deux autres enfants y est sûrement aussi pour beaucoup.



Quelle évolution votre peinture a-t-elle suivie ?

Même si au début je produisais des œuvres de facture réaliste ou même expressionniste, j'aborde aujourd'hui un style à mi-chemin entre l'abstraction et la figuration. Je nomme ce résultat le *figural*. Si j'ai beaucoup peint des visages et des portraits, actuellement, pour des raisons philosophiques, je me concentre essentiellement sur les paysages et les natures mortes. Je ne cherche pas à être totalement fidèle à la réalité, je recompose, je module... Je préfère laisser la représentation de la réalité aux photographes, qui font cela excessivement bien. Ce qui m'intéresse, c'est « l'objet peint » en tant que tel. Cet objet doit se suffire à lui-même.



Quelles techniques utilisez-vous ?

J'ai une technique de base assez classique même si, parfois, je n'hésite pas à introduire des matières diverses dans mes réalisations : terre, poudres diverses, papiers etc. Je le fais quand je trouve les mélanges nécessaires. Je ne veux pas rester soumis au qu'en-dira-t-on. Peindre doit être le contraire de la soumission, le seul moment où l'on se retrouve vraiment seul face à soi et à sa conscience. Mais il ne faut pas oublier que, tôt ou tard, on sera jugé par le public.

Où avez-vous exposé ?

Mes toiles circulent un peu partout en Europe et même, pour quelques-unes, au-delà. Chaque accrochage ou chaque vente, que ce soit en Belgique ou ailleurs, est l'occasion d'un voyage, car voyager reste pour moi un signe de vitalité et alimente généreusement mon imaginaire créatif.

Hormis la peinture, quelles sont vos autres formes d'expression artistique ?

Je fais de la gravure et aussi de la sculpture. Alors que dans ma peinture je m'intéresse peu à l'actualité, ma sculpture est en revanche beaucoup plus caricaturale, plus acerbe.

Que pouvez-vous dire de vos dessins ?

Il s'agit de dessins à la plume ou à la pointe sèche, des « griffures » ou « cicatrices » jetées sur le papier ou sur le métal. C'est de l'expression libre, dont les seules limites sont celles que je m'impose. Il est avant tout question de mouvement et d'esthétique pure, bien que, en vérité, je ne crois pas vraiment à l'esthétique pure. J'expose peu mes dessins ou mes gravures car, plus que tout autre, c'est la forme d'expression qui m'est la plus personnelle et j'ai beaucoup de pudeur à la révéler. D'autant que je ne suis pas de ceux qui aiment expliquer la genèse ou le concept de mes œuvres. Après tout et en fin de compte, chacun comprend ce qu'il veut bien comprendre.



La spiritualité influence-t-elle votre activité créatrice ?

Ah oui, la spiritualité ! Je suis un être profondément spirituel. D'abord, depuis toujours, j'ai beaucoup travaillé sur le souffle. Je viens du milieu anarchiste, mais je n'ai jamais oublié les codes candomblés de certains de nos voisins aux Brésil. J'en ai été profondément influencé. Mais j'ai aussi étudié la philosophie occidentale et orientale puis, un peu plus tard, j'ai suivi l'enseignement al-Ibādiyyah. Mon travail conserve donc les traces de ces diverses influences : anarchistes, dada, spirituelles voire religieuses. Me suis-je assagi pour autant ? Je ne le pense pas. Je reste toujours convaincu que le recours à la violence est parfois nécessaire. Comme l'a dit Assata Shakur : « Personne dans le monde ou dans l'Histoire n'a jamais obtenu sa liberté en faisant appel au sens moral de l'opresseur. »



de ces diverses influences : anarchistes, dada, spirituelles voire religieuses. Me suis-je assagi pour autant ? Je ne le pense pas. Je reste toujours convaincu que le recours à la violence est parfois nécessaire. Comme l'a dit Assata Shakur : « Personne dans le monde ou dans l'Histoire n'a jamais obtenu sa liberté en faisant appel au sens moral de l'opresseur. »

Quels sont vos projets ?

Vivre. En toute conscience !

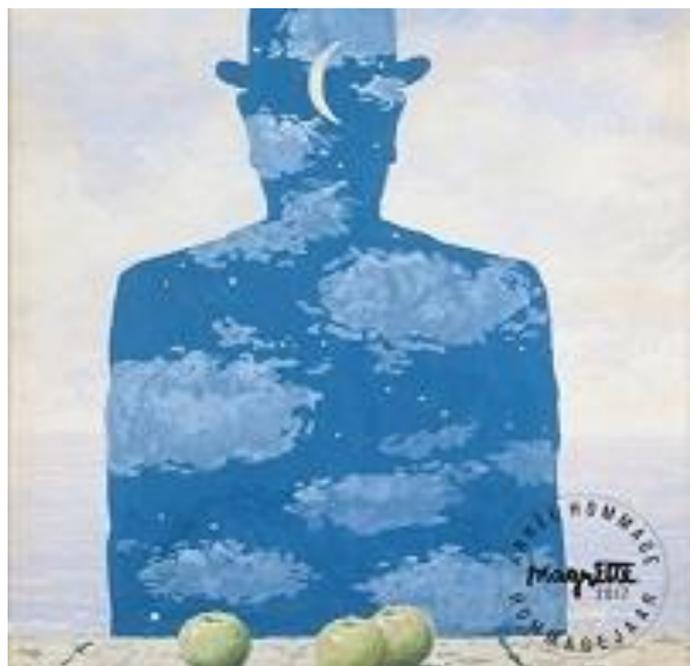
Propos recueillis par Daniel Bastié



EXPOSITION : MAGRITTE - ATOMIUM MEETS SURREALISM

René Magritte est présent à l'Atomium pour célébrer le soixantième anniversaire de l'édifice d'acier. L'occasion de pénétrer dans l'univers du plus fameux surréaliste belge et de s'investir dans ses créations, avec des œuvres agrandies en 3D. Cinquante ans après le décès de l'artiste, connu dans le monde entier, l'Atomium lui rend un hommage vibrant. A travers une expérience unique et immersive, quelques-unes de ses toiles les plus marquantes prennent vie, transformées en décor, et permettent aux visiteurs de faire connaissance avec une

manière de s'exprimer entre fantaisie fantasmée et rêve. Le public est amené à déchiffrer des symboles, à interpréter des peintures, à chercher le message qui se dissimule derrière tel ou tel détail. Il ne s'agit évidemment pas d'une exposition des originaux, mais de reproductions mises en scène pour laisser l'imagination voguer au fil des réflexions et des envies de chacun. Le surréalisme n'a jamais admis les étiquettes, forcément restrictives, et s'est toujours défini comme étant l'expression de l'inconscient. « Magritte - Atomium meets surrealism » est à découvrir jusqu'au 10 septembre 2018 à l'Atomium. Plus de détails sur le site www.atomium.be



**Square de l'Atomium à 1020 Bruxelles
Sam Mas**

LOISIRS : JULES VERNE ET LE LABYRINTHE FANTASTIQUE

Venez découvrir la dernière réalisation du Musée d'Art Fantastique grâce au « Labyrinthe Fantastique », basé sur le thème de Jules Verne. Une ambiance Nautilus, le tour du monde en 80 jours, 20.000 lieues sous les mers, Voyage au centre de la Terre avec des machines folles, des inventions imaginaires, etc. Le « Labyrinthe Fantastique » est une aussi une œuvre d'art collective et modulable que le conservateur Michel Dircken a conçue dans le cadre des dix ans du Musée et du Parcours d'artistes 2012 à Saint-Gilles. La première version était la base d'un projet permettant à divers plasticiens de participer à l'événement et d'exposer dans le susdit labyrinthe. Cette version comprenait cent vingt cadres de 200 cm sur 70 cm. Le labyrinthe a donc évolué au fil du temps et s'est adapté grâce à son concept mobile. Actuellement, il est structuré avec deux cents quarante portes et est décoré de motifs fantastiques.

L'idée est simple. Elle permet aux visiteurs de découvrir une quantité de créations d'artistes belges et internationaux, tout en se baladant dans un monde étrange agrémenté d'un Quizz (comprenant cinquante questions sur la vie et les récits de Jules Verne). Outre les illustrations, des textes et des citations de l'auteur s'inscrivent dans une scénographie particulièrement soignée et spécialement créée par les responsables du Musée d'Art Fantastique. Le Labyrinthe est à (re)découvrir jusqu'au 31 août 2018 de 14 heures à 17 heures. Plus d'informations sur www.fantastic-museum.be

Rue américaine, 7 à 1060 Bruxelles

Georgie Bartholomé



SPECTACLE POUR ENFANTS : MÊME PAS PEUR !

C'est devenu une tradition. Chaque mercredi durant les congés scolaires, les enfants sont invités à rencontrer le clown Pignolo au Centre d'Art Fantastique, l'un des rares artistes qui mélange l'art du cirque à l'univers du café-théâtre. Seul sur les planches, il jongle avec les mots, pratique quelques tours de magie qui s'inscrivent dans une histoire rédigée au préalable et entraîne le public (constitué d'enfants de moins de douze ans) sur les pistes de mondes concoctés spécialement à leur intention. Puisqu'on se trouve au sein de la dépendance du Musée d'Art Fantastique, chacun de ses spectacles a été nourri d'une touche d'ésotérisme, avec une sorcière qu'on ne voit jamais, mais dont la malédiction est suggérée par quelques anecdotes, des formules incantatoires et la présence d'un vieux chaudron, d'un grimoire ou de crânes maléfiques. L'effroi n'est certes pas au rendez-vous et le rire vient décriper les enfants qui redoutent d'être secoués par l'une ou l'autre prédiction. Que les mamans se rassurent. Au programme : rien d'effrayant ni de déstabilisant ! L'artiste connaît trop le monde des petits pour les angoisser et leur raconter de quoi les empêcher de dormir. D'ailleurs, le conservateur du Musée veille personnellement à ce que tout se déroule dans une ambiance familiale et sympathique. Homme de scène depuis plus de trente ans, le clown Pignolo s'est notamment retrouvé avec ses one-man show en ouverture de plusieurs festivals, sur les planches de Wolubilis, de Flagey, du Centre culturel de Schaerbeek, des Ecuries de la Maison Haute et, parmi beaucoup d'autres, du Petit théâtre Mercelis. Le rencontrer sur scène doit rester un plaisir. Celui-ci est garanti grâce à la proximité qu'il entretient avec son public (jamais à plus de deux mètres des premiers spectateurs !), à l'interprétation de sketches interactifs et aux bons mots qui fusent entre mimiques désopilantes et séquences de mime. Le clown Pignolo est en représentation chaque mercredi à 14 heures au Centre d'Art Fantastique et ce jusqu'au 31 août 2018. Plus d'infos sur le site www.fantastic-museum.be ou via le 0475 41 29 18

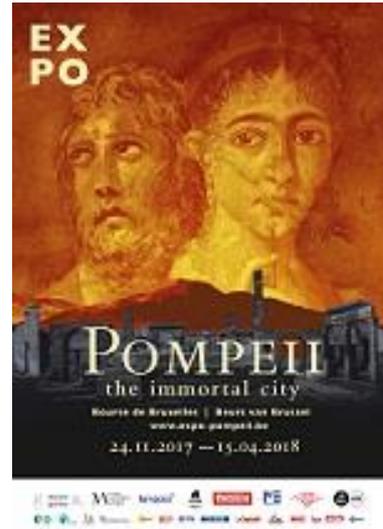
Rue de la glacière 18 à 1060 Saint-Gilles

Georgie Bartholomé



PROLONGATION : POMPÉI, LA CITÉ IMMORTELLE

Une superbe exposition consacrée à Pompéi vous attend à la Bourse de Bruxelles, au cœur de la capitale. Elle a déjà accueilli plus de 115 000 visiteurs depuis son ouverture en novembre 2017. Organisée par Civita et Tempora (L'Islam, c'est aussi notre histoire), c'est une exposition belgo-italienne dont les œuvres sont empruntées au Musée de Naples. Laissez-vous donc guider par la famille de Caius Cuspius Pansa, qui scande le parcours et quelques-uns des plus beaux objets que vous pourrez admirer dans les salles, au moment de l'éruption du Vésuve qui ensevelit la ville en l'an 79 de notre ère.



Vous allez ainsi être englouti sous le déluge de cendres et de feu qui s'abattit sur Pompéi et sur les autres cités du Vésuve. Toute une salle vous accueille à l'entrée de l'exposition pour vous faire revivre en quelques instants cette catastrophe naturelle restée dans les annales de l'histoire. Vous serez submergé par ces nuées de pierres ponces et de cendres qui recouvrirent la ville le 24 août 79, vers 13 heures, pour prendre au piège ses 12 000 habitants. Ceux qui n'avaient pu s'enfuir – environ un dixième de la population – succombèrent sous les toits des maisons qui s'effondraient, dans une atmosphère devenue irrespirable à cause des gaz carboniques.

L'éternelle nuit du cauchemar

Vous revivrez tout cela en étant confronté à l'éruption volcanique. Écoutons le témoignage de Pline le Jeune, qui put en réchapper : « On n'entendait que les gémissements des femmes, les plaintes des enfants, les cris des hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme ; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-ci s'alarmait pour lui-même, celui-là pour les siens. On en vit à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Ici on levait les mains au ciel ; là on se persuadait qu'il n'y avait plus de dieux, et que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit qui devait ensevelir le monde. »



Son oncle Pline l'Ancien, auteur d'une *Histoire naturelle* en 37 volumes, eut moins de chance. Parti de Misène où il commandait la flotte impériale, il voulut se porter avec un navire au secours de la population de Stabies, une petite ville portuaire proche de Pompéi, mais il mourut asphyxié sur la plage. Vous verrez exposé ce que l'on croit être son crâne, découvert avec 70 squelettes au début du XX^e siècle.

Quant aux autres victimes, vous en découvrirez les moulages dans la dernière salle. Ils sont dus à la méthode de Giuseppe Fiorelli, qui dirigea les fouilles à Pompéi de 1860 à 1875. Numismate de formation, il eut l'idée d'appliquer la technique du moulage des pièces de monnaie pour récupérer l'empreinte des corps fugitifs laissée dans la cendre volcanique qui s'était fossilisée. Le résultat est surprenant. On peut encore voir dans les moulages de plâtre la trame des tissus, l'expression des visages à l'agonie ou la position repliée des corps qui se mouraient.

Un instantané de vie quotidienne

Entre ces deux salles, Pompéi se livre à nous comme un instantané de la vie quotidienne d'une cité romaine du I^{er} siècle de notre ère. Elle relevait d'un précédent séisme qui avait ravagé la ville en 62, laissant de nombreux édifices jetés bas. La cité était en pleine reconstruction lorsque le feu s'abattit sur elle. Grues et échafaudages l'encombraient. Il fallait reconstruire les maisons et les temples détruits dix-sept ans plus tôt.



Vous verrez au centre de la grande salle la grue en bois dite *calcatoria*, dont les Romains se servaient pour hisser les charges les plus lourdes, avec sa cage en forme de roue à l'intérieur de laquelle marchaient des ouvriers pour la manœuvrer. Ces ouvriers étaient des esclaves, tout comme les architectes et les ingénieurs, qui venaient souvent de Grèce. Les maisons étaient construites en briques et en tuf, la pierre volcanique utilisée près du Vésuve. Ouvertes sur la rue, elles s'ordonnaient autour d'un atrium, la pièce principale où un bassin à ciel ouvert recueillait les eaux de pluie. C'est aux Romains que nous devons l'usage de recouvrir les murs d'un enduit. Mortier composé d'un mélange d'eau, de sable et de chaux, cet enduit était appliqué en plusieurs couches, dont la dernière était particulièrement fine, car elle devait accueillir les décors peints, où domine le célèbre rouge de Pompéi.



Pour se chauffer, les Romains avaient développé un système sophistiqué de chauffage central par air chaud, mais toutes les demeures n'en bénéficiaient pas. On se chauffait avec des braseros qui diffusaient chaleur et lumière au centre de chaque pièce. Ces braseros se composaient d'un récipient en fer rempli de tessons d'amphore et inséré dans un réceptacle en bronze que vous pourrez admirer, avec d'autres objets qui concernent l'intérieur de la maison comme les candélabres.

On découvre le chauffage central dans les thermes de Pompéi et dans certaines maisons cossues. L'air chaud était dégagé par un four dans le *caldarium*, et il était conduit sous le sol des pièces à chauffer dans un vide technique qui était aménagé sur pilettes et qui était appelé *hypocauste* ; de là, il était renvoyé dans les murs latéraux par un système de tubulures internes réalisées en terre cuite. C'était aussi bien, sinon mieux, que notre chauffage central.

Enfin l'eau, dont les Pompéiens se servaient abondamment pour leurs fontaines publiques, leurs thermes et leurs jardins. Elle était acheminée depuis la source située à l'extérieur de la ville, à travers des bassins de décantation, afin que boues et impuretés s'y déposent. Ensuite, la canalisation traversait les remparts de la ville et débouchait dans le château d'eau, un bâtiment en forme de tour carrée contenant un réservoir cylindrique. Après avoir été une nouvelle fois filtrée par des grilles, l'eau était distribuée aux thermes, aux fontaines publiques et aux maisons privées qui en avaient fait la demande. Dans la ville, la distribution d'eau se faisait dans des tuyaux en plomb ou en terre cuite, dont le débit était régulé par des vannes en bronze que vous pourrez voir. L'essentiel de l'approvisionnement domestique provenait cependant de citernes et de puits aménagés sous le niveau de circulation.

Une centaine d'objets

Une centaine d'objets illustre la vie quotidienne à Pompéi. Parmi ceux-ci, vous reconnaîtrez un cadran solaire pour diviser la journée, un odomètre pour calculer l'espace parcouru, une *groma* pour arpenter, l'équerre, le fil à plomb et le compas pour mesurer, et divers instruments chirurgicaux pour opérer, dont un écarteur pour les voies intérieures. Si vous n'avez pas été attentif aux explications affichées sur les murs, un dossier pédagogique bien fait vous remettra les idées en place, avec des exercices sur le latin des graffitis. Espérons que vous ne direz pas *mea maxima culpa*.

Dernière petite chose : pourquoi Pompéi s'écrit-il avec deux *i* dans le titre de l'exposition ? Le mot est latin et est au pluriel pour désigner une agglomération de villages, comme dans beaucoup de noms de villes aujourd'hui encore. Or, dans l'alphabet latin, *i* notait *j* devant voyelle, ce qui explique le doublement de la voyelle dans le nom de la cité antique.



Disons-le tout net : *Pompeii* est une exposition très visuelle, rapide et bien documentée, bien expliquée aussi par l'audioguide, qui permettra aux grands et aux petits de se familiariser avec le monde romain. A voir place de la Bourse à Bruxelles jusqu'au 5 août prochain. Plus d'informations dans le catalogue et sur le site www.expo-pompeii.be

Michel Lequeux

UN KET DE BRUSSELLES : PETIT JULIEN ALIAS MANNEKEN-PIS

Qu'est-ce qu'on a raconté sur ce ket, dis ! Sans lui, Bruxelles serait un village inconnu. Tu te rends compte qu'on vient de l'autre côté du monde pour le voir ? Le *pei* qui arrive rue du Chêne et qui voit une espèce de *kneul* (petit gamin) dans un coin, celui-là il s'exclame comme ça : « Ouille-ouille ! Ça est drollement rikiki ce bazar ! T'as vu ça ? Dire que je suis venu de Kyoto pour regarder pisser un *pagadder* (gamin) ! Y *zwanzent* ou quoi ces Brusselois ? Ils en font des caisses jusqu'à Nagasaki et quand tu arrives ici c'est juste grand comme un nain de jardin japonais ! »



Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que derrière cette petite statue il y a toute l'histoire d'une ville. Pas juste un épisode, tu sais, ça se passe sur des siècles.

D'abord, une ville, ça contient surtout des habitants, *newo*. Et les habitants, ça sait boire, fieuu, tu te rends pas compte. Donc il leur fallait de l'eau pour la gueuze, nature, mais pas seulement ; aussi pour la lessive et pour laver leurs pieds. À Bruxelles, tu avais des tas de ruisseaux qui coulaient gentiment vers la Senne : Molenbeek, Rodebeek, Maalbeek, tous ces mots en *-beek* que ça veut justement dire ruisseau. Tu pouvais boire comme tu voulais, même si y a un ket qui est occupé à laver ses pieds net un peu plus haut. C'était quand même mieux que de se filer un godet d'eau de la Senne derrière son plastron.

Au XIXe siècle, Bruxelles comptait presque 170 fontaines où tu avais ton eau gratuite. Aujourd'hui tu dois avoir ton GPS spécial Vivaqua pour trouver un robinet gratuit. Et encore : parfois c'est de l'eau gazeuse ! Amai ! Bientôt ça serait *tof* avec de la kriek ou de la faro !

Pour revenir à mon Petit Julien, maintenant on l'appelle Manneken Pis. Il pisse que de l'eau car c'est une des rares fontaines de Bruxelles. Parfois pour le folklore, on lui fait parfois pisser du lambik mais c'est juste pour arroser les Japonais, *arra* !

Au début – la Grand Place n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui car monsieur de Villeroy n'était pas encore né, mais ça je te raconte une autre fois – c'était une fontaine en pierre, que le premier échevin de la ville (Éverard 't Serclaes) a commandé à un sculpteur de pierre (il savait sans doute même pas que le bronze ça existait). C'est resté comme ça pendant 200 ans. On avait eu entre-temps un nouveau bourgmestre (non peut-être ?), et une nouvelle commande : un ket en bronze, qui pisse comme le premier. Et Duquesnoy l'a fondu en 1619. Nè tiens ! Comme ça tu le sais et tu dois pas aller voir sur Internet le comment du qu'est-ce.

Maintenant tu vas me demander pourquoi choisir un menneke (petit bonhomme) qui pisse pour une fontaine et pas un lion qu'un jet sort de sa bouche ou un angelot qui souffle dans une trompette à eau. On a tout raconté là-dessus. Tu vois le ket éteindre un incendie avec son jet, ou bien noyer la mèche d'une bombe, et encore pas mal de cinq et de six. Des *zieverdera* (bêtises) tout ça. Moi je dis : le sculpteur qui en a marre de fabriquer des anges trompettistes et des lions souffleurs, qui regarde son ket courir tout nu derrière les oies pour les pisser dessus, il se dit : « ça c'est une bonne farce, en avant ! On va voir si j'ai du succès avec une *zwanze*. » Et tu veux croire qu'il avait raison : il a fait un « beuzze » pendant presque 500 ans, fieuu. Et c'est pas fini.

De toute façon, les touristes jettent un œil juste pour dire après « *Potverdekke* c'est que ça ! » et quand ils arrivent à la Grand Place ils savent même plus si le Manneken il tient sa floche dans sa main gauche ou dans la droite. Heureusement qu'il avait un beau costume, tiens !

Quand ils sont de retour à Oulan Bator ou à Verraplus, ils ont une belle photo à mettre sur les réseaux sociaux. Ils vont dire en patois de là-bas : « Tu sais qu'avec sa toute petite *floet* (flûte) il m'a arrosé que j'ai pu retourner à l'hôtel pour me changer ? Même mon *singlet* (marcel) était trempé ! En retournant, des flics m'ont demandé si j'étais bu car je sentais la bière comme un *zatlap* (soûlard). »

Mais je te pose la question : tu as vu comme il se penche en avant avec son ventre, ce *ket* ? C'est pour ne pas pisser sur ses pieds ou pour mieux viser les gens qui le regardent ? Voilà la vraie question de Bruxelles. De temps en temps, quand il y a beaucoup de spectateurs, il y a un *pei* qui met la pression dans le tuyau et tout le monde est aspergé. Ça fait rigoler. Surtout les arrosés.

Je vais te dire une dernière chose : Bruxelles c'est quand même la seule ville au monde où les touristes prennent plaisir à regarder un *ket* qui leur pisse dessus en rigolant.

Georges Roland

(Retrouvez les romans bruxellois de Georges Roland sur www.georges-roland.com)

UN NOUVEAU COSTUME POUR MANNEKEN-PIS

Le 15 juin dernier, le plus célèbre ketje de Bruxelles s'est vu offrir son mille-deuxième costume lors d'une cérémonie officielle qui s'est tenue dans la salle de la Milice de l'Hôtel de Ville en compagnie de plusieurs membres du Collège des Bourgmestre et Échevins, mais aussi des Membres de l'Ordre des Amis de Manneken-Pis, toujours actifs lorsqu'il s'agit de pérenniser le folklore et les traditions de la capitale. Ce costume a été offert par l'Office National du Tourisme Tunisien dans le cadre de l'amitié diplomatique entre la Tunisie et la Belgique et de l'évènement « Journée tunisienne » prévue ultérieurement place de la Monnaie. Après l'attentat de Sousse (2015), qui a fait trente-neuf tués et une quarantaine de blessés, il était plus que jamais urgent de renouer la confiance et de rappeler les liens amicaux qui unissent les populations des deux pays, tant pour apaiser certaines tensions que pour relancer la machine économique et touristique de part et d'autre. Le susdit costume sera naturellement référencié et portera le numéro 1002.



Daniel Bastié

EXPOSITION : SCHTROUMPF EXPERIENCE

Leur succès est international, au point qu'on finit par oublier que les Schtroumpfs sont Belges, nés sous le crayon de Pierre Culliford (alias Peyo) et que, au départ, ils étaient des adjutants à Johan et pirlouit dans la bédé « La flûte à six schtroumpfs », publié en 1958. Très vite, le dessinateur a pris conscience qu'il avait mis le doigt sur une pépite et a décidé de développer le concept, en prolongeant leurs aventures en albums indépendants. Le succès l'a ensuite rattrapé et l'a dépassé. L'engouement a été tel que l'artiste a abandonné ses autres séries pour se consacrer exclusivement aux lutins bleus et peaufiner leur univers. La suite est archiconnue : vente de figurines en latex, peluches, tee-shirts, séries télévisées, disques, longs métrages pour le cinéma, ouverture d'un parc d'attraction à Dubaï, etc. Le merchandising a atteint un niveau rarement démenti. Aujourd'hui, tous les fans peuvent retrouver leurs personnages préférés dans le cadre d'une gigantesque exposition répartie sur près de 1500m², où tout a été conçu pour le plaisir des yeux. Au menu : des décors qui évoluent à mesure que les visiteurs progressent. La taille des objets croît de section en section, de manière à réduire les familles à la dimension des Schtroumpfs et de les intégrer dans leur monde, afin de pousser la porte d'une maison-champignon, mettre les pieds dans la forêt magique, se confronter à un insecte géant ou au sorcier Gargamel et à son chat Azraël. Ce voyage à travers neuf zones indépendantes invite le public à se mettre dans la peau d'un personnage de bédé et à vivre une expérience déjantée. Bien entendu, les prouesses techniques ont été rendues possibles grâce aux technologies innovantes : réalité augmentée, live motion capture, vidéo mapping, projections, etc. De quoi glaner des souvenirs inoxydables et accumuler plein de choses à raconter lors de la rentrée de septembre dans la cour de récré. Une aventure schtroumpfissime à vivre jusqu'au 2 septembre 2018 au Palais 4 ! Plus de détails sur le site www.smurfexperience.com

Place de Belgique à 1020 Bruxelles

Daniel Bastié



COUP DE CŒUR : SOUMAYA HALLAK

Du Sablon au Vieux Marché, les Marolles s'étirent au soleil. Les trottoirs disparaissent sous les terrasses où s'agglutine une foule bariolée, sur la place les brocanteurs étalent leur broc, les voitures sont garées n'importe où, coincées entre les chantiers... on dirait le Sud.

Je longe la rue des Tanneurs, je sonne et Soumaya apparaît. Je suis immédiatement sous le charme de cette jeune femme rayonnante qui a tout d'une diva.

Elle m'accueille dans son repère où trône un piano entouré de photos. Tout ici respire la simplicité. Nous prenons place autour de la table et nous parlons d'elle, de ses projets, de ses passions.

- Qui êtes-vous, Soumaya ? D'où venez-vous ?

- Je suis née à Genève, d'une mère suisse et d'un père syrien d'Alep. A 17ans, j'ai quitté Genève pour des études de chant lyrique à Venise, Copenhague (Opera Studio), pour finalement m'établir à Bruxelles. Je suis diplômée de la chapelle musicale Reine Elisabeth sous la houlette de José Van Dam et j'étais destinée à une carrière de chanteuse lyrique soliste. Je me suis rendu compte que l'ego dévastateur était très présent dans ce monde de compétition et en même temps, que mon chant, connecté à la source divine avait le pouvoir de transmettre beaucoup aux âmes du public.

Voilà pourquoi, à côté d'une carrière de chanteuse lyrique à travers l'Europe, j'utilise avec bonheur le chant comme Art Thérapie à Bruxelles mais aussi avec les enfants en Syrie, à Alep. Cette ville, un des berceaux de la civilisation, éventrée par la guerre, se relève très doucement.

- Parlez-moi de votre action en Syrie.

- Depuis le début de la guerre en Syrie, surtout depuis 2012, pas un seul jour ne s'est passé sans que je ne pense au pays de mes racines, de mon arbre. Je suis sûre que le futur d'un pays meurtri réside dans la reconstruction morale de ses enfants, pour qu'ils puissent vivre avec les traumatismes et faire acte de résilience. Je me sens dans le plus profond de mon âme appelée par ma terre pour transmettre de l'espoir, de l'amour, de la vie et de la paix.

Pour récolter des fonds, j'ai créé 1,2,3 HOPE



LOVE LIFE FOR PEACE.

J'ai donné un concert de soutien au théâtre Mercelis, j'ai lancé un kisskissbankbank sur internet, un concert de ceremony music organisé par la chanteuse Isabelle Everarts de Velp, merci aussi à l'Association Ecoliers du monde.

Je suis extrêmement émue par les dons qui affluent, par tout cet amour envoyé à ces enfants qui en ont tellement besoin.

Merci Soumaya pour ces moments intenses que nous avons partagés.

Si vous avez envie de découvrir cette femme exceptionnelle, allez l'applaudir au théâtre Mercelis à Ixelles le 8 septembre 2018, avec Emmanuelle Turbelin au piano.

Pour plus d'informations, visitez son site www.soumayahallak.com et retrouvez-la sur sa page Facebook <https://www.facebook.com/hallaksoumaya>

Silvana Minchella



LE COUDENBERG, PRESTIGIEUX PALAIS DE CHARLES QUINT

Cette année encore, l'Ommegang a défilé depuis l'église du Sablon jusqu'à la Grand-Place, avec son cortège de 1400 figurants retraçant le parcours de l'hommage rendu à Charles Quint le 2 juin 1549. Ce jour-là, « notre empereur » présentait au magistrat de la ville et au menu peuple son fils et successeur, le futur roi Philippe II, ainsi que ses deux sœurs, Marie de Hongrie et Eléonore de France.

Bruxelles se montrait alors sous son meilleur jour en organisant un *Ommegang*, un tour de la ville plus resplendissant que jamais, avec un cortège parti de Notre-Dame du Sablon et mené, tambour battant, par le Grand Serment des Arbalétriers réunis devant l'église. Vous y étiez peut-être début juillet pour assister à l'*Ommegang*, avec la foule des Bruxellois amassés dans une ambiance Renaissance du XVI^e siècle. Mais savez-vous d'où venait Charles Quint ce jour-là, tandis qu'il se rendait à l'hôtel de Ville où il allait recevoir l'hommage citoyen ?

L'empereur arrivait de sa résidence située place Royale, qu'on appelait alors le Coudenberg, le « mont froid ». Il venait souvent s'y reposer pour se livrer à son sport favori : la chasse, qu'il pratiquait en forêt de Soignes. Sinon, il vivait à Valladolid en Espagne, avec sa cour. Pénétrons donc dans les souterrains de la place Royale, à plus ou moins dix mètres de profondeur, pour découvrir les vestiges d'un palais séculaire fondé au 12^e siècle. On y pénètre depuis le musée de Bellevue situé à côté du Palais Royal, en face du parc de Bruxelles. Visite des fondations du château, fouillées et mises à la disposition du public depuis une vingtaine d'années.



L'empereur Charles Quint

Habsbourg par son père Philippe le Beau, espagnol par sa mère Jeanne la Folle, bourguignon par sa grand-mère Marie de Bourgogne, Charles V, dit Charles Quint, devint à son avènement en 1515 le maître d'un gigantesque empire réparti entre l'Europe et le Nouveau Monde. Il était le souverain le plus puissant de la terre, devant ses concurrents François I^{er} et Henri VIII. Il était maître de la péninsule Ibérique et des possessions espagnoles d'outre-mer, de Sardaigne, de Sicile, de Naples, des Pays-Bas, de la Flandre, de la Franche-Comté, de l'Autriche et des possessions allemandes des Habsbourg. Il était ainsi devenu le maître incontesté d'un empire colossal « où le soleil ne se couchait jamais », a-t-on pu dire.

Né à Gand en 1500, Charles Quint fut intronisé à Bruxelles en 1515, dans l'*Aula Magna* de la cour de Philippe le Bon. On y recevait les ambassadeurs et les chevaliers de la Toison d'Or. Et c'est là encore qu'il abdiqua en 1555 en faveur de son fils Philippe II, roi d'Espagne au service de la foi catholique poussée à son comble. Il fut, dit Erasme, son plus mauvais élève dans l'éducation des princes, à cause de l'intransigeance d'esprit dont il pouvait faire preuve à certains moments, contre vents et marées.

Ses bons côtés pourtant : il défendit l'Europe contre les Ottomans et sut préserver l'héritage des Bourguignons, qui lui avaient cédé la Bourgogne, la Flandre et les Pays-Bas. Mais il ne put ralentir la Réforme religieuse qui se préparait en Europe. On était à la veille d'un chambardement qui allait bouleverser l'échiquier politique et religieux de notre région. C'est sous le règne de son fils Philippe II que les Dix-Sept Provinces Unies se séparèrent en deux parties, en 1579 : l'une réunie par le Prince d'Orange, protestant, qui allait fonder les Sept Provinces du nord des Pays-Bas ; l'autre, restée catholique sous la coupe espagnole, c'est-à-dire la Belgique d'aujourd'hui où, selon Charles De Coster, le célèbre Tyl Ulenspiegel mena la révolte contre les abus de Philippe II.





Visite de son palais résidentiel

Depuis la colline du Coudenberg, le palais réaménagé de Charles Quint et de son fils se trouvait donc sur l'éperon qui dominait le vallon du Coperbeek, où se profile aujourd'hui la descente du mont des Arts. On en voit la déclivité depuis le sommet occupé par l'église St-Jacques-sur-Coudenberg, reconstruite à contre-sens après l'incendie de 1731 qui fit du « mont froid » un enfer de flammes. Quarante ans plus tard, les ruines et leurs alentours furent rasés pour faire place au quartier de la place Royale que domine l'église.

Les vestiges de ce palais forment le site archéologique souterrain du Coudenberg, qui vous attend pour une visite mémorable d'une heure. Vous nous en direz des nouvelles. Avant d'entamer votre visite, nous vous recommandons d'être attentif à l'introduction donnée en vidéo à l'entrée : on vous racontera dans le détail l'histoire de ce château que vous allez découvrir.

Puis, vous descendrez l'escalier qui vous conduira au cœur des

fouilles. Le plan peut être suivi avec l'audioguide gratuit que vous capterez sur votre téléphone portable.

Passé les caves du corps de logis où se trouvaient les appartements princiers et les salles d'audience, vous déboucherez dans la chapelle que Charles Quint fit adjoindre au palais qu'il avait réaménagé. Ses voûtes sont gothiques. Vous êtes sous un des bâtiments actuels de la place Royale, à l'étage inférieur de la chapelle. Ne manquez pas de faire pivoter le périscope qui vous permettra de regarder par le petit bout de la lorgnette toute la place Royale sous laquelle vous vous trouvez. Pour compenser la forte dénivellation du vallon du Coperbeek et mettre l'espace du culte au même niveau que l'Aula Magna, la grande salle d'apparat du palais, l'édifice avait été doté de deux niveaux de soubassement. On y conservait le fameux trésor de la Toison d'Or, aujourd'hui à Vienne. Vous verrez aussi ce qui reste de l'Aula Magna, la grande salle où fut intronisé l'empereur.



Entre les deux niveaux descend la rue Isabelle, qui était jadis à ciel ouvert. Elle longeait le palais depuis la place des Bailles (aujourd'hui partiellement la place Royale) pour épouser la forte

pente du vallon du Coperbeek et mener l'archiduchesse à la collégiale SS-Michel et Gudule, tout en contrebas. En dédommagement pour l'expropriation subie, Isabelle (1566-1633) fit construire la *Domus Isabellae*, un imposant bâtiment au milieu de la rue portant son nom, pour servir au Grand Serment des Arbalétriers de la ville et à la Cour aussi. Ce tronçon de la rue et tout le quartier qui l'entourait furent détruits au début du XX^e siècle pour faire place au Palais des Beaux-Arts, inauguré en 1928 sur les plans de l'architecte Victor Horta.

Enfin parvenu dans la cour de l'hôtel d'Hoogstraeten, toujours debout malgré les transformations qui vous seront décrites, vous pourrez admirer, dans ce qui est devenu le musée du Coudenberg, les différentes campagnes de fouilles menées sur le site durant le dernier quart du XX^e siècle. Vous y verrez faïences, porcelaines, céramiques, ustensiles divers, lampe à huile, ainsi que les géants qui animent le cortège de l'*Ommegang*. Goliath, Cheval Bayard et les quatre fils Aymon, les géants Georges et Henri, ou Saint-Georges affrontant le Dragon, ils vous attendent tous jusqu'au 2 septembre prochain, au détour d'une ruelle du site ou dans le musée tout proche.

Une très belle visite à faire en perspective au cours de ces deux mois d'été. Surtout si vous avez vu l'*Ommegang*. Plus d'informations sur le site du Coudenberg : www.coudenberg.brussels ou en vous branchant sur l'audioguide gratuit <https://audioguide.coudenberg.brussels>. Entrée place des Palais, 7 à 1000 Bruxelles

Michel Lequeux

EXPOSITION CHARLOTTE BERGHMAN

Charlotte Berghman a suivi une formation artistique à l'Institut Saint-Luc en option *Illustration*. Elle a poursuivi son parcours en obtenant le certificat d'aptitude pédagogique (Sésame qui permet d'enseigner !), puis s'est spécialisée en peinture à l'Académie de Saint-Gilles et en gravure à l'Académie Rohk. Aujourd'hui, elle travaille en tant que peintre-illustratrice, ainsi que comme animatrice artistique dans des maisons de quartiers et Centres d'Expression et de Créativité. Au niveau de la technique, elle utilise aussi bien le crayon, le marqueur, l'acrylique, l'aquarelle que le collage. Née à la campagne, elle a appris à aimer la ville même si, pour elle, un mélange de ces deux mondes serait idéal. On retrouve dans ses œuvres à la fois des éléments organiques et urbains, ainsi que des architectures et des éléments utopiques. Sa joie est complète lorsqu'elle peut dessiner d'après nature sous un soleil radieux, s'arrêter sur une terrasse et croquer sur le vif. Par temps pluvieux, elle travaille d'après photo et reproduit des maisons et des places ou des ambiances de villes. Découvrez ses dernières créations au Pêle-Mêle d'Ixelles jusqu'au 29 juillet 2018. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.pele-mele.be



Chaussée de Waterloo, 566 à 1050 Bruxelles

Willy Smedt

ADRESSE GOURMANDE : LE DANUBE BLEU

Nous voici à Etterbeek, à quelques encablures du square Montgomery. Nous sommes chez Yvo », au « Yougo-Grill », qui a plus de quarante ans d'activité. Il est situé rue des Atrébates, non loin de l'avenue de l'Armée. Restaurant classique visant une clientèle bourgeoise et européenne. Au « Danube bleu » l'ambiance est feutrée et le restaurant possède un style un rien vieillot, confortable et aux tables bien dressées : serviettes et nappes en tissu impeccablement propres comme le sont les toilettes. Quelques vues typiques de Dubrovnik, une cité admirable qui fut vénitienne, ornent les murs. La musique slovaque se glisse doucement dans les oreilles. Beau jardin fleuri et ombragé en été. La carte semble ne pas avoir changé depuis trente ans. Classique plat consistant, la grillade mixte me paraît un must. On roule à dix-neuf euros pour commander une assiette bien garnie et deux sauces aux tomates servies à part ; choix d'accompagnement entre frites ou riz. Brochettes dalmates et autres petites saucisses sont à la carte. Les côtelettes d'agneau et le foie de veau se laissent déguster. Sur commande : cochon de lait. Le patron dit avec le sourire : « Tu manges ici, avec l'apéro et tout ce qui s'ensuit pour une moyenne de cinquante euros et nous t'offrons en pousse-café yougo. Toujours de bonnes marchandises, chez Yvo ! » On s'en met plein la cravate !

Pas de plat du jour en semaine et on règle l'addition cash. Pas de carte bancaire acceptée. Ivo, grand amateur de foot, est le patron de la salle, souvent secondé par Boje (Bogdan). Quant à madame Julia, digne épouse lusitanienne du patron, elle œuvre en cuisine et au grill (excellente grillade mixte). Je fréquente « Le Yougo-Grill » depuis trente-cinq ans et j'y apprécie le bon accueil. Les vins classiques croates sont de qualité. Un bon dalmate (Postub) est recommandé. Service attentif et aimable. Voilà une enseigne que je recommande !

Rue des Atrébates, 13 à 1040 Bruxelles. Réservation souhaitée au 02 733 85 47. Fermeture le samedi midi et le dimanche soir.

Jean-Louis Cornellie



LE NOVA, CINÉMA D'ART ET D'ESSAI

Dans l'édition précédente, nous vous parlions du Festival du Film libanais qui s'est tenu au cinéma Nova de mai à juin. Mais savez-vous où se trouve cette salle qu'on peut qualifier de « parallèle » et à quoi est vouée sa programmation spéciale ? Petite descente dans un des plus vieux cinémas d'art et d'essai de Bruxelles.



Derrière une étroite façade au 3, rue d'Arenberg, à deux pas de la cathédrale SS-Michel et Gudule, se déploie un long, très long couloir qui vous mène à l'entrée de la salle obscure. Pour 6 € (voire 4 € avec réduction pour le 3^e âge), vous assisterez à la projection de films hors du commun, en langues originales sous-titrées, que vous ne verrez nulle part ailleurs, même à la télévision. Vous serez dans le club des privilégiés. La programmation du *Nova* est dédiée aux films et aux vidéos des petites productions indépendantes. Il y en a beaucoup dans le monde.

Géré par une équipe de bénévoles (dont le billettiste qui a parcouru le vaste monde), le *Nova* est soutenu par nos institutions communautaires – la COCOF, la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Communauté française, la Ville de Bruxelles et la Communauté flamande – grâce auxquelles il continue de tenir tête. Il propose des programmes mensuels, dont l'idée est de diffuser un cinéma d'ailleurs, comme celui du Liban. Il présente les longs, moyens et courts métrages de fiction, les documentaires ou les films expérimentaux, trop difficiles pour le circuit commercial. Ce n'est donc pas un écran commercial mais un écran sélectif.



Dans ses programmes, on retrouve d'ailleurs des rendez-vous spécifiques comme les « Live Soundtracks », le « TV Nova », les « Nocturnes », le « Ears Open » ou le « Open Screen » qui permet aux courts métrages ne dépassant pas 15 minutes d'être projetés gratuitement. Il vous suffira de faire parvenir à la direction (14, rue d'Arenberg à 1000 Bruxelles) le film et sa fiche technique une semaine avant sa diffusion. Rien de plus simple si vous avez réalisé un petit film et que vous cherchiez à le faire connaître.

Le *Nova* est aussi un lieu où se rencontrent d'autres disciplines que le cinéma, mais qui sont réunies entre elles par l'image. Des créations picturales, photographiques, musicales y sont présentées régulièrement dans la salle ou dans le foyer situé au sous-sol. Vous y verrez des rencontres, des débats, des expositions, des conférences (sur la Syrie et le Liban notamment), des performances d'artistes, des ateliers et des musiciens. Avec un public fort hétéroclite et de confessions souvent multiples. Le dernier film auquel nous avons assisté, par exemple, fut ponctué d'appels à la prière retransmis dans la salle par un GSM durant le Ramadhan. Le titre de ce film libanais était *El-Wadi*, situé dans la vallée de la Bekaa où un amnésique est confronté à la violence d'un groupe de djihadistes se terrant dans une ferme. Le film ce jour-là était sur l'écran et dans la salle. *Ma'lich* (ça ne fait rien), son scénario était bien du côté des spectateurs. C'est une « maison vivante du film » que vous découvrirez en y allant les mains dans les poches, et dont vous lirez le programme dans le bimestriel qui est publié et qui vous sera envoyé si vous en faites la demande.

Histoire de ce cinéma pas comme les autres

On peut sursauter en poussant la tenture, passé le long couloir, et en entrant dans la salle de ce cinéma, toujours à l'état de chantier avec ses murs de briques partiellement recouverts d'enduit. Bien qu'il ne reste rien des parures et des décorations de l'époque, ni de l'installation cinématographique originale, la salle du 3 rue d'Arenberg a gardé son charme d'antan. Le « non-habillage esthétique » du *Nova* est d'ailleurs délibéré. C'est un choix qui laisse visibles les incohérences architecturales des transformations et les traces d'un siècle d'histoire mouvementée.



Le *Nova* fut ouvert en janvier 1997 sur les lieux d'un ancien cinéma, le Studio Arenberg qui avait remplacé d'autres salles antérieures. Bâtie à la fin du 19^e siècle, la première salle, qui était d'apparat, présentait 390 places avec gradins, scène, grand rideau rouge et une fosse d'orchestre qu'on y avait rajoutée. Coincé entre plusieurs tavernes, théâtres, salles de spectacle et de concert aujourd'hui disparues, le grand cabaret, qui était pourvu de l'un des plus beaux orgues de Bruxelles, devint d'abord un théâtre de vaudeville.



Il prit à tour de rôle les noms de *Maison du Rire* (1907), *Cinéma Mondain* (1908), *Théâtre du Bois Sacré* (1911) et *Théâtre des Capucines* (1919), avant d'être transformé en 1935 pour devenir un cinéma intimiste : on mit les toilettes à la place des loges et la cabine de projection au sommet du balcon, qui devait réapparaître plus tard. Le *Studio Arenberg* était né.

Dès les premières années, le Studio fut un cinéma un peu huppé, se consacrant aux films américains les plus novateurs. Il deviendra par la suite une des rares salles bruxelloises faisant la part belle aux premiers films, aux cinéastes non reconnus, aux œuvres originales, bref à un cinéma échappant à la grande consommation de la concurrence.

Animé successivement par un ingénieur fou, un critique de cinéma, un chanoine communiste, jumelé un moment avec un bistrot de la rue des Bouchers, le *Studio Arenberg* faillit même devenir, dans les années 60, un club pour les officiers de l'OTAN. Il évita de justesse cette catastrophe en étant repris par un distributeur de films, également gérant des salles *Twins* du Passage 44 au boulevard du Botanique. Les caves du cinéma sont alors agrandies pour accueillir un « club de cinéphiles ». Elles sont dotées d'une buvette et on y organise des débats et des rencontres avec les réalisateurs.

Vingt ans plus tard, le Studio est repris par Cinélibre, également distributeur de films, qui gérait le cinéma des Galeries Arenberg. En 1977, la grande salle ne compte plus que 160 sièges, et le balcon disparaît pour laisser place à une seconde salle de 70 places, permettant ainsi de diversifier les films à l'affiche. Les films y seront projetés pendant dix ans.

Après l'acquisition du bâtiment par la Kredietbank, le bail de Cinélibre n'est pas reconduit. Le 28 mai 1987, le *Studio Arenberg* doit fermer ses portes. Il est totalement démantelé lors des travaux qui mettent à jour la fosse d'orchestre et le balcon d'origine. Le nouveau propriétaire cependant, renonçant à son intention d'y installer des bureaux, y entrepose plutôt de vieux meubles pendant une période de dix ans aussi.

Renaissance de l'écran avec le *Nova*

Au terme de ces dix années de gâchis, la KB consent enfin à signer une convention d'occupation provisoire des lieux pour la création du cinéma *Nova*. La salle fut réaménagée en quelques semaines à peine pour son ouverture en janvier 1997. Le *Nova* en a disposé gratuitement jusque fin 2000. Quelques loyers payés entre-temps et trois changements de propriétaires depuis, il est toujours en place dans ses murs, vingt ans plus tard.

Cette salle de cinéma est à la fois intime et spacieuse, avec une petite fosse d'orchestre recouvrable qui met en valeur son large écran (environ 4,5 m sur 8,5 m). Elle possède 200 places assises (ce n'est donc pas une petite salle) et elle est équipée pour les projections 35 mm, 16 mm, Super 8 et vidéos, avec une installation sonore Dolby SR. En dessous de la salle, on accède par un petit escalier au foyer du *Nova*, propice pour les rencontres et les discussions entre cinéphiles. Enfin, toujours au sous-sol, une pièce modulable accueille la polyvalence multidisciplinaire de la salle. Le *Nova* est resté à ce jour un cinéma d'art et d'essai.

Courez le découvrir, après avoir lu ces lignes, et laissez-vous imprégner par la magie des lieux et par le parfum de ses films venus d'ailleurs. Plus d'informations sur le site www.nova-cinema.org ou en écrivant à nova@nova-cinema.org

Rue d'Arenberg 3, 1000 Bruxelles
Michel Lequeux



CINÉMA : SICARIO, LA GUERRE DES CARTELS

Cette fois, c'est à la frontière mexicaine qu'est envoyé le tandem de Josh Brolin et Benicio Del Toro pour mettre fin au trafic des cartels. Ceux-ci, renonçant à la drogue qui ne paie plus assez, se sont acoquinés avec des terroristes somaliens pour les infiltrer aux Etats-Unis, où ils activent leurs bombes. L'agent fédéral Matt Graver et son équipier Alejandro Gillick sont chargés par la CIA de freiner l'intrusion de ces terroristes en ranimant la guerre des clans. Ils vont enlever la fille de Carlos Reyes, un baron des cartels de la drogue aujourd'hui en cheville avec les Somaliens, pour laisser croire que le kidnapping a été mené par des bandes rivales. Cet enlèvement réussira-t-il à rallumer la guerre entre les chefs et à arrêter le terrorisme à la frontière du Mexique ?

Sicario, la guerre des cartels, fait suite au polar de Denis Villeneuve, *Sicario*, sorti dans les salles en 2015 avec les mêmes acteurs. Après *Tous les flics sont des bâtards* et *Suburra* sur la mafia romaine, c'est le troisième film de Stefano Sollima, le fils de Sergio, le réalisateur de westerns-spaghetti qui nous avait fait saliver avec l'acteur cubain Tomas Milian dans le rôle du péon mexicain face au chasseur de prime (*Colorado*). Les duels au pistolet cèdent ici le pas aux automitrailleuses suivant les pistes du désert et aux hélicoptères le survolant dans un panache de poussière. Tout cela est fort bien filmé au Nouveau Mexique où le film italo-américain a été tourné, avec de grands plans qui mettent le paysage en évidence, sur une musique qui nous rappelle les tambours et les grincements stridents de *Terminator*.

Josh Brolin a d'ailleurs le visage haché au couteau et les mimiques de Schwarzenegger dans son rôle d'agent secret au service de la CIA. Quant à son acolyte Alejandro, mercenaire et sicaire, il est parfait dans son personnage resté seul face à la tourmente qu'il a déclenchée, et dont nous allons suivre les péripéties. On se demande toutefois comment il a pu réchapper aux passeurs avec lesquels il tentait de regagner la frontière et, surtout, pourquoi cet ancien avocat dont la famille a été assassinée par les cartels, en vient à protéger à tout prix la fille de leur ponte, incarnée par la combattive Isabela Moner.

On le saura sans doute en voyant le troisième film qui se dessine au bout de ces deux heures de spectacle intense, ponctué de fusillades et de tournolements en hélicoptère dans le ciel du Nouveau Mexique. La suite au prochain numéro. Sortie en salle le 4 juillet 2018.

Michel Lequeux



MAGIE : ENTRE QUATRE MAINS

A ses débuts, Jack Cooper a mis son talent au service du cirque Pauwels, sous le chapiteau installé plaine du Bourdon à Uccle. Depuis, il a mûri artistiquement pour devenir l'un des magiciens les plus doués du royaume, offrant du bonheur à tout un chacun. Pour la première fois, il a décidé de présenter un spectacle de close-up (ou magie de proximité) en salle, plutôt que de se produire de table en table. Une spécialité qui ressemble à un défi ! Son challenge de l'été est de se produire devant un public réduit à trente-cinq personnes et de leur proposer cinquante minutes de show ininterrompu. Ici, pas de lumière ni décor ni son ni distance. Rien que le magicien et les spectateurs, à moins de deux mètres de l'opérant. On aurait tort de croire que la magie s'adresse seulement aux petits. Jack Cooper est tout simplement époustouflant. A cela, il a tout pour plaire : prestance, magnétisme et, surtout, talent ! « Entre quatre mains » est à découvrir du samedi 28 juillet 2018 au mercredi 29 août 2018 au château du Karreveld. Voyez toutes les informations concrètes sur le site www.bruxellons.be

Avenue Jean de la Hoese, 3 à 1080 Bruxelles
Willy Smedt



DU NEUF DANS LE PARCOURS BÉDÉ !

Notre capitale possède de nombreuses œuvres d'art urbain. Néanmoins, ce qui la caractérise est le choix de leur thématique, puisqu'elles se nourrissent de l'univers de la bédé. A titre de rappel, la Belgique a vu naître Boule et Bill, Gaston Lagaffe, les Schtroumpfs, Tintin, Spirou, Lucky Luke, Bob et Bobette, Ric Hochet, Largo Winch, Corentin, Thorgal, etc. Il est donc possible, au fil de vos balades dans le centre-ville, de découvrir des fresques de l'un ou l'autre de ces personnages représentés en grand format sur une façade. Un véritable musée à l'air libre ou l'opportunité de s'offrir une visite pédestre d'un coin à l'autre de la métropole que tout le monde nomme « Parcours Bédé » ! On sait beaucoup moins que ces œuvres ont parfois été endommagées et qu'elles doivent être restaurées par la Ville. Récemment Tintin (rue de l'Étuve), Boule et Bill (rue du Chevreuil) et Cori le Moussaillon (rue des Fabriques) ont bénéficié d'un nettoyage par remise en peinture, afin d'effacer les tags qui avaient endommagé le bas des dessins. A cela, l'échevine de la Rénovation Urbaine Clémentine Barzin a annoncé qu'un vernis anti-tag a été posé sur la fresque du Passage (rue du Marché au Charbon), de Lucky Luke (rue de la Buanderie) et de Yoko Tsuno (rue Terre-Neuve). Ce même vernis sera bientôt appliqué sur la fresque



Astérix (rue de la Buanderie).

Enfin, cette dernière annonce de nouvelles réalisations picturales rue des Six Jetons (l'élève Ducobu) et rue Népomucène (Goblet). Avis aux curieux !

Paul Huet

THÉÂTRE : L'HÔTEL DE LA DERNIÈRE CHANCE

On aime ou on déteste la prose de Patrick Chaboud. De toute évidence, le bonhomme ne laisse jamais indifférent et possède une verve et un sens de la réplique qui chahutent les habitudes. En chaussant ses gros sabots, il rue dans les brancards et chamboule les thèmes chers à ses confrères. Science-fiction, péplum, récit horrifique, fresque historique ... rien ne résiste au rouleau-compresseur qu'il actionne ! Cette fois, il plonge les spectateurs dans le décor de Paris occupé. En 1944, la guerre

touche à son épilogue, même si les combats font toujours rage sur différents fronts. Dans un hôtel discret, les canailles de la capitale se sont réunies : trafiquants, collaborateurs, proxénètes, traîtres et espions. La pression devient telle que chacun sait qu'il va être amené à tirer son épingle du jeu, à se refaire rapidement une virginité ou à s'inventer un passé de résistant, voire de héros. Dans ce contexte singulier, où les certitudes se défont, les langues se délient à coups de bassesses, de forfanteries ou de lâchetés. La tension va crescendo, les tempéraments s'emballent et les masques tombent. L'auteur nous invite à un huis-clos jouissif, où le burlesque s'empare du tragique, où l'hénaurme tutoie la logique. Il faut connaître son écriture pour savoir qu'il ne se prend jamais au sérieux et qu'il a l'heur

de déclencher de grands éclats de rire, là où Shakespeare aurait fait mourir tout le monde. Certains critiques ont qualifié « L'hôtel de la dernière chance » d'hommage à Michel Audiard. Créée au Magic Land Théâtre, cette pièce est à revoir le 16 juillet et le 10 août 2018 à 20 heures 45 au château du Karreveld. Découvrez tous les détails pratiques sur le site www.bruxellons.be



Avenue Jean de la Hoese, 3 à 1080 Bruxelles
Paul Huet

THÉÂTRE : CELUI QUI SE MOQUE DU CROCODILE N'A PAS TRAVERSÉ LA RIVIÈRE

Voilà une pièce qui m'a fortement marqué, lorsque je l'ai découverte au Théâtre Le Public. Voilà pourquoi je me réjouis de pouvoir l'annoncer pour l'été. Durant une heure trente, François Ebouélé et Guy Theunissen, avec leur culture, leur couleur de peau et leurs différences, vous raconteront leur histoire et celle de notre monde. Celui qui se moque du crocodile n'a pas traversé la rivière, rappelle un dicton africain, parce que dans ce spectacle il n'y a pas de personnages ni de distance. Ils parlent d'eux à la première personne et se mettent à nu devant les spectateurs. Ils s'interrogent, rient, chantent, dansent, jouent, s'engueulent, pleurent et cherchent à refaire la société en s'écoutant mutuellement.

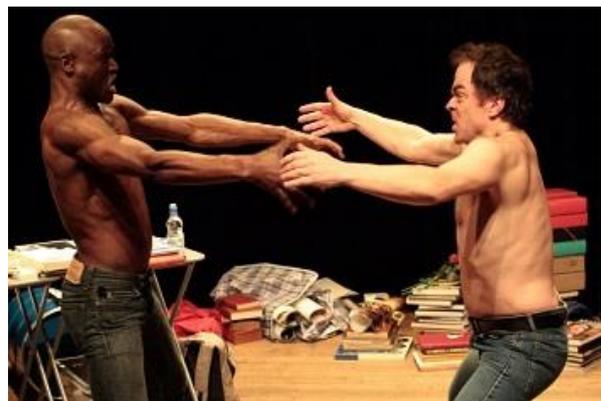
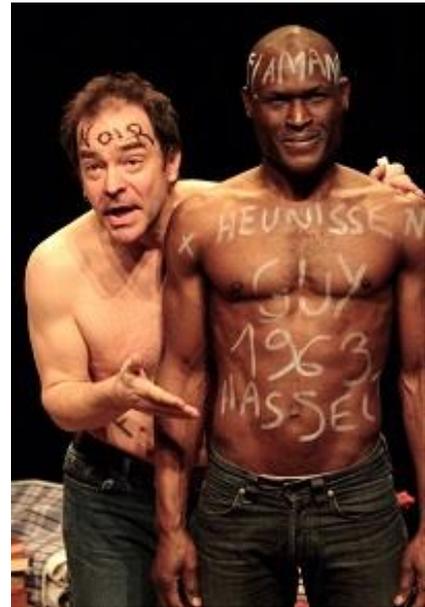
Leurs questions sont constantes : Comment dépasser les préjugés ? De quelle façon surmonter la peur ? Par quel procédé arriver à trouver un consensus pour créer un monde de paix ? François nous dit que la véritable amitié commence le jour où on peut s'engueuler copieusement, sans que la relation ne soit mise en danger. La peur d'être jugé, nous dit Guy, n'est pas loin. Un simple regard peut-être mal interprété. Mais, en amitié sincère, comme en amour ou au sein d'une famille, il faut apprendre à communiquer et à surmonter les mots qui blessent ou qui fâchent. Simplement parce qu'on vit en communauté, qu'on doit se respecter et que les instants plus intenses que d'autres font aussi partie du cours de l'existence, avec des déchainements, des fulgurances mais, aussi, des prises de bec et des instants tendres. A la maison, au travail et dans les transports en commun, on peut ne pas être d'accord et l'exprimer. L'essentiel est de le formuler sans rancœur ou d'être prêt à écouter l'avis de l'avis de l'autre.

A travers ce spectacle, où deux acteurs se confrontent lors d'une joute verbale, on aborde le colonialisme des blancs, l'exploitation des ressources naturelles de l'Afrique et l'esclavage des autochtones. Pour ma part, j'ai mieux compris combien nous sommes marqués par le passé et de quelle façon cette relation forcée entre deux pays entretient toujours plusieurs ambiguïtés. Guy et François n'ont également pas peur de parler de leur père, de leur mère, de la mort de ces êtres chers et de pleurer chaque fois qu'ils allument la télévision pour découvrir ce qui se passe en Afrique, en Irak et partout ailleurs. Si nous souhaitons vaincre notre peur et construire un avenir viable pour nos enfants, l'importance implique de ne pas nous laisser enfermer dans le carcan de l'histoire, de nous soustraire à nos habitudes et d'étudier le passé pour ne pas faire les mêmes erreurs que nos ancêtres, afin d'être capables d'apprendre et de pardonner. On le sait, la culpabilité n'a jamais rien apporté ni bâti. Aujourd'hui, autant qu'hier et, sans doute, plus que demain, le défi est au dialogue. Pour tenter de cohabiter harmonieusement, il faut actionner les leviers de la communication, sans se murer dans le silence, la bêtise et l'hypocrisie.

Le regard des deux protagonistes s'est croisé à Yaoundé. Du moins, voilà ce qu'ils disent. Depuis lors, ils chantent : « Nos cœurs ont transformé les chenilles en papillons et nous avons laissé nos origines sur le chemin de notre amitié pour être tout simplement deux hommes qui rêvent, avec leurs peurs et leurs défauts, mais qui demeurent concentrés sur la qualité de l'amour, de la générosité et de l'humanité. » Au demeurant, deux êtres ordinaires en quête de vérité fédératrice

Pour ma part, j'encourage les lecteurs de Bruxelles Culture à aller découvrir ce spectacle. Son propos est sans doute utopiste mais, sans rêve, nous ne pourrions pas construire l'avenir de notre humanité. Les représentations auront lieu les 17 et 18 juillet 2018 à 20 heures 45 au Château du Karreveld. Plus de détails sur le site www.bruxellons.be

**Av. Jean de la Hoese 3 à 1080 Bruxelles
Maurice Chabot**



THÉÂTRE : L'ÊTRE OU NE PAS L'ÊTRE

Shakespeare possédait le grand talent de faire frissonner le public. En fait, il maîtrisait à la perfection l'art de la tragédie et avait une manière bien particulière de faire mourir tout le monde lors du dernier acte dans un gigantesque bain de sang ou par empoisonnement. Jamais réputé pour avoir été un auteur drôle, il jonglait toutefois avec les répliques, passées depuis à la postérité. Au cours de la saison précédente, il s'est retrouvé un peu partout à l'affiche puisque, d'un accord tacite, plusieurs directeurs de salle ont décidé de célébrer les cinq cents ans de sa disparition en rejouant ses œuvres les plus célèbres ou en les adaptant avec un zeste de modernité. « L'être ou ne pas l'être » entend dépoussiérer ses sujets préférés et faire en sorte que les personnages échappent à l'écrivain pour profiter d'une existence autonome. Curieux challenge qui pourrait paraître fou ! En partant du postulat que Richard III en veut à son géniteur de plume de l'avoir fait fourbe et avide de pouvoir, celui-ci décide d'utiliser ses capacités de fin stratège pour emprisonner son créateur et le forcer à réécrire la tragédie dans laquelle il est enfermé depuis un demi-millénaire. Imaginé par Mohamed et Oussamah Allouchi, cette pièce revisite les grands classiques étudiés sur les bancs d'école et se livre à une relecture intéressante, non pas sur ce que les choses sont, mais auraient pu devenir. Alors que le sujet ne s'y prête pas, on rit énormément des décalages, des gags qui s'accumulent et de l'inventivité de deux auteurs qui ne se montrent jamais frileux. Du coup, on se retrouve dans un monde plein de paradoxes, où rien n'est jamais sûr, où chaque dialogue vire au burlesque et où les scènes se transforment en sketches ou en bouts de comédies musicales. Pour réussir son pari, le duo a eu la chance de pouvoir compter sur l'énergie de comédiens qui n'ont jamais froid aux yeux et qui se donnent totalement durant une heure trente pour communiquer leur plaisir. Bien entendu, certaines questions graves sont avancées en filigrane concernant l'amour, la violence, la tyrannie, la volonté de plaire et d'être aimé. Shakespeare revisité est à applaudir le mardi 31 juillet 2018 à 20 heures 45 au Château du Karreveld. Voyez tous les détails techniques sur le site www.bruxellons.be



Avenue Jean de la Hoese, 3 à 1080 Bruxelles
Daniel Bastié

THÉÂTRE : LA VIE DE BERNARD, CÉLIBATAIRE MALGRÉ LUI

Lui, c'est Bernard, quarante et une piges au compteur, célibataire malgré lui. Évidemment, il existe des célibataires heureux, mais bon ! Las d'un lit froid et de conversations avec lui-même, le bonhomme aspire à faire de nouvelles rencontres. Depuis qu'il vit en solo, il a tout essayé : l'internet, le speed dating, les clubs, la drague directe, les conseils d'amis, la randonnée en groupe et la natation synchronisée. Rien n'y fait ! Sans doute, n'est-il pas fort doué lorsqu'il s'agit de débusquer l'âme sœur. Bien décidé à faire profiter les autres de son expérience, il partage ses mésaventures sentimentales dans un one-man où vous aurez l'occasion de réagir en donnant votre avis pour l'aider à affiner sa stratégie grâce à des boîtiers de vote électronique. Le célibat, de plus en plus répandu, reste un sujet tabou, trop souvent synonyme de désœuvrement. Ici, rien de tout cela. Le célibat devient prétexte à rire de nos travers, de nos obsessions et de nos tocs. Pour revisiter les gros clichés sur les femmes, les hommes, le bio, les sites internet... deux gugusses (l'un à la mise en scène, l'autre au jeu) nous réservent un traitement décalé et complètement tapé, à la fois interactif, sans filet, léger et inédit. Interprété avec délectation, bonheur et bonne humeur par Nicolas Buysse (« Deux hommes tous nus », « Maris et femmes »). Ce spectacle est à applaudir le 9 août 2018 à 20 heures 45 au Château du Karreveld. Plus de détails sur le site www.bruxellons.be

Av. Jean de la Hoese 3 à 1080 Bruxelles
Maurice Chabot



FLAGEY : CYCLE LOUIS MALLE

Après avoir débuté dans la mouvance de la Nouvelle Vague, Louis Malle s'en est rapidement démarqué, affichant une solide indépendance d'esprit et une grande maîtrise technique dans une série de films le plus souvent réussis, bourrés de sensibilité et dérangeants qui, tous (ou presque) sont passés à la postérité. On a oublié que, après avoir effectué des études qu'il jugeait décevantes à l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques, il a secondé le commandant Cousteau (« Le monde du silence ») au cours de trois années, puis Robert Bresson. Se sentant enfin mûr, il s'est lancé dans la réalisation de courts métrages dès 1956, avant d'aborder avec succès le modèle long. Son premier film « Ascenseur pour l'échafaud », qu'il a signé seul, est devenu un triomphe en une semaine d'exploitation, vrai thriller psychologique scandé par la trompette de Miles Davis et le jeu de Maurice Ronet et Jeanne Moreau. A vingt-quatre ans, il a été récompensé par le prestigieux prix Louis Delluc. Quatre mois plus tard, et toujours avec Jeanne Moreau, il a lâché « Les amants », énorme scandale à cause d'une scène d'extase minée par l'actrice principale, et « Le souffle au cœur », qui traite d'inceste. Changement de registre avec « Zazie dans le métro », « Vie privée » (Ode à Brigitte Bardot) et « le feu follet ». Récréation avec « Viva Maria », puis nouveau cap avec un passage aux States : « Atlantic City », « Pretty baby », etc. Levée de boucliers avec « Lacombe Lucien », qui a réveillé les heures grises de la collaboration, et coup de tonnerre avec l'émouvant « Au revoir, les enfants », plongée dans l'horreur des camps nazis de la mort. Très souvent, le cinéaste a puisé l'essence de ses scénarios dans ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, parlant de la France qu'il aimait malgré toutes ses contradictions. Aujourd'hui, alors que les mœurs ont évoluées, on ne peut pas s'empêcher d'afficher un sourire en songeant que les foudres de la censure se sont abattues sur l'homme et ses créations. Un cycle est consacré à Louis Malle à Flagey jusqu'au 24 juillet 2018. Découvrez le programme complet sur le site www.flagey.be



Place Sainte-Croix à 1050 Bruxelles
Paul Huet

CINEMATEK : CYCLE SAMUEL FULLER

Né le 12 août 1912 dans le Massachussetts et décédé le 30 octobre 1997 à Hollywood, Samuel Fuller a été l'un des réalisateurs qui a fait entrer le cinéma dans la modernité, en utilisant la violence comme moyen d'expression, faisant de lui l'un des cinéastes les plus controversés. Mais le réduire à cette seule étiquette demeure une grave erreur car, au fil de son travail derrière la caméra, il a également su faire preuve de finesse et de clairvoyance, sans pour autant renoncer à ses idées. Martin Scorsese n'a pas hésité à parler de lui comme d'un « cinéaste-contrebandier ». Dès ses dix-sept ans et son expérience de pigiste dans la presse des faits divers, Samuel Fuller a été confronté aux bas-fonds, aux marginaux, aux hors-la-loi, et autres inadaptés qui peupleront plus tard ses films noirs, genre dont il a été l'un des maîtres incontestés comme en témoignent « Le Port de la drogue », « Les Bas-fonds new-yorkais », « Park Row » et encore « Shock Corridor » (considéré comme son meilleur film). Des points de vue radicaux dans lesquels il a cherché à montrer la vérité nue, sèche, sans fioritures, posant sur les hommes un regard lucide, exempt de tout accent moralisateur et sondant, sans juger, jusqu'aux recoins les plus sombres de l'âme humaine. Un crédo qu'on retrouve dans les nombreux films de guerre, qu'il a réalisés, tous nourris de son expérience de soldat durant la Seconde Guerre mondiale, de « J'ai vécu l'enfer de Corée » à l'autobiographique « Au-delà de la gloire ». A l'occasion du vingtième anniversaire de la disparition de ce franc-tireur du cinéma américain, la Cinematek vous propose de revoir une sélection de sa filmographie, avec des œuvres connues ou qui le sont moins, mais toutes habitées par une violence qui sourd avant d'exploser au visage des spectateurs. Le cycle s'achève le 31 juillet 2018. Voyez le programme complet sur le site www.cinematek.be

Rue Baron Horta 9 à 1000 Bruxelles

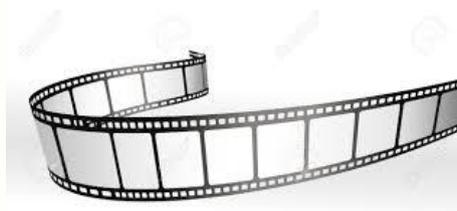


THÉÂTRE DE MARIONNETTES : LA VIE NE TIENT PAS QU'À UN FIL

Retour sur plus d'un demi-siècle de création et de passion pour le monde des marionnettes. Depuis son plus jeune âge, Marc Fraylich a organisé sa vie autour de cet art complexe et en mouvement perpétuel. Très jeune et grâce à un père à la fois présent dans l'univers du cinéma et amoureux de jazz et de comédies musicales, il a fort vite trouvé ses marques en agrémentant ses spectacles de musique et de chansons. Sans surprises, il agrmente ses spectacles d'anecdotes. Durant une heure trente, il fait évoluer près de cent marionnettes, patiemment conçues dans son atelier, et les plonge dans un monde qui entend charmer et éblouir. Cadence, rythme, couleurs et imagination débridée, le show-business aborde ici une dimension festive, musicale, chatoyante et pleine de charme. Ce spectacle ne s'adresse évidemment pas qu'aux plus jeunes et devrait ravir toutes celles et tous ceux qui ont réussi à préserver leur âme d'enfance. « La vie ne tient pas qu'à un fil » est à découvrir les 12 et 15 août 2018 à 20 heures 45 au château du Karreveld. Voyez toutes les informations concrètes sur le site www.bruxellons.be



Avenue Jean de la Hoese, 3 à 1080 Bruxelles
Willy Smedt



FESTIVAL : BRUXELLES FAIT SON CINÉMA

Treize projections gratuites en plein air dans treize lieux parfois méconnus de différentes communes bruxelloises. Voilà l'idée d'associer les citoyens à une belle fête du septième art fédératrice ! Également une merveilleuse occasion de redécouvrir des films projetés durant la dernière saison culturelle et de se balader dans certains quartiers en toute convivialité. Issu d'une vieille tradition méditerranéenne, le cinéma itinérant à ciel ouvert célèbre en juillet sa dix-huitième année d'existence dans la capitale. De la sorte, vous aurez, notamment, l'opportunité de voir sur large écran « Noces », « Le sens de la fête », « La colère d'un homme patient », « In the fade », « Knock » et beaucoup d'autres. Ne ratez surtout pas « Fais de beaux rêves », le dernier bébé de Marco Bellocchio (mythique cinéaste italien) le jeudi 19 juillet 2018 à la place de la Résistance (1070 Bruxelles) à 22 heures ou l'histoire d'un jeune garçon qui perd sa maman dans des circonstances troublantes. Quelques jours après l'inhumation, son père l'amène chez un prêtre qui lui explique qu'il vit désormais au paradis. Vingt ans plus tard et devenu journaliste, il reste hanté par cette douloureuse expérience et doit se confronter aux fantômes du passé, lorsqu'il est contraint de vendre l'appartement de ses parents. Après « The artist », voilà la possibilité de revoir Bérénice Béjo au meilleur de sa forme. Evidemment, la projection est entièrement gratuite. Si vous avez raté le début de ce festival, il vous reste jusqu'au 20 juillet 2018 pour découvrir la suite du programme. Voyez tous les renseignements pratiques sur le site www.cinergie.be

Daniel Bastié



EXPOSITION : JOSEF KOUDELKA INVASION PRAGUE 1968

En collaboration avec le Centre tchèque de Bruxelles et à l'occasion des cinquante ans de l'invasion de Prague par les chars soviétiques en 1968, le Botanique accueille une des légendes vivantes de la photographie contemporaine. Josef Koudelka est l'auteur de plusieurs séries aujourd'hui iconiques. Ses tirages noirs, ses cadrages rigoureux et son œil acéré en ont fait une des figures de proue de la photographie humaniste. Associé à l'Agence Magnum Photos depuis 1971, il a livré avec « Invasion Prague 1968 », le travail le plus journalistique de sa carrière. La fulgurante intervention militaire soviétique dans les rues a marqué de façon déterminante l'histoire de son pays et s'est muée, à travers l'objectif de son appareil, en un symbole universel de résistance. D'abord publiés anonymement, ses clichés ont depuis fait le tour du monde. A l'époque, l'artiste avait trente ans et venait d'abandonner ses études d'ingénieur aéronautique pour se consacrer à sa passion. Jusque-là, ses travaux se consacraient à l'univers des spectacles et au monde des gitans. Alors qu'il rentrait à peine de Roumanie, où il était justement allé photographier, Prague a été prise d'assaut par les forces du Pacte de Varsovie. A la fois observateur et participant, il a imprimé sur pellicule des vues qui témoignent de la violence de l'agression, avec une foule qui s'est dressée contre l'envahisseur. Si d'autres photographes ont également couvert cet épisode, il est le seul à en avoir traduit l'essence avec autant d'intensité. Cette exposition est à découvrir au Botanique jusqu'au 12 août 2018. Plus de détails sur le site www.botanique.be

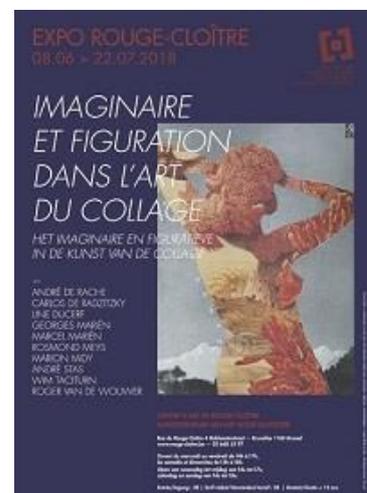


Rue Royale 236 à 1210 Bruxelles

EXPOSITION : IMAGINAIRE ET FIGURATION DANS L'ART DU COLLAGE

Initiée voici près de trente ans, la collection de collages et d'assemblages de la *Verbeke Foundation* se compose aujourd'hui d'un ensemble de plus de quatre mille œuvres. Comme l'a écrit Xavier Canonne : il s'agit sans nul doute de la collection la plus complète et la plus représentative de l'épopée du collage en Belgique. Située à Kemzeke (près d'Anvers) elle est accessible au public depuis 2007. L'occasion de se familiariser avec un art moins connu que le dessin, la peinture, la sculpture, la danse et la musique. Selon diverses sources, des artistes d'avant-garde tels Braque et Picasso se sont essayés au collage au début du XXe siècle. Par la suite, ce mode d'expression n'a pas cessé d'inspirer les artistes et a touché l'ensemble des mouvements : le cubisme, le futurisme, le dadaïsme, le surréalisme, le pop art, etc. Bien que les frontières soient sans cesse dépassées et déplacées, deux courants se distinguent dans l'art du collage. L'abstraction, où le plasticien utilise les papiers découpés comme autant de couleurs et de matières, et la figuration, où les collages sont composés à partir d'éléments figuratifs. La matière première de ces collages est généralement issue de pages de magazines, de journaux, de livres d'illustration ou de planches de gravure, voire de photographies. L'attention du spectateur est orientée sur des éléments qui, dans leur contexte familier, sont invisibles tant ils sont bien à leur place. L'art du collage figuratif consiste justement à déplacer les éléments : l'artiste choisit des morceaux de réalité et décide du décor de leurs rencontres. De ces rendez-vous provoqués surgissent l'insolite, le drôle, le beau ou le rêve. Les collages font ainsi naître des imaginaires en révélant le potentiel d'étrangeté et de poésie du réel. L'exposition qui se déroule au Centre d'art du Rouge-Cloître jusqu'au 22 juillet 2018 (du mercredi au vendredi de 14 à 17 heures et le week-end de 14 à 18 heures) vous propose de découvrir un vaste panorama de cette deuxième catégorie à travers un panel de réalisations de dix artistes : André de Raché, Carlos de Radzitzky, Line Ducerf, Georges Mariën, Marcel Mariën, Rosmond Meys, Marion Midy, André Stas, Wim Taciturn et Roger Van de Wouwer. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.rouge-cloître.be

Rue du Rouge-Cloître, 4 à 1160 Bruxelles
Willy Smedt



EXPOSITION : JEPHAN DE VILLIERS

Derrière le signe réside un geste : « Il s'agit presque d'une chorégraphie, explique Jephhan de Villiers. Tout va vite et laisse une trace dans l'espace. » Comme Pierre Alechinsky, l'artiste esquisse parfois le dessin dans l'air, avant de le figer sur papier. A la manière des calligraphes, il replace toujours le geste au centre de l'écriture. Le poignet devient en ce sens le prolongement du corps. Rien n'est anodin : le poids du porte-plume, celui de l'encre, la texture du papier. Principalement réputé pour ses sculptures, Jephhan de Villiers est né à Chesnay en 1940. Depuis de longues années, il partage ses jours entre son atelier de Watermael-Boistfort et celui de Charente-Maritime. Jeune homme, il s'est laissé éblouir par l'art de Brancusi et, très vite, s'est



mis à réaliser des œuvres en plâtre, puis en bois. Troncs, écorces, racines, il a glané les matériaux qu'il a rencontré dans la forêt de Soignes ou ailleurs. Le besoin d'expression ne l'a jamais lâché. Découvrir aujourd'hui ses écritures devient un enchantement. L'homme écrit debout et le temps de l'écriture s'identifie à celui de l'instant. L'immédiateté du geste contraste avec la lente gestation des sculptures, qui participent d'un mouvement et d'une rencontre vers le monde. L'écriture naît au contraire d'une introspection, d'un recueillement. Elle jaillit de la main, sort du corps, presque immatérielle, et apparaît sur la feuille. Ses carnets sont eux aussi des recueils de fragments, pages arrachées à un vaste récit dont il ne récolte que quelques échos lointains. Voilà une exposition à découvrir jusqu'au 16 septembre 2018 à la Bibliotheca Wittockiana du mardi au dimanche de 10 à 17 heures. Plus de détails sur le site www.wittockiana.org

Rue de Bemel 23 à 1150 Bruxelles

BRONZER A BRUXELLES-LES-BAINS !

La Ville de Bruxelles tire un bilan très positif de l'édition précédente de Bruxelles les Bains, lieu ensoleillé de référence pour celles et ceux qui n'estivent pas et qui gardent les pieds dans la capitale ! Au fil du temps, les organisateurs ont réussi leur pari et ont transformé cet événement phare des vacances scolaires en un lieu de rencontre et d'échange incontournable. Ambiance estivale, événements culturels, sports, loisirs en tous genres, spécialités culinaires... Les enfants et leurs familles peuvent profiter d'animations créatives et qualitatives, d'une zone abritée et encadrée, de concerts, d'initiations sportives, de balades en pédalos. Les collègues de bureau, viennent prendre l'apéritif les semelles dans le sable, profitent de jolies terrasses bien décorées et de mets variés, dans une ambiance décontractée. La culture n'est pas en berne avec des « balades littéraires » organisées par la bibliothèque des Riches Claires et un espace de lecture où des comptes choisis sont lus par des animatrices. Les transats déployés pour le cinéma ou l'opéra en plein air sont pris d'assaut. Les très nombreux amateurs peuvent visionner, sur le plus grand écran extérieur de la capitale et les ortels en éventail, une sélection exceptionnelle de films mettant à l'honneur la ville de Montréal et les meilleurs opéras. Quant aux noctambules, ils contribuent également à l'énorme succès du BoatClub et de la Croisetteke, en se déhanchant sur les rythmes endiablés des meilleurs DJ's de la capitale, sur terre ferme ou en croisière sur le Canal de Bruxelles. La seizième édition de Bruxelles-les-Bains se poursuit jusqu'au 18 août 2018 et ce du mardi au dimanche. Accès gratuit. Attention, certaines activités sont payantes.

**Quai des Péniches - Place Saintelette à
1000 Bruxelles
Willy Smedt**



TOONE : FAUST

Chez Toone, on se permet toutes les interprétations et tous les détournements. Quand il s'agit de s'attaquer aux classiques de la littérature, pourquoi ne pas se retrancher derrière un chouia de culture pour passer à la moulinette du rire le poème lyrique « Faust », l'un des ouvrages les plus connus de Goethe, livre qui l'a accaparé toute son existence et qu'il a sans arrêt retravaillé, alors qu'il ne devait occuper qu'une partie de sa jeunesse. Au départ, il s'agissait d'une sorte de mythe ou de légende à propos d'un homme qui aurait vendu son âme au diable contre une parcelle d'immortalité. Plusieurs écrivains se sont naturellement essayés à des variantes diverses (Lessing, Marlowe, Klinger), avant de laisser aux musiciens le soin d'exprimer leur art sur des portées. Si l'opéra de Charles Gounod a escamoté les travaux de Liszt, Schumann et, parmi beaucoup d'autres, Berlioz, c'est finalement à Hergé et au personnage de la Castafiore que nous devons la pérennité de l'air des bijoux, morceau abhorré par le capitaine Haddock et véritable leitmotiv de la diva au long nez.



Plusieurs écrivains se sont naturellement essayés à des variantes diverses (Lessing, Marlowe, Klinger), avant de laisser aux musiciens le soin d'exprimer leur art sur des portées. Si l'opéra de Charles Gounod a escamoté les travaux de Liszt, Schumann et, parmi beaucoup d'autres, Berlioz, c'est finalement à Hergé et au personnage de la Castafiore que nous devons la pérennité de l'air des bijoux, morceau abhorré par le capitaine Haddock et véritable leitmotiv de la diva au long nez.

Evidemment le théâtre royal de Toone n'est pas l'Opéra de la Monnaie, même si Nicolas Géal ne rechigne pas à pousser la chansonnette pour flatter les tympanes des habitués. Adapter Goethe et par la même occasion Gounod pour son théâtre de marionnettes à tige tient évidemment d'une gageure dont il ne craint pas de tomber « paf ». Tout le monde connaît la passion dévorante du vieux professeur Faust,



amoureux de la jeune et belle Marguerite, insensible à son intelligence et à son expérience. L'unique façon pour qu'elle s'intéresse à lui implique de signer un pacte avec un sbire de Satan et de lui offrir son âme contre la jeunesse et l'amour de la belle. Sans grande surprise, Méphistophélès se révèle surnois et railleur. On le sait, le diable reste un fieffé menteur et Dieu ne fait rien pour sauver de la damnation ceux qui manquent de foi en lui. Le Théâtre royal de Toone a conservé la trame de cette tragédie (et à la fois conte philosophique !) pour faire se succéder des instants où les anachronismes se chevauchent, où les jeux de mots fusent et où le patois des Marolles exulte dans

des salves d'expressions, toutes plus savoureuses les unes que les autres et dotées d'un second degré que les anciens du terroir apprécieront plus que les autres. Avec son équipe d'accessoiristes, Nicolas Géal possède le don de rendre crédible chaque script qu'il peaufine ou qu'il fait revivre à la mode de chez lui. Un des meilleurs compliments qui lui a été fait est celui-ci : « Pris par le rythme, on oublie très vite qu'on se trouve face à des marionnettes ! ». Avec un découpage par saynètes scandées et sans temps morts, des changements de décors et de l'humour à gogo, chaque tragédie devient une tragi-comédie qui raconte un événement qui pourrait se vivre aujourd'hui, tellement les situations demeurent universelles. Le désir de Faust de garder la jeunesse perpétuelle et de séduire à tout âge fait partie des vœux formulés par tout un chacun. Il ne faut pas avoir fait de longues études pour savoir que dès qu'on ouvre la Boîte à Pandore, personne ne sait ce qu'il en ressort. Offrir son âme à Méphistophélès revient à lui signer un chèque en blanc, avec à la clé de bien grandes désillusions. Le spectacle « Faust » est à applaudir durant les vacances scolaires d'été. Plus d'informations sur le site www.toone.be

Impasse sainte Pétronille – Rue Marché-aux-Herbes 66 à 1000 Bruxelles
Georgie Bartholomé



LA FOIRE DU MIDI EST DE RETOUR !

Tradition oblige, la Foire du Midi revient tous les étés dans le centre de Bruxelles pour offrir aux citoyens des attractions chaque fois plus impressionnantes. Une fois encore, elle prend ses quartiers le long du boulevard du Midi, entre la porte de Hal et la porte d'Anderlecht. Au programme : cent trente attractions pour les petits et les grands, à la fois traditionnelles et de la dernière génération. Il y a en aura pour tous les goûts avec la traditionnelle baraque de tir, la grande roue, la pêche aux canards, les stands de dégustation, les autos tamponneuses, le labyrinthe, le jeu des miroirs, le toboggan de la mort et, bien entendu, des nouveautés que les visiteurs découvriront avec plaisir. Parmi celles-ci, le Outbreak, manège à sensation extrême, unique en France et en Belgique. Assis dans une nacelle, les passagers tournoient dans les airs à grande vitesse. De quoi faire le plein d'adrénaline en quelques minutes. L'édition 2018 de la Grande foire du Midi se déroule jusqu'au 19 août 2018. Un rendez-vous annuel qui ravive le cœur de la capitale ! Plus de détails sur le site www.foiredumidi.be

Sam Mas



CONCERT : BRUSSELS SUMMER FESTIVAL

Initié en 2002 par la Ville de Bruxelles, le Festival d'été « Brussels Summer Festival » (anciennement Eu'ritmix) reste la plus importante manifestation culturelle de la belle saison dans la capitale avec une pléthore de concerts et d'activités pluridisciplinaire. Son retour est confirmé avec une programmation qui devrait enchainer tous ceux qui prendront la peine de se déplacer. Parmi les vedettes placées à l'affiche de cet événement, une brochette de ce qui se fait de meilleur dans le monde de la variété se donnera rendez-vous pour enflammer la métropole : Camille, Shaka Ponk, Alice Merton et plus de soixante autres artistes. Inutile de préciser que la qualité sera au rendez-vous et que la programmation laissera un souvenir impérissable. Evidemment, les préventes ont déjà été lancées et il vaut mieux ne pas tarder si vous souhaitez assister à l'événement. Cela se passera du 14 au 18 août 2018. Plus d'infos via www.bsf.be

Sam Mas

A promotional poster for the Brussels Summer Festival (BSF). The poster has a blue background with white clouds. On the left, there is a stylized illustration of a woman with dark hair, wearing a yellow hat with a red apple on top and yellow sunglasses. She is wearing a yellow and white striped shirt. The text 'et/ias presents' is written in white above her. Below the illustration, the letters 'BSF' are written in large, white, bold font, with 'BRUSSELS SUMMER FESTIVAL' in smaller white text underneath. To the right of the illustration, there are icons for various transport modes (train, bus, tram, car) and the text '14>18.08.18'. Below this, a list of artists is provided: ORELSAN • ROMEO ELVIS X LE MOTEL • FINK • RAPHAEL • LES NEGRESSES • VERTES • dEUS • ARSENAL • CALEXICO • GENERAL ELEKTRIKS • SONNFJORD • SOVIET SUPREM • DBFC • TODIEFOR • KING CHILD • JASPER STEVERLINCK • THERAPIE TAXI • OFENBACH • ... At the bottom right, the website 'WWW.BSF.BE' is written in white.

MARIONNETTES : GUIGNOLET AU PARC DE BRUXELLES

Lorsque les beaux jours reviennent, Guignolet sort de sa retraite hivernale et regagne le Parc de Bruxelles pour y couler une saison ensoleillée et ravir les enfants qui ne sont pas trop pressés de retourner à l'école. L'occasion de découvrir avec la Cie du Théâtre royal des Cœurs de Bois des mondes enchanteurs, où les histoires aident chacun à grandir. Tendres, poétiques et toujours positifs, les spectacles se déroulent en plein air dans un cadre verdoyant, menés depuis plusieurs décennies par des manipulateurs qui savent de quelle manière susciter l'attention des petits. Rien à voir avec le théâtre folklorique de Toone, qui se caractérise par des marionnettes à tringle et qui adopte volontiers le second degré et use d'expressions locales ! Guignolet et ses amis s'inscrivent dans l'univers de l'enfance, plus feutré et empreint de douceur, sans aucune ambiguïté, et sont animées par une main qui se glisse dans une gaine souple. Une cinquantaine de représentations se déroulent du mercredi au dimanche à 15 heures 30 et ce jusqu'au 26 août 2018. Pour découvrir cet événement, je vous invite à consulter toutes les informations pratiques sur le site www.guignolet.brussels

Parc de Bruxelles à 1000 Bruxelles

Paul Huet



EXPOSITION : LE PAVILLON DES PASSIONS HUMAINES

Le Pavillon dit des « Passions Humaines » de Victor Horta (1861-1947) abrite dans le Parc du Cinquantenaire (à un saut du rond-point Schuman) un magnifique bas-relief monumental du sculpteur anversois Jef Lambeaux (1852-1908). L'œuvre a été conçue sur le thème du bonheur et des péchés de l'humanité, dominés par la Mort. A partir de 1886, Jef Lambeaux a travaillé avec acharnement au projet. En 1889, il a présenté le carton à un groupe de critiques, qui en ont fait part de manière élogieuse dans la presse. Toutefois, lors de son exposition, celui-ci n'a pas répondu aux attentes des spécialistes. Incapables de réagir face au concept, ils ont surtout regretté le manque de cohésion du travail. Malgré la polémique qui s'est ensuivie, l'État belge s'est porté acquéreur de la réalisation en 1890, afin de l'installer dans le parc du Cinquantenaire. En 1889, Victor Horta a reçu commande d'une construction à ériger autour du bas-relief. La collaboration a très rapidement sombré dans un désaccord. Le conflit tournait autour du fait que Lambeaux, contre la volonté de Horta, exigeait un mur derrière la galerie de colonnes. Ce différend a mené à ce que, le 1er octobre 1899, on a inauguré une construction ouverte qui, quelques jours plus tard, a été refermée par une barricade de bois. Lambeaux n'a jamais connu la situation actuelle. Peu après son décès, Horta a finalement accédé au souhait de ce dernier, en érigeant le mur qui allait définitivement soustraire la réalisation aux regards. Le petit temple d'allure classique annonçait déjà la célèbre période Art Nouveau de l'architecte. Sur base du vocabulaire formel de l'architecture classique, celui-ci a réussi à y incorporer tous les éléments du nouveau style. Chaque détail, réétudié et réinterprété, illustre de cette façon son génie. Après de longues années de fermeture, le Pavillon des Passions Humaines est à nouveau accessible au public jusqu'au 28 octobre 2018 le mercredi de 14 à 16 heures et le week-end de 14 à 16 heures 45. Les tickets sont à se procurer à la caisse du Musée du Cinquantenaire au tarif de 2,50 euros. Les tickets s'achètent aux caisses du Musée du Cinquantenaire. Plus de détails sur www.kmkg-mrah.be

Parc du Cinquantenaire à 1000 Bruxelles



VAGARE ... LES GALERIES SAINT-HUBERT

Je ne m'en laisserai jamais ! Elles seraient en fait deux : celle du Roi et celle de la Reine ! Le troisième lieu charmant se nomme le passage des Princes. Ne le manquez pas ! Admirable verrière centrale aux Galeries Saint-Hubert, la mythique perle architecturale de Bruxelles !

Pour les besoins d'un feuilleton rédigé en vingt et un épisodes en 2000-2001, je les ai parcourues, de long en large et ce maintes fois. Que du bonheur ! Présage : je plaçai en ces lieux les aventures d'un chocolatier italien. L'avenir me donnera raison, les chocolatiers célèbres y sont désormais légion : Neuhaus, Marcolini, Mary, Léonidas ! S'y précipitent de nombreux touristes asiatiques. Les ballotins de pralines rejoignent les foyers nippons, chinois ou tonkinois.

Au bon vieux cinéma des Galeries, sauvé miraculeusement de fermeture, j'eus longtemps le plaisir de m'asseoir « devant l'écran noir de mes nuits blanches » et d'y découvrir d'excellents longs métrages non conventionnels. J'apprécie particulièrement les rétrospectives. Ah, ces vieux fauteuils, ce décor des années soixante et quelques grésillements. Le charme suranné !

De nombreuses nouvelles enseignes, une volonté de créer toujours plus de dynamisme dans l'Ilot Sacré et un nouvel éclairage moderne s'offrent aux touristes et aux flâneurs bruxellois. Au célèbre « Théâtre du Vaudeville » (trop longtemps abandonné), découvrons, « Les Mardis de la Philosophie ». Au « Mokafé », prenons le temps de nous offrir le temps de s'arrêter et de lire la gazette. « La Taverne du Passage » n'a heureusement guère changé, ni cette superbe « Ganterie italienne » sise au 3, Galerie de la Reine. Une célèbre librairie (coin de la rue des Bouchers) a malheureusement dû fermer ses portes. J'aimais m'y attarder et consulter nombre d'ouvrages d'Art, admirer de fort élégantes boiseries, converser avec une vendeuse charmante, courtoise et cultivée.

On s'arrête volontiers à l'enseigne « La Folie des Cadeaux », une adresse à recommander. Halte obligatoire pour moi à la célèbre librairie « Tropismes » (passage des Princes), où j'ai mes habitudes de fouineur de bibliothèques. Que de découvertes en ce lieu tranquille et convivial ! J'ai peine à ne pas partir sans acheter un livre d'Histoire ou le dernier roman de mon écrivain préféré. Non loin des étals, au rez-de-chaussée, figurent les nouveautés en nombre. Découvrez vite, hors une importante section en sous-sol, un choix de livres de poche. J'y ai trouvé l'œuvre complète de l'auteur hongrois Sandor Marai (découvert au centre de Budapest), dont le fleuron demeure « Les Braises », sculpteur des silences et des attentes. J'aime fureter au rayon des écrivains belges. Découvrir (moi qui suis fou de la Reine des Plages !) l'épatant petit recueil « Ostende », de la flâneuse et glaneuse Christiane Levêque, représente un instant d'éblouissement. A « Tropismes », achetez aussi d'originales cartes postales et, au ras du parquet, foulez l'éternel tapis élimé qui dut être de Tournai ou de Téhéran : « Le tapis de prière des bibliophiles ! »

A deux doigts de la librairie se niche la vieille porte de fer de la sortie des artistes du « Théâtre des Galeries », où j'attendis, pour Myriam, le bon vouloir de l'acteur Jean Piat. Celui-ci m'offrit pour elle un aimable autographe. C'est au Théâtre royal des Galeries que je suis abonné. Quelques quinze années de présence ininterrompue ...

Au rayon anecdotique concernant les galeries du Roi et de la Reine, elles furent joliment décorées par de nombreux drapeaux. Comme ce fut le cas, vous en souvient-il, à la Grand-Place se dressèrent jadis de fiers étendards richement tissés en laine et appartenant aux corporations. Las, lors d'une rénovation, ces multicolores pavillons disparurent des hauteurs non béantes. Sans doute gênaient-ils la vue des locataires aux fenêtres des lofts ? Trop coûteux de les remplacer même s'ils furent en nylon ? Etrange disparition.

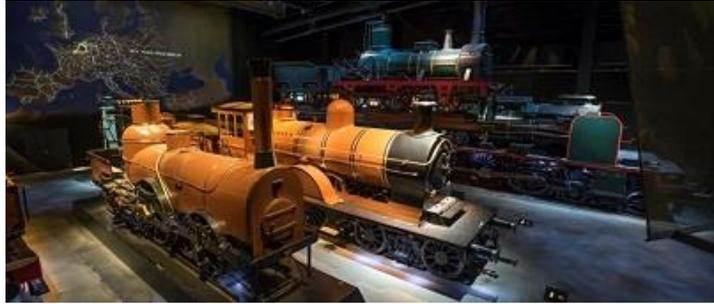
Bienvenue aux Galeries royales Saint-Hubert ! Flânez-y et découvrez-y le « Street Art ». Chez Delvaux, rêvez d'acheter pour votre Dulcinée un cadeau de prestige, restaurez-vous à « L'Ogenblik » et arrêtez-vous aux « Délices du Roy », épicerie fine.

Jean-Louis Cornellie



EXPOSITION : TRAIN WORLD

Connaissez-vous Train World et la SNCB d'hier, d'aujourd'hui et de demain ? Découvrez la riche collection de locomotives historiques et de voitures des chemins de fer belges. Quel rôle joue le train dans la mobilité actuelle et future ? Train World est bien plus qu'un musée. Il s'agit d'un monde d'expériences, qui combine le récit passionnant du rail avec un regard nostalgique sur le passé et une ouverture vers l'avenir.



Depuis deux ans, la gare de Schaerbeek accueille ce qui est considéré comme LE musée du train, à un saut du quartier Helmet et pas très loin du pont Van Prat. Pourtant, la chose n'était, à l'origine, pas une évidence. Plusieurs villes se sont battues pour accueillir pareil projet sur leur sol, certaines de sa capacité à fédérer l'intérêt du public, Ostende en tête. L'idée de Train World consiste à faire voyager le public dans le siècle dernier, en faisant revivre l'Histoire de manière ludique et didactique, en évitant le piège des vitrines poussiéreuses et des objets statiques. Une vingtaine de millions ont été déposés sur le bois de la table où se sont prises des décisions ambitieuses : traverser l'entre-deux guerres, narrer la vie des cheminots, raconter l'apparition des congés payés et revenir sur les premières machines à vapeur à l'aide de décors grandioses, de projections et d'engins réels. De quoi plonger les visiteurs dans une aventure en 3D, rendue possible grâce à l'obstination des organisateurs. Rien n'a été omis pour que l'illusion soit complète : bruitages, accès via un guichet d'époque, reconstitution d'un pont, etc. Avec plus de 300.000 visiteurs depuis son ouverture, le succès est plus important qu'espéré. Surtout si on tient en compte la baisse de fréquentation des touristes dans la capitale depuis les attentats. L'explication serait plutôt à trouver dans le soin qui a été apporté à ce musée ferroviaire pas comme les autres, avec huit mille mètres carrés de surface, une scénographie imaginée par Benoît Schuiten, de nombreux modèles originaux de grand intérêt et des activités récréatives spécialement conçues pour les plus jeunes. Plus de détails sur le site www.belgianrail.be

Place Princesse Elisabeth, 5 à 1030 Bruxelles

Willy Smedt

LES JEUNES ENTRENT DÉSORMAIS GRATUITEMENT AUX MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE !

Permettre aux jeunes d'entrer en contact avec l'art, la culture et la science est primordial pour le développement de citoyens responsables. En même temps, il est parfois financièrement inabordable pour les écoles d'organiser une sortie culturelle pour leurs élèves. C'est la raison pour laquelle les Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, avec le soutien de leur commission de gestion et de la secrétaire d'état en charge de la Politique scientifique Zuhail Demir, ont décidé d'accorder, et ce à partir de ce mardi 5 septembre 2017, la gratuité d'accès à ses collections permanentes à toutes les personnes âgées de moins de dix-neuf ans, en visite individuelle ou en groupe. Ceci concerne donc également les groupes scolaires. La gratuité est aussi octroyée à tous les visiteurs souffrant d'un handicap (sur présentation d'une carte), ainsi qu'à leur accompagnateur éventuel.

Par ailleurs, le prix d'entrée pour les collections permanentes des musées a été aligné sur les standards internationaux, plus conformes au marché (10 € au lieu de 8 pour un visiteur adulte pour le Musée du Cinquantenaire ou le Musée des Instruments de Musique, 7 € au lieu de 5 pour la Porte de Hal). Les tarifs pour réserver une visite guidée ont eux aussi été légèrement augmentés. Les Musées royaux d'Art et d'Histoire ambitionnent en permanence d'offrir les meilleurs services possibles à leurs visiteurs.

Les Musées royaux d'Art et d'Histoire se composent du Musée du Cinquantenaire, du Musée des Instruments de Musique, de la Porte de Hal ainsi que des Musées d'Extrême-Orient à Laeken (actuellement fermés pour rénovation).

Pour découvrir dans le détail tous les changements de tarifs, visitez www.mrah.be



FOLKLORE : POURQUOI ASSIS-TER AU MEYBOOM ?

Le Meyboom fait partie des points forts du folklore bruxellois, dont l'origine remonte au début du XIII^e siècle et marque la victoire des Bruxellois sur les Louvanistes. A cette époque, de nombreux habitants se rendaient dans le haut de la ville, au-delà des remparts, pour écluser des bières. Selon la tradition, il s'agirait de l'emplacement de l'actuelle rue du marais. A cet endroit, la ville n'avait pas le droit de taxer les produits alcoolisés, puisqu'on se situait en dehors de sa juridiction. Il a été rapporté que les boissons s'y débitaient à prix doux.



Fâché sur le tarif des consommations, un groupe de Louvanistes se serait pressé dans le quartier pour en découdre avec les habitants. Bagarre générale et, finalement, victoire des autochtones grâce à l'appui bienvenu des Compagnons de Saint-Laurent. Par la suite, il a été décidé de planter un arbre chaque 9 août, veille justement de la fête de Saint Laurent. Il a ensuite été précisé que la plantation devait être accomplie avant dix-sept heures, faute de quoi ce privilège passerait aux mains des citoyens de Louvain. Question d'honneur, donc !

Cette fois encore, le Meyboom devra être mis en terre dans les temps. L'occasion de fédérer les citadins et de suivre le cortège dans la bonne humeur et en musique. Comme de coutume, le défilé sera composé de maints participants, constitués de curieux, d'habités mais aussi de représentants de nombreuses corporations locales, désireuses d'afficher leur amour inconditionnel pour tout ce qui touche de près ou de loin à la capitale. Selon les organisateurs, près de quatre cents personnes sont attendues. Si le soleil s'invite, cette 712^e édition devrait être réussie.

Willy Smedt

EXPOSITION : HANA MILETIĆ

Observatrice attentive des réalités sociales qui passent souvent inaperçues dans l'espace public, Hana Miletić explore la ville et ses communautés, marquées par la migration, et se concentre sur les conditions de manque et de négligence. Son approche révèle des parallèles entre ce qui attire notre attention et notre perception des valeurs. Formée à la photographie documentaire, elle crée des œuvres à partir de médias divers, dont la sculpture, le textile, la performance, les matières imprimées et le texte. Outre la photographie, elle est également diplômée en histoire de l'art et en *gender studies*, des domaines qui influencent aussi sa pratique. Depuis trois ans, elle est active dans un atelier communautaire de tissage à Bruxelles, ce qui lui permet de renouer avec un artisanat de son enfance en ex-Yougoslavie. Dans sa famille, les femmes se transmettent des textiles de génération en génération. Le tissage artisanal est une activité longue et répétitive qui permet à Miletić de réfléchir à des questions d'engagement social et de reproduction. Elle décrit le tissage comme un « travail reproductif », un terme associé à la tradition féministe matérialiste des années 70 qui considère le genre comme une construction sociale. De manière plus spécifique, elle se penche sur la façon dont le soin, le care – un rôle habituellement assigné aux femmes et aux travailleurs immigrés – est sous-estimé dans les sociétés patriarcales capitalistes. La prise de soin se situe au cœur de la pratique de l'artiste, qui crée des programmes collaboratifs de conférences, de performances, de projections et d'ateliers, individuels ou en groupe, avec des personnes qui partagent ces préoccupations. Ses dernières créations sont à découvrir au Wiels du Mardi au dimanche de 11 à 18 heures jusqu'au 12 août 2018. Plus de détails pratiques sur le site

www.wiels.org

Avenue Van Volxem, 354 à 1190 Bruxelles



LIRE DANS LES PARCS À SCHAERBEEK

Comme chaque année durant l'été, les bibliothèques sortent de leurs murs et prennent l'air pour aller à la rencontre de nouveaux publics. En juillet et en août, l'opération est réitérée un peu partout dans la capitale. La commune de Schaerbeek met un point d'honneur à répondre à l'objectif d'inviter les jeunes à la lecture ou à les inciter à découvrir le pouvoir des livres. Trois sites ont été choisis sur le territoire des ânes. Durant l'été, l'opération « Lire dans les parcs » se déroule sur la plaine de jeux Huart Hamoir, le Parc Gaucheret et le Parc Josaphat. Le principe ? Des animateurs et des animatrices, munis d'une caisse de bouquins retirés des rayonnages des bibliothèques, attendent les enfants et leur proposent des lectures spontanées. Une bonne occasion de feuilleter, découvrir des albums, des romans et de voyager à travers des mots et des images. Ces rendez-vous cachent évidemment des missions pédagogiques telles que prendre contact avec les jeunes qui d'habitude n'ont pas accès au livre ou qui n'ont pas l'occasion de partir en vacances, favoriser l'apprentissage de la langue française par le biais du texte, mais aussi de petites histoires contées, sensibiliser les parents au livre et permettre ainsi que, peut-être, il pénètre dans les foyers, apprivoiser (au sens noble du terme) le public pour ensuite rendre à la lecture son sens primordial qu'est le plaisir, inviter les enfants à fréquenter une bibliothèque publique (en cas de pluie, les animations ont lieu en bibliothèque !) et permettre à ces derniers de se familiariser avec les différents types d'ouvrages disponibles dans les lieux de prêt : albums, romans, bandes dessinées, etc. En ce qui concerne les aspects pratiques, les rencontres ont lieu de 15 à 17 heures chaque mardi près du bac à sable (parc Huart Hamoir), chaque mercredi (parc Gaucheret) et chaque jeudi (parc Josaphat) près de l'enclos des ânes. Naturellement, pour que ces instants privilégiés soient de vraies tranches de bonheur, ces activités sont entièrement gratuites et sans réservations préalables. Plus de détails sur le site www.mabiblio.be

Sam Mas



ATELIER D'ÉCRITURE : CARNETS DE ROUTE

Nous voyageons, nous écrivons, mais comment partager ces *choses vues* ? L'écrivain schaarbeekois Daniel Simon vous aidera à rassembler tous les trésors glanés au fil de promenades lointaines ou de week-ends formidables par le biais d'un atelier d'écriture baptisé « Carnets de route », où les textes, les collages, les photos, les dessins pourront faire la paire avec les textes qui naîtront de sensations, de goûts ou d'envies. Cet atelier constitue un moyen de rassembler des « bribes de voyage », de les mettre en forme, de retrouver le fil des émotions, de relier le *minuscule* au *majuscule* et d'en faire un lien entre le lecteur et nous. Si cette expérience au pays des lettres, des phrases et des couleurs vous titille, vous êtes invités à rejoindre les auteurs en herbe ou davantage aguerris pour cinq après-midis de réflexion et de cogitation dans la bonne humeur et le partage, avec la possibilité de partir et revenir afin d'exposer des points de vue individuels, chercher de l'aide pour les articuler, échanger des avis, lier des amitiés ou, plus simplement, partager un bon moment de dialogue en toute fraternité. Cela se passera du 6 août au 10 août de 14 à 17 heures dans les locaux de la Bibliothèque Sésame. Une participation aux frais de 120 euros est demandée. Plus de détails via danielsimonedit@gmail.com

Boulevard Lambermont, 200 à 1030 Bruxelles

Sam Mas

EXPOSITION : STEPHAN GOLDRAJCH ou LE CHANTIER POÉTIQUE

Présentant des costumes, dessins, photos et vidéos, le « Chantier Poétique » a été initié par l'artiste bruxellois Stephan Goldrajch au Musée Juif de Belgique. Son projet fait entrer en résonance histoires fondatrices de la Bible et transformation du bâtiment du Musée. Ce jeune artiste plasticien, qui s'est associé pour ce projet à la photographe Myriam Rispens, manie différentes disciplines (dessin, crochet, tissage, broderie, couture...). Il vit son travail de créateur comme une réponse à l'impératif de « créer du lien ». Reconstruire des systèmes de parenté entre l'homme et son environnement, et entre des cultures, telle est la gageure de la démarche plastique et politique de cet artiste atypique. Très rapidement et -avant que cela soit devenu une mode- il s'est choisi comme type d'expression singulier celui de la performance textile, dont les interactions sociales sont essentielles. Les masques en crochets qu'il réalise et utilise ont déjà bien voyagé au départ de Bruxelles. En lançant des Broderies participatives sur des places publiques avec les habitants, les passants, des réfugiés ou même des religieux, Stephan Goldrajch permet des connexions inattendues entre tous ces participants en un moment suspendu. Le mode d'emploi est simple : il suffit de suivre les lignes tracées sur le tissu avec du fil rouge. Cela demande du temps, mais un temps hors du temps, pendant lequel la parole suit le rythme de l'aiguille, se partage dans un murmure, une confiance, un rire aussi. Le parcours de Stephan Goldrajch est dense et diversifié. Il comprend aussi une activité pédagogique que l'artiste exerce à « Out of the Box », un atelier de pédagogie créative implanté dans la capitale et destiné aux jeunes en décrochage scolaire. Il entraîne les adolescents dans des aventures urbaines provoquant un autre regard sur les choses, un décalage, une réalité nouvelle. Une exposition à découvrir au Musée juif de Belgique jusqu'au 16 septembre 2018. Plus de détails sur le site <http://www.mjb-jmb.org>

Rue des minimes 21 à 1000 Bruxelles



Musée Juif de Belgique

10/05/18 > 16/09/18



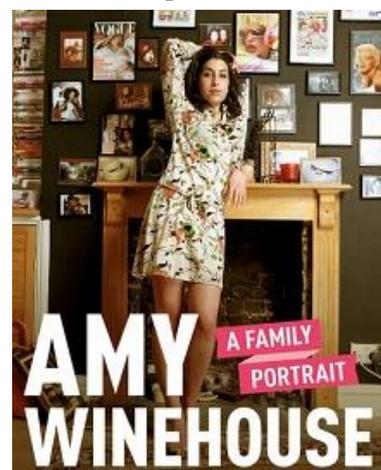
Rue des Minimes 21
1000 Bruxelles
www.mjb-jmb.org



EXPOSITION : AMY WINEHOUSE, UN PORTRAIT DE FAMILLE

« Amy Winehouse, un portrait de famille » retrace le destin d'une chanteuse unique. À travers ses objets personnels, ses écrits inédits et ses photos de famille, cette exposition raconte la naissance d'une icône de la pop culture, depuis ses aïeux venus de Biélorussie jusqu'à ses succès sur les scènes de Londres, puis du monde entier. On découvre la passion d'Amy Winehouse pour la musique, la mode, les tatouages, mais aussi son attachement à Londres, à sa famille et à ses racines juives. Conçue en collaboration avec son frère Alex et sa belle-sœur Riva, cette exposition a été présentée à Londres, San Francisco, Amsterdam ou encore Melbourne. Elle achève son parcours à Bruxelles, avant que les pièces uniques qu'elle présente retournent dans la famille de l'artiste. Une exposition à également découvrir au Musée juif de Belgique jusqu'au 16 septembre 2018. Plus de détails sur le site <http://www.mjb-jmb.org>

Rue des minimes 21 à 1000 Bruxelles



COMÉDIE MUSICALE : SUNSET BOULEVARD

« Sunset Boulevard », de Billy Wilder, est devenu une comédie musicale sous le clavier d'Andrew Lloyd Webber, spécialiste des grands shows lyriques londoniens et énorme faiseur de tubes. Peu après son divorce avec Sarah Brightman en 1990, le compositeur avait annoncé qu'il travaillait sur la transposition d'un des plus grands chefs-d'œuvre du cinéma des années 50 et qu'il avait déjà entrepris plusieurs essais de chansons avec son parolier Don Black. D'évidence, le challenge était loin d'être gagné en s'emparant de cette sombre histoire de vieille dame incapable de vivre dans le présent et qui se complait à entretenir les souvenirs de l'époque de sa gloire passée, durant laquelle elle triomphait devant les caméras, en un temps où le septième art était totalement muet et ne connaissait pas la couleur. Norma Desmond, vedette oubliée, refuse la déchéance et rejoue inlassablement ses répliques pour quelques fidèles, espérant (qui sait ?) revenir sur le devant de l'écran. Dans cet univers poussiéreux, elle s'oppose à Joe Gillis, scénariste aux dents longues, de qui elle attend un script audacieux pour un comeback remarqué. Pourtant, l'homme sait qu'elle n'a aucune chance de retrouver ses succès d'antan, car le temps a irrémédiablement fait son travail, engluant la comédienne dans ses chimères, quasiment enterrée pour tous, déchu et passée de mode. Avec des façons outrancières de diva, elle lui présente plusieurs idées, qu'il juge parfaitement délirantes. Toutefois, comme il a besoin d'argent et d'un travail, il feint s'y intéresser, allant même jusqu'à l'encourager dans son exaltation. Comble de tout, elle s'entiche de sa personne, situation de plus en plus complexe pour celui qui souhaiterait profiter au maximum de certains avantages et qui aime une femme de son âge, starlette au talent qu'il pense prometteur. Son ambition contre le pactole de la vieille, voilà l'étrange équation qui trotte dans son esprit ! Bien assurément, le drame n'est pas loin. Dans cette étrange demeure gravite Max, un majordome entièrement au service de sa patronne, et prêt à tolérer ses sautes d'humeur, ses caprices et sa tyrannie. Plutôt que de s'éloigner du film original (1950), Andrew Lloyd Webber et Don Black ont choisi l'option de lui rester fidèle au possible, avec des mélodies légères et agréables, pleines de vitalité et dopées par une orchestration raffinée, beaucoup plus proches de son travail sur « The phantom of the opera » que sur les accords pop de « Jésus-Christ superstar » et « Joseph and the Amazing Technicolor Dreamcoat ». La grande chanson « With one look » a connu un triomphe planétaire, avant d'être traduite dans plusieurs langues et défendue par une kyrielle d'interprètes (Glenn Close, Barbra Streisand, Pétula Clark). Contrairement à tout ce qui a été écrit, « Sunset Boulevard – the musical » ne dissimule pas de messages ni de sous-entendus. Il se prête certes à une certaine ironie et un ton presque comique, mais demeure une tragédie sur le vieillissement et les affres des années qu'on refuse bien souvent d'accepter. Autour de l'ancienne star gravitent deux vautours, prêts à tout pour garder des privilèges (Max) ou en obtenir (Joe). Si la partition est toujours signée Andrew Lloyd Webber, le Château du Karreveld propose pour la première fois ce classique de Broadway en version française, due à l'adaptation de Christopher Hampton. Comme l'an dernier pour « Evita », les arrangements musicaux et la direction d'orchestre ont été confiés à notre compatriote Pascal Charpentier. Dans les rôles principaux, Anne Mie Gils, Gaétan Borg et Franck Vincent prouvent qu'ils savent à la fois chanter et jouer. Une création à découvrir jusqu'au 24 juillet, puis du 4 au 31 août 2018 dans le cadre du Festival Bruxellons. Voyez tous les détails pratiques sur le site officiel www.bruxellons.be

**Avenue Jean de la Hoese 3 à 1080 Bruxelles
Daniel Bastié**



THÉÂTRE : CALIGULA

Les années se succèdent et ne se ressemblent pas à Villers-la-Ville. Depuis 1987, le site se prête à de gigantesques mises en scène flamboyantes (*Roméo et Juliette*, *Dracula*, *Frankenstein*, *MacBeth*, *Le nom de la Rose*, *Cyrano de Bergerac*, *Quasimodo*, *Faust*, *La Belle au Bois Dormant*, *Thyl Ullenspiegel*, etc.). Cet été, l'abbaye médiévale sert d'écrin à « Caligula », tragédie d'Albert Camus. Une œuvre vibrante et vivante, pleine de désespoir et de démence, riche d'une exigence d'absolu typiquement adolescente. La sombre beauté du personnage, tout auréolée de mépris, retentit encore aujourd'hui dans le cœur d'un large public. Caligula continue de fasciner au XXI^e siècle et est devenu synonyme de folie meurtrière, d'absolutisme et de totalitarisme.

Albert Camus naît en Algérie en 1913. Diplômé d'études supérieures de philosophie, il est d'abord journaliste puis publie des livres qui connaissent le succès immédiat : « L'Étranger » et « Le Mythe de Sisyphe ». En 1945, il crée « Caligula », qui révèle Gérard Philippe. Deux ans plus tard, il sort « La Peste » puis « L'Homme révolté », qui lui vaut à la fois les foudres des surréalistes et des existentialistes. Il subit alors avec une grande douleur la situation algérienne, prend position, et publie en 1956 « La Chute ». Alors qu'il vient de fêter ses quarante-quatre ans, il se tue dans un accident de la route, laissant des ouvrages qui subjuguent et déroutent par leur cynisme et leur pessimisme, mettant en lumière, avec beaucoup de sérieux, les problèmes qui se posent à la conscience des hommes.

Le jeune empereur Caligula, relativement aimable jusque-là, s'aperçoit à la mort de Drusilla, sa sœur et maîtresse, que le monde tel qu'il fonctionne ne le satisfait pas. Dès lors, obsédé par une soif d'absolu, empoisonné de mépris et d'horreur, il tente d'exercer, par le meurtre et la perversion systématique de toutes les valeurs, une liberté dont il découvrira in fine qu'elle ne mène pas au bonheur. Il récuse l'amitié et l'amour, la simple solidarité humaine et le bien comme le mal. Il prend au mot ceux qui l'entourent, les force à sa logique, nivelle tout par la force de ses refus et sa rage de destruction l'entraîne à commettre des actes innommables. Assurément, ses exactions poussent le peuple à le haïr. Même si certains obséquieux l'applaudissent, la majorité se ligue contre lui, refusant de devenir ses fantoches ou ses victimes. Un complot s'organise, prêt à le faire chuter.

La mise en scène assurée par Georges Lini met en évidence la contemporanéité de « Caligula ». Que ce soit dans le fond comme dans la forme, cette pièce s'adresse aux gens d'aujourd'hui autant qu'à ceux d'hier, mais use de moyens actuels sur le plan de la scénographie et de la manière de jouer, de façon à actualiser le propos de Camus et exposer la richesse de son écriture. Faire apparaître une résonance nouvelle et revisiter « Caligula », voilà le challenge auquel s'est attelé une équipe de comédiens composée de France Bastoen, Itsik Elbaz, Didier Colfs, Damien De Dobbeleer, Stéphane Fenocchi, Michel Gautier, Thierry Janssen, Jean-François Rossion, Luc Van Grunderbeeck et François Sauveur. Deux espaces sont utilisés pour implanter une dramaturgie exemplaire. De la sorte, le public est amené à se déplacer du Cloître (dans l'axe de la tour Ouest du narthex) au Chœur de l'ancienne église abbatiale. Les représentations ont lieu du 17 juillet au 12 août 2018. Plus de détails sur le site www.villers.be

Rue de l'Abbaye, 55 à 1495 Villers-la-Ville

Paul Huet

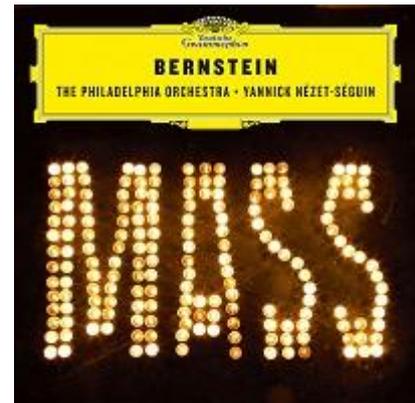


CD : MASS

Comme nombre d'individus énergiques et hyper doués, Léonard Bernstein (1918-1990) comptait autant d'admirateurs que de détracteurs. Ces derniers considéraient avec suspicion ses énormes facilités et son succès, que ce soit en tant que chef d'orchestre mondialement connu que comme compositeur et pédagogue. En 1957, « West Side Story » avait mis son nom sur toutes les lèvres, sans pour autant pousser l'artiste à renoncer à l'écriture de pièces dramatiques, plus profondes et d'une richesse orchestrale qui, jamais, ne s'adressaient à une élite. Comme musicien, il cherchait sans cesse à s'améliorer et à surprendre, tout en ne renonçant pas à sa personnalité. En ce sens, « Mass » fait partie de ces curiosités qui portent son ADN et qui, paradoxalement, ne correspondent pas aux habituels critères des salles de concert. Comme la plupart de ses partitions, elle se singularise par des sauts d'un genre à l'autre, sans que ces changements de tessiture ne deviennent inélegants. Bien évidemment, on se situe à des lieux des pièces religieuses auxquelles on fait d'ordinaire référence, tout en se conformant au texte extrait de la liturgie romaine. Commandé par Jackie Kennedy trois ans après l'assassinat de son époux à Dallas, en vue de l'inauguration du Kennedy Center construit à Washington, cet oratorio pas comme les autres a été créé en 1971 et a provoqué un réel tollé, en combinant des parties latines à un langage profane (l'anglais) pour exprimer la révolte et le doute, alors que la guerre du Vietnam divisait la nation. La diatribe a également porté sur le choix du mélange des genres, en incluant une fanfare, des chanteurs de gospel et du jazz à un orchestre symphonique. A cela, il ne s'agissait pas non plus d'une messe traditionnelle, mais d'un spectacle visuel, joué, chanté et dansé. Il a même été rapporté que le FBI aurait déconseillé au président Nixon d'assister à la première. Aujourd'hui, que reste-t-il des avis tranchés d'une grande partie des gens de la presse de l'époque ? Rien ou presque ! L'œuvre est devenue parfaitement respectable et annonciatrice d'énormes bouleversements dans la sphère musicale classique qui, au XXI^e siècle, se targue de tous les métissages possibles. Elle demeure surtout une création puissante et titanique pour musiciens d'orchestre, trio de jazz, chanteurs divers (blues, rock, etc.), chorale, fanfare et percussions qui possède vraiment sa place dans les programmes culturels et qui doit encore être vulgarisée auprès des mélomanes, peinant parfois à se la procurer, freinés dans leur élan à cause de l'une ou l'autre appréhension, figés par un manque de curiosité ou, plus simplement, mal informés. Le chef Yannick Nézet-Séguin vient de réenregistrer ce chef-d'œuvre à la tête du Philadelphia Orchestra, soutenu par le Westminster Symphonic Choir, le Temple University Concert Choir, l'American Boyschoir, le Rock School for Dance Education, le Temple University Diamond Marching Band et les membres de la District School of Philadelphia. Bien sûr, cet album ne serait pas tout à fait le même sans la présence de voix telles que celle de Sarah Uriarte Berry, Julia Burrows, Morgan James, Meredith Lustig et bien d'autres. Au demeurant, une partition luxuriante qui prône la réconciliation entre les peuples par le biais de la communion devant l'autel d'un dieu commun à tous les monothéistes et qui s'exprime de la même manière que le monde fonctionne à travers toutes ses variétés culturelles. Pour le centenaire de la naissance du compositeur (qui n'a jamais renié sa judaïcité), la gravure de cette pièce apparaît telle une évidence !

Double disque Deutsche Grammophon – 39 titres

Daniel Bastié



MON JUMEAU MALÉFIQUE À DES SUPER-POUVOIRS

Déjà le titre est fédérateur et donne aux enfants l'envie de demander à leurs parents d'acheter ce livre. L'occasion de retrouver Luke en méga forme. Avec cette troisième aventure, David Solomons nous plonge dans le monde d'un héros aux pouvoirs étonnants et devenu le sauveur de la galaxie. Assurément, le repos n'existe pas lorsqu'on est appelé à protéger l'humanité contre mille dangers, capables de surgir ici ou ailleurs. Cette fois, le protagoniste est obligé de se battre contre un ennemi qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Lors d'un voyage tridimensionnel, il bute contre un jumeau bien déterminé à lui en faire voir de toutes les couleurs. Fatalement, un des deux est de trop. Que faire ? A l'âge où on joue encore aux Lego, il n'a pas d'autre choix que de faire face, quitte à perdre son honneur. Bien entendu, l'auteur saisit le lecteur par les épaules et le mène doucement dans une histoire drôle, pleine de rebondissements et où chaque chapitre se clôt sur quelque chose de totalement inattendu. Déjà parus : « Mon frère est un super héros » et « Ma prof de gym est une alien ». Des titres qui ne vous diront peut-être pas grand-chose, mais que les ados connaissent et se prêtent dans la cour de récré !

Ed. Gallimard Jeunesse – 336 pages

Amélie Collard



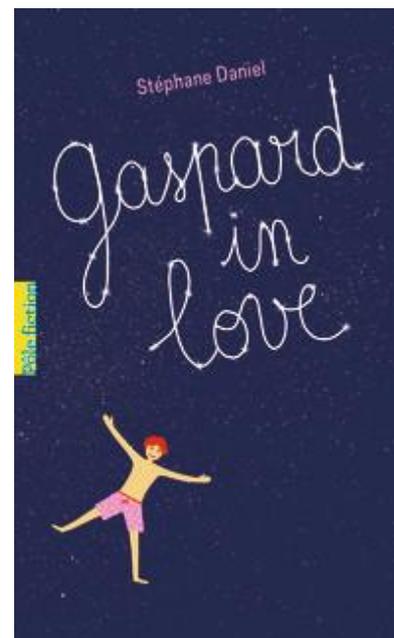
GALLIMARD JEUNESSE

GASPARD IN LOVE

L'adolescence n'est pas que l'âge ingrat où l'on bute contre les adultes et une période au cours de laquelle l'acné se répand sur le visage. Alors que la famille de Gaspard avait préparé depuis des mois des vacances formidables sur la Côte d'Azur, une fâcheuse panne de voiture l'oblige à modifier ses plans. Finis les copains et la joie des retrouvailles avec le ravissante Sandrine ! Pour ne pas rester en berne, la tribu s'installe dans un hôtel minable perdu en pleine campagne, loin de tous les agréments du monde moderne : un bled qui semble avoir été figé dans le temps. Alors que son univers part en vrille, Gaspard se rend à l'évidence que le bistrot est le lieu de réunion des copains du coin et que, autour du baby-foot, on peut nouer des amitiés sincères avec Marco, Josepha, Bastien, Peter, Nelly et Vitas. Mieux, Maud lui apparaît telle une déesse, avec des jambes interminables et admirables. Peut-être l'opportunité d'amours naissantes ? Stéphane Daniel signe ici la chronique tendre d'une adolescence maladroite et peu sûre d'elle, qui se replie davantage dans ses chimères que dans la réalité du quotidien. A l'aide de dialogues percutants et de réflexions bien choisies, il souligne les joies et les peines d'un temps où rien n'est encore acquis et où tout est en train de se bâtir. Au ton dramatique, il opte pour un humour bon enfant qui fait mouche, à la fois par sa justesse et ses répliques.

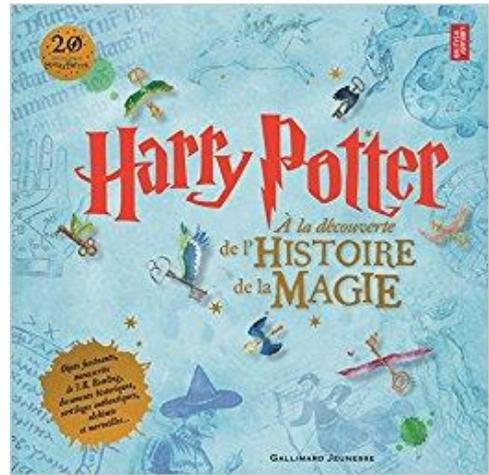
Ed. Pôle Fiction – 234 pages

Daniel Bastié



HARRY POTTER : A LA DÉCOUVERTE DE L'HISTOIRE DE LA MAGIE

On croyait tout savoir sur l'univers d'Harry Potter et on découvre qu'il n'en était rien ! J.K. Rowling a fait naître un monde d'une incroyable richesse, truffé d'imagination et de mille combinaisons. Ce gros album invite les lecteurs à s'imprégner des secrets de Poudlard et de découvrir les vérités qui se cachent derrière les mythes et les légendes qui traversent les sept romans consacrés au petit sorcier devenu grand. L'opportunité de retrouver quelques-uns des objets, parchemins, brouillons et autres incunables recensés au cours de l'apprentissage du plus célèbre des jeteurs de sorts et ardent défenseur du Bien. Il ne s'agit bien évidemment pas d'une sorte de glossaire ou de dictionnaire, mais d'un ouvrage qui propose diverses activités ludiques à réaliser chez soi, tout en apprenant qu'elle serait l'origine de la véritable pierre philosophale. Croquis, coupes et photographies se succèdent pour l'émerveillement du regard. Bien entendu, J.K. Rowling affirme que rien n'est fictif et que chaque pièce serait conservée dans une bibliothèque londonienne, à l'abri des regards indiscrets. Pour tous les fans des premiers jours, voilà une bible indispensable qui vient couronner les vingt ans de la parution du premier opus, depuis adapté au cinéma avec ses suites. Rien que du bonheur !



Ed. Gallimard – 144 pages

Daniel Bastié

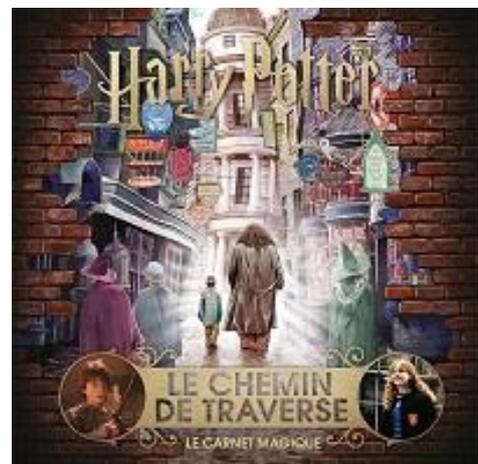


HARRY POTTER : LE CHEMIN DE TRAVERSE

Où les sorcières et sorciers se fournissent-ils ? Il doit forcément exister un magasin pour se procurer chaudron, balai magique, chat noir et bave de crapaud. J.K. Rowling a imaginé une rue londonienne, gardée secrète et uniquement réservée aux adeptes de la magie, où chacun peut aller faire ses achats sans être jugé. Bien entendu, un des challenges des producteurs, qui se sont attelés à mettre en images la saga « Harry Potter », a été de construire en 3-D ce qui figurait jusqu'alors en mots dans des cahiers reliés. Avec Stuart Craig à la décoration, le réalisateur du premier opus, Chris Columbus, n'a pas hésité à réclamer le meilleur, avant de faire visiter les décors à l'auteure, non sans appréhender son avis. Il a été raconté que cette dernière était tellement émue qu'elle s'est mise à pleurer. L'idée du présent livre a donc été de se centrer exclusivement sur « Le chemin de traverse » (la susdite artère commerciale) et de rappeler à chaque fan tout ce que l'on peut y acquérir. Naturellement, il ne s'agit pas d'accumuler des clichés les uns à la suite des autres, mais de les remettre en contexte et d'offrir des activités pour apporter du rythme à la lecture, avec des surprises à détacher ou à déplier, dont un plan et des stickers. Qui a dit que l'univers d'Harry Potter n'est pas magique ?

Ed. Gallimard – 48 pages

Daniel Bastié



L'ANTI-MAGICIEN

Le petit sorcier Harry Potter a naturellement donné naissance à une pléthore de récits plus ou moins similaires, mettant en scène un apprenti amené à s'exercer pour maîtriser ses pouvoirs. Sans copier l'illustre modèle, Sébastien de Castell nous raconte comment Kelen apprend de ses parents qu'il possède un don jusqu'ici gardé secret. Une force qui lui permettrait de vivre moult aventures et devenir puissant. A seize ans, il est amené à prendre position à côté des siens pour occuper le trône de la cité. Alors qu'il se prépare à affronter un de ses ennemis en duel, il prend conscience que la magie l'a abandonné. Comment réagir ? Feindre, ruser, mentir ou fuir ? Il connaît la sanction qui veut que les parias soient voués à l'exil. Voire, pire ! Néanmoins, il sait qu'il peut compter sur la diligence de deux adjutants, prêts à tout pour le tirer d'affaire. Il s'agit de Rakis, un chacureuil acerbe et féroce, et de Furia, une vagabonde incontrôlable. Tirailé entre la loyauté envers son clan et un esprit de rébellion qu'il a de plus en plus mal à contenir, l'adolescent n'a pas d'alternative que celle de se battre pour sauver un monde au bord du chaos. A mesure qu'il progresse dans une société qui refuse de lui faire le moindre cadeau, il découvre l'amitié sincère, l'amour, l'injustice et s'émerveille en acquérant l'énergie vitale qui lui permet d'approprier de nouveaux sorts destinés à le renforcer, bien loin du mythe du héros habituellement présenté dans les romans de *fantasy*. L'auteur annonce que « L'anti-magicien » est le premier tome d'une saga qui devrait compter six épisodes. Avis aux amateurs !



Ed. Gallimard Jeunesse - 455 pages

André Metzinger

Gallimard

L'ENFANT PERDUE

Retrouvant un dispositif narratif inauguré avec « L'amie prodigieuse », Elena Ferrante clôt une saga en quatre volumes, au cours de laquelle on a pu croiser maints personnages qui évoluent dans une sorte de gigantesque kaléidoscope. Le principe ? Aligner le destin de Lila et d'Elena, qui vivent des existences différentes à mesure qu'elles grandissent et vieillissent, même si elles se croisent régulièrement. Après avoir évoqué l'enfance, la jeunesse et l'âge adulte des protagonistes, l'auteure aborde le temps de la soixantaine, avec l'heure des bilans. Beaucoup de choses se sont écoulées depuis le début du récit à Naples et à travers toute la péninsule, avec une série de vicissitudes qui font les hauts et les bas du quotidien, mais aussi des amours passionnées qui aident à triompher des moments amers. Devenue écrivaine à succès, Elena se laisse attendrir par un amant, au point d'hésiter à refaire sa vie en sa compagnie et tout abandonner derrière elle. De retour dans la ville qui l'a vue naître, elle apprend que Lila cherche à prendre de ses nouvelles. « L'enfant perdue » conclut en apothéose un feuilleton de notre temps qui parle de sentiments, d'art et de beauté. Bien que nous ne sachions rien d'Elena Ferrante, elle demeure l'une des écrivaines de fiction les plus prometteuses d'aujourd'hui.

Ed. Gallimard – 584 pages

Amélie Collard

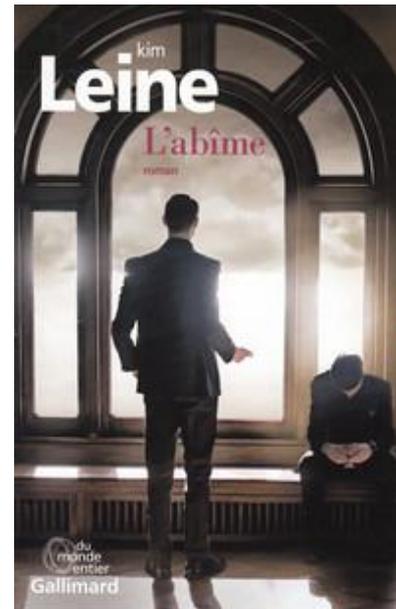


L'ABÎME

Ib et Kaj sont jumeaux et abandonnent le Danemark pour intervenir dans le cadre de la guerre civile qui sévit en Finlande. Ils participent aux combats et sont confrontés à des opérations particulièrement violentes et sanglantes. Marqués par les atrocités vécues, ils effectuent un retour difficile à la vie civile et, plutôt que d'attendre que quelque chose se produise, ils voyagent en Europe et ailleurs. Ensemble ou isolés, ils observent les changements qui se mettent en place un peu partout et écoutent avec appréhension la voix d'Adolf Hitler, qui promet de redonner la splendeur passée à l'Allemagne. Alors que le premier pratique la médecine, le second est employé comme journaliste. Ils occupent leur temps en usant de tous les plaisirs terrestres, de moins en moins convaincus que la paix perdurera entre nations civilisées. Lorsque la Wehrmacht attaque le Danemark, ils comprennent qu'ils ne peuvent pas croiser les bras et rejoignent les rangs de la résistance armée. Kim Leine livre une fresque sur l'histoire de son pays, coincé entre guerre et paix, et revient sur le sort de ses concitoyens broyés sous le joug nazi. Il parle évidemment d'héroïsme, d'amour et de sacrifice avec une langue d'une vitalité étonnante. « L'abîme » peut être décrit comme un grand roman sur la nécessité de s'engager et sur les limites à franchir lorsque la situation pousse à l'urgence. Cet ouvrage a été traduit du danois par Alain Gnaedig.

Ed. Gallimard – 629 pages

Daniel Bastié



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

CINÉMA, CRÉATION ET RECRÉATION

Aujourd'hui comme hier, le cinéma reste un lieu de création insigne qui, tantôt, s'adresse à une élite et, tantôt, cherche à atteindre un vaste public. En ce sens, il est à la fois art et récréation, lieu d'expérimentation, tentative de faire bouger les idées et boîte à images faite pour distraire. Plutôt que d'enfermer le septième art dans une bulle opaque, Dominique Château et José Moure ont fait appel à maints collaborateurs afin de s'interroger à ce propos et fournir l'essence de leur réflexion. Il apparaît très vite une réelle complexité, puisque le cinéma fait partie de la société, vit par elle et l'interprète. Art majeur ou mineur ? Il est loin le temps où les gens de la presse ne se posaient pas la question. A l'aide d'articles plus ou moins longs, cet essai analyse le travail d'Alfred Hitchcock, Chris Marker, Michelangelo Antonioni et, parmi plusieurs autres, Chantal Ackerman, et évoque les multiples manières dont ces artistes refaçonnent le monde. Il apparaît que les grands metteurs imposent leurs idées et se détachent du vécu pour proposer des univers propres. Réceptacle de la vraie part de création ? Pourquoi finalement représenter le réel, alors qu'il suffit de regarder par la fenêtre pour y accéder ? Même s'il convient parfois de s'accrocher, « Cinéma, création et récréation » se veut un livre intéressant et enrichissant rédigé pour les sociologues et les cinéphiles !

Ed. Les Impressions Nouvelles – 264 pages

Paul Huet



Sous la direction de Dominique Château et José Moure

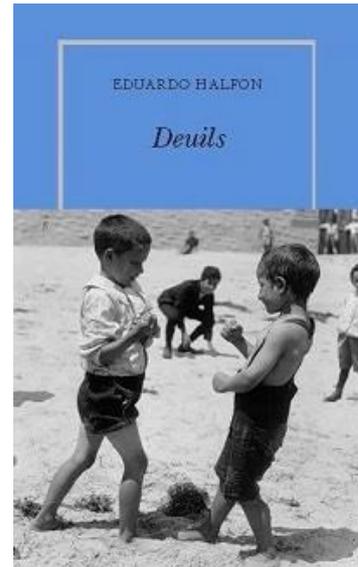
LES IMPRESSIONS NOUVELLES
Caméras subjectives

DEUILS

Avec le talent qu'on lui connaît, l'écrivain guatémaltèque Eduardo Halfon, d'origines libanaises et polonaises, aime traiter de sujets ayant un lien avec les secrets de famille. Pour ne pas changer d'un iota une formule qu'il maîtrise à la perfection, il nous parle cette fois d'un oncle qui a emporté dans sa tombe la cause de sa mort. Un accident (ou ce qui a été prétendu tel) survenu à l'âge de cinq ans. Un oncle qu'il n'a jamais connu et sur lequel chaque membre du clan a bétonné une stèle de silence. Un drame dont il a tenté de percer les arcanes, mais que personne n'a souhaité étoffer, au point que même la formulation du prénom du disparu a été prohibée. Devenu adulte, le protagoniste a choisi d'investiguer en allant sur les bords du lac tragique. A la fois pour exorciser les démons qui le titillent que pour résoudre une énigme qui le ronge depuis qu'il a l'âge de réfléchir. Le paysage ravive en lui un océan de souvenirs et il se remémore quelques visages familiers, dont celui d'un de ses grands-parents, vieillard édenté et narrateur sublime. Sur place, il tente de démêler le vrai du faux, de déjouer les contradictions qui le malmènent et de faire preuve d'une objectivité qui lui permettra d'aboutir (qui sait ?) à un résultat tangible. Toutefois, à mesure qu'il progresse dans son enquête, il prend conscience que la vérité se cale quelque part dans son propre vécu. L'auteur signe un roman profond et émouvant, qui suscite l'émotion sans verser dans la caricature. Malgré quelques appréhensions, ce livre ressemble à une balade pleine de richesses et à un parcours qui mène à la connaissance personnelle. A nouveau, Eduardo Halfon prouve qu'il est capable de ciseler une pépite en se servant du quotidien.

Ed. Quai Voltaire – 154 pages

Daniel Bastié

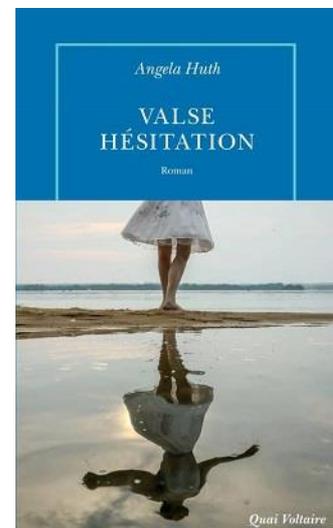


VALSE HÉSITATION

Clare ne sait plus vraiment où elle en est et sa vie sentimentale ne ressemble pas à un fleuve paisible. Elle ignore également quelle place les hommes tiennent dans son existence. Son premier mari, Richard, était plus âgé qu'elle et méprisait la jeunesse au point d'annihiler tout dialogue au sein du couple. Jonathan, qu'elle a épousé en secondes noces et dont elle est provisoirement séparée, s'est bien vite révélé excessivement attentionné, mais terriblement inquiet. Aujourd'hui, elle espère refaire sa vie avec Joshua, un bel homme rencontré lors d'une fête et qui, au premier regard, l'a séduite. A nouveau, Angela Huth signe un roman plein de subtilités et analyse le processus amoureux à travers une femme, trop jeune pour demeurer définitivement seule et trop âgée pour tomber dans les filets de n'importe quel bellâtre. Avec un joli sens de la description, elle narre les émois de la passion, les ressentis de la désolation amoureuse et les non-dits. Du coup, son livre devient redoutablement efficace. Comme le titre le mentionne « Valse hésitation » traite des tergiversations qui, en amour, freinent les élans, embarrassent et peuvent ternir un projet. Naturellement, l'auteure maîtrise son sujet à la perfection, se montre à nouveau une conteuse remarquable, accrochée aux moult détails du quotidien, et lance l'idée qu'il vaut mieux trouver un amant lorsqu'on est encore jeune que d'avoir à soigner une névrose plus tard. L'histoire se caractérise par un habile sens du montage et l'intelligence de ne pas se vautrer dans les poncifs. En filigrane, elle traite du rôle de la femme, des codes amoureux et de la difficulté de bâtir un avenir à deux.

Ed. Quai Voltaire – 232 pages

Amélie Collard



LA BOUBOULINA

Michel de Grèce revient au roman historique avec le portrait d'une belle femme nommée Laskarina Bouboulina (1771-1825), figure hellénique qui s'est dressée contre l'ennemi ottoman. Elevée dans l'île de Spélasi, on l'a mariée à seize ans à un riche armateur. En sa compagnie, elle a découvert le goût des voyages et s'est initiée au commerce. Lorsque la résistance a commencé à s'organiser contre l'opresseur turc, elle a mis sa fortune à la disposition des rebelles. Malgré six enfants, elle s'est révélée une aventurière sans peur, toujours prête à relever le front et à ne jamais baisser les yeux. Un peu pirate, elle a mené une existence rocambolesque. On a également retenu d'elle un immense pouvoir de séduction, au point d'enflammer les esprits et de faire tourner les têtes. Tous les hommes qui ont croisé son chemin l'ont soutenue à leur manière. Malgré ses amours tumultueuses et ses frasques, elle n'a jamais accepté de renoncer à son véritable amour : la Grèce. Prise dans la tourmente des événements, elle a pris part au combat armé avec une détermination sans failles. L'auteur nous livre une histoire chargée de passion et, finalement très feuilletonesque, où les épisodes se suivent comme ceux d'une saga : trahisons, complots, mensonges et dangers surgis de partout imposent un tempo qui jamais ne s'essouffle. Déjà publié en 1993, ce roman a ici droit à une réédition en grand format broché. L'occasion de suivre les pas d'une passionaria en avance sur son époque et qui, toute son existence, a refusé le joug d'étrangers venus dicter leur loi.

Ed. Plon – 309 pages

Paul Huet



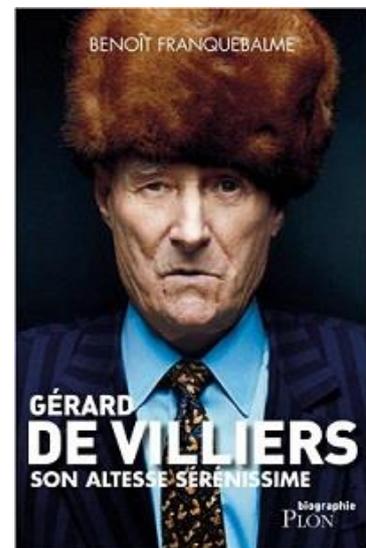
PLON

GÉRARD DE VILLIERS SON ALTESSE SÉRÉNISIME

Paris, le 7 novembre 2013. Le monde de la littérature populaire accompagne Gérard de Villiers pour sa dernière demeure au cimetière de Passy. Près de trois cents personnes rendent un ultime hommage à un écrivain qui a vendu plus de cent millions de livres, faisant de SAS la série la plus commercialisée au monde avec la saga « James Bond ». L'occasion de s'interroger sur l'homme qui se cachait derrière cette signature. Benoît Franquebalme est allé à la rencontre de proches et de fans pour tenter de circonscrire l'artiste et de déterminer d'où lui venait l'inspiration d'écrire quatre à cinq tomes annuels. Au-delà d'un immense talent et d'une facilité innée, l'artiste se basait sur l'actualité et insérait des éléments authentiques dans chacun de ses ouvrages, n'hésitant jamais à voyager à travers le monde afin d'aller se rendre compte sur place de la réalité du terrain et cerner au plus près le contexte social de chacune des aventures de Malko. Bien entendu, il a souvent été répété que l'homme aurait mené plusieurs existences en une, incapable de se satisfaire du présent et fasciné par un monde en perpétuel bouleversement. Plutôt que d'agiter la clochette de l'hagiographie, Benoît Franquebalme a choisi le ton du roman pour signer la première biographie d'un auteur qui a apporté du rêve et du suspense dans maints foyers et qui a parlé de l'espionnage à la française comme peu ont su le faire. Ce texte dévoile la face cachée du père de SAS et se lit comme un polar, à ceci que son contenu est tout sauf une fiction !

Ed. Plon – 327 pages

Daniel Bastié

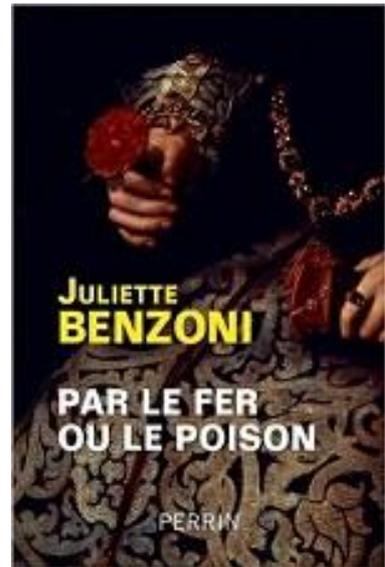


PAR LE FER OU LE POISON

Les femmes tueuses n'ont rien à envier aux hommes : cruelles, perfides, menteuses, complotteuses et intéressées. Juliette Benzoni dresse le portrait de plusieurs d'entre-elles avec le souffle romanesque qui la caractérise. Alain Decaux a parlé d'elle en ces termes : « Ma chère Juliette, vous suivez la même voie qu'Alexandre Dumas. Vous aidez les Français à aimer l'Histoire ». Avec des récits courts, elle exhume le souvenir de celles qui n'ont pas hésité à agiter le glaive, la hache ou les drogues fatales. Avec une précision d'orfèvre, elle décrit plusieurs époques et intègre les protagonistes dans celles-ci. L'opportunité de retrouver des noms connus (Agrippine, Marie Tudor, Marguerite d'Anjou, Béatrice Cenci, Madame de Montespan, Elisabeth Bathory) et d'autres qui le sont moins (Théophano, Bianca Capello, Frances Howard, la duchesse de Longueville) et de rappeler des tragédies qui ont défrayé la chronique et, souvent, inspiré les cinéastes. Au fil des pages, le lecteur découvre des motivations aussi peu reluisantes que l'appât du gain, la jalousie, la vengeance, le fanatisme ou la crédulité. Bien qu'il s'agisse de récits indépendants, tous ont comme dénominateur commun le sang versé et la tragédie. Ce livre a déjà fait l'objet d'une première édition en 1973 et est ici présenté en version intégrale sous une nouvelle couverture. Une redécouverte !

Ed. Perrin - 427 pages

Paul Huet

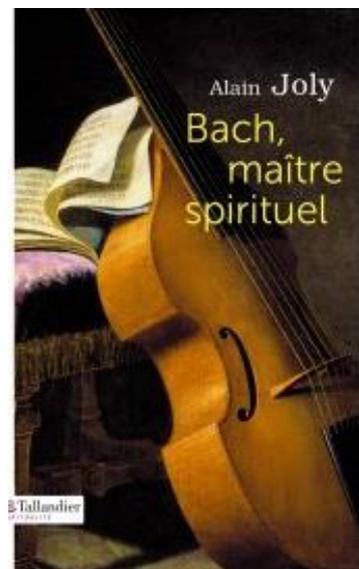


BACH, MAÎTRE SPIRITUEL

Connaît-on vraiment Jean-Sébastien Bach et son œuvre ? Musicien complexe, il a marqué d'une encre indélébile l'histoire de l'art orchestral, imposant un style fait de gravité et de spiritualité. Alain Joly, pasteur de l'Église évangélique luthérienne de France, chargé de cours à la Faculté libre de théologie de Vaux-sur-Seine (Paris) et fin connaisseur des partitions du compositeur, s'est attelé à une réflexion sur le travail d'un des créateurs parmi les plus importants du XIXe siècle. Sans aucune prétention d'exhaustivité, il a rédigé un essai qu'il désigne comme une sorte de discothèque idéale, façonnée de coups de cœur, de trouvailles fortuites, de classiques incontournables et d'auditions assidues. En amont, le choix a été de laisser courir la plume en fonction des envies, sans impératifs chronologiques et de tenter de comprendre de quelle manière l'homme s'est imprégné de son époque et de son environnement social, esthétique et religieux. Bien entendu, l'essentiel de sa musique dresse des liens avec le divin, forcément marquée de mysticisme et d'humanité puisque, selon sa conception, Dieu s'est incarné pour vivre la condition des hommes. Il en résulte des portées qui exaltent la prière, mais aussi la joie et la souffrance, avec comme promesse ultime la rédemption et la résurrection. A cela, Jean-Sébastien Bach s'est révélé un novateur de génie, en perpétuel état d'inspiration et fondateur d'un répertoire universel, avec des travaux incontournables notamment pour orgue, voix céleste par excellence. Un guide qui n'en est pas vraiment un. En dernière analyse, c'est au lecteur qu'il appartient de faire une sélection.

Ed. Tallandier – 207 pages

Daniel Bastié

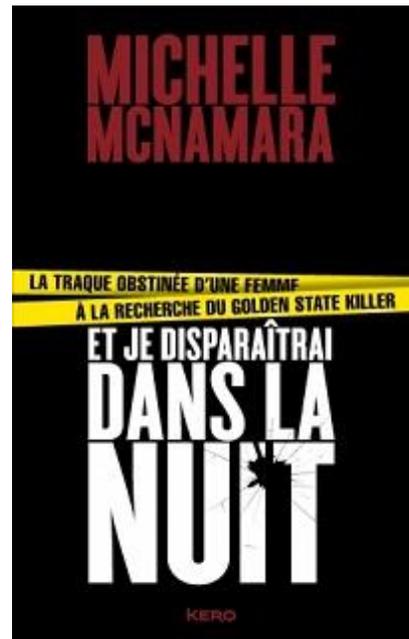


ET JE DISPARAÎTRAI DANS LA NUIT

Il y a une trentaine d'année, un pervers sévissait en Californie, s'amusait à violer ses victimes et, parfois, à les assassiner. Selon les autorités, il a terrorisé la région durant une décennie, répétant à l'envi le même modus operandi. Lorsqu'il repérait une proie potentielle, il s'introduisait chez elle, afin d'étudier ses habitudes, puis revenait au cours de la nuit. Toujours, il profitait du sommeil des femmes pour les réveiller d'un jet de torche électrique sur le visage et les agresser avant de repartir sans laisser le moindre indice. Plusieurs rescapées ont décrit une personne flanquée d'un souffle guttural et menaçant, même si aucune description physique n'a pu être fournie à la police. Michelle McNamara décide de reprendre une enquête classée et de rédiger un ouvrage sur cette énigme, puisque le criminel n'a plus donné signe de vie depuis cette époque. Malheureusement, sa mort brutale suspend son projet. Intrigué par le décès sauvage de son épouse, son mari charge deux enquêteurs de reprendre l'affaire. Du pur divertissement misant sur les rebondissements et un suspense au cordeau, voilà ce que promet « Et je disparaîtrai dans la nuit », qui tient ses promesses jusqu'à la dernière page pour faire naître l'effroyable dans la banalité. Un solide thriller qui ne laisse pas indifférent !

Ed. Kero - 392 pages

Paul Huet



KERO
L'auteur au centre

VOYAGE EN FRANCE BUISSONNIÈRE

Parcourir la France à cheval et aller à la rencontre des gens simples, voilà le challenge auquel s'est attelé Louis Meunier, aventurier et cavalier émérite. Pas question de faire le tour des sites touristiques, mais de chercher à dialoguer avec les femmes et les hommes qui cultivent une vraie passion pour les savoir-faire nationaux et qui n'ont pas honte d'être Français. « Voyage en France buissonnière » relate ce périple à travers sentiers, routes de traverses et bois, afin d'assister à la métamorphose d'un pays qui entre de plain-pied dans le XXIe siècle, au point de parfois perdre une partie de son âme. Un voyage qui lui permet surtout de croiser des personnes formidables, dont Hubert Reeves à Fontainebleau, et de réfléchir à l'évolution du terroir, avec ses avancées inévitables et les dégâts provoqués par la mondialisation et la technologie qui progresse à la vitesse 2.0. En empruntant le ton du roman, l'auteur s'interroge sur les valeurs primordiales de l'existence, le monde de demain et le lien qui restera entre la nature et l'humain. De Paris à Marseille, il dresse un constat qui rejoint celui de tous les alter mondialistes. Notre terre est en danger et il ne faut pas endommager ses richesses. Le terroir façonne notre identité et notre force. Il convient de le cerner pour davantage de compréhension et le préserver à l'attention de nos enfants !

Ed. Kero – 214 pages

André Metzinger



LA PRESQU'ÎLE EMPOISONNÉE

Les Jaxon sont de retour dans une deuxième aventure tout aussi palpitante que la première ! L'opportunité de tutoyer à nouveau Judith, Amara, Xavier, Oscar et Nicolai, des adolescents bourrés de courage et un peu inconscients face au danger. Si le dossier de presse parle d'un ton proche des bandes de gamins décrits par Stephen King, le groupe possède aussi quelques traits avec les protagonistes mis en scène par R.L. Stine dans la série « Chair de poule ». Quarantenaire, Guillaume Le Cornec met son imagination au service d'un récit haletant, qui entraîne le lecteur à travers la ville de Lyon, pour la révéler tentaculaire et sous un jour que beaucoup ignorent. Une métropole dopée à la chimie fine, aux réseaux ultrasecrets, servie par de gigantesques souterrains, bousculée par des puissances dangereuses, des prédateurs sans lois et de l'argent qui attise toutes les convoitises. Entraînés dans une aventure qu'ils n'ont pas choisie, les Jaxon doivent faire preuve de toute leur vélocité et de leur acuité pour échapper aux pièges qui se tendent sous leurs jambes. Bien entendu, géographiquement, ils évoluent aussi hors frontière et se retrouvent amenés à lutter pour leur existence à Turin, un couteau sous la gorge ou avec des pistolets qui les prennent pour cibles. Voici un livre addictif, saupoudré d'humour et qui pourrait passer pour un récit du Club des Cinq boosté à l'adrénaline.

Ed. du Rocher – 444 pages

Daniel Bastié

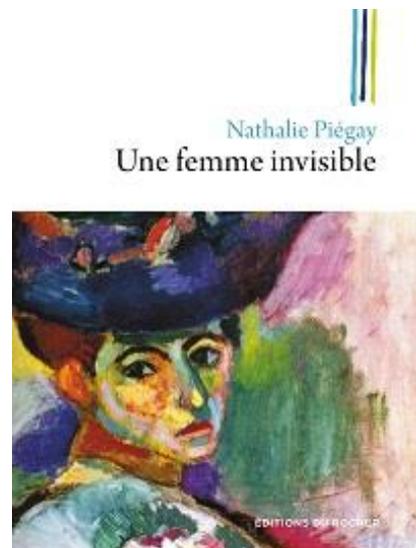


UNE FEMME INVISIBLE

Marguerite Toucas-Massillon a été inhumée dans le petit cimetière de Cahors. Un lieu qu'elle aimait tant. On peut y voir une tombe encore parfois fleurie, avec son nom gravé sur une pierre blanche. Même si la personnalité de cette femme n'évoque plus rien (sauf à quelques initiés !), Nathalie Piégay s'est amusée à aller à sa rencontre et à analyser l'influence qu'elle a joué dans l'œuvre de son fils, le grand poète Louis Aragon. Plutôt que de tenter la piste d'un essai froid et fastidieux, elle a opté pour un ton romanesque, fruit de longues et fructueuses recherches. Avec des mots simples et des chapitres courts (quatre ou cinq pages), elle raconte l'existence d'une femme libre et passionnée, follement éprise de ses deux Louis : Andrieux, le père, grand bourgeois parisien, et Aragon, le fils bénit des dieux et doté d'une plume alerte et inventive. Au fil des pages, le lecteur découvre de quelle manière elle a pu bercer son garçon du plaisir de lire et de s'appropriier par le regard toute la beauté des arts quels qu'ils soient. Une personne extrêmement discrète et demeurée silencieuse dans l'ombre de son écrivain d'enfant, rattrapé par le succès et retenu pour la gloire. Les textes historiques l'ont outrageusement oubliée, se concentrant un peu sur Andrieux et ne lui accordant de place que l'espace de quelques lignes. Certainement, elle méritait bien mieux et voilà juste réparation !

Ed. du Rocher – 348 pages

Daniel Bastié

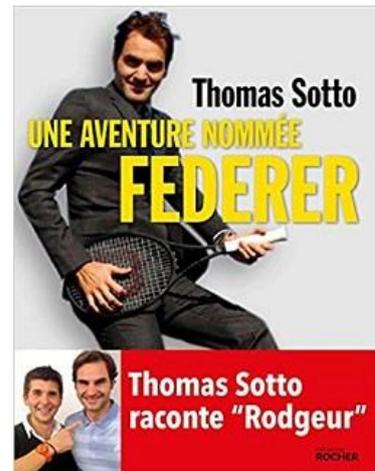


UNE AVENTURE NOMMÉE FEDERER

Que sait-on vraiment de Roger Federer ? Hormis un palmarès ultra méritant, l'homme s'est toujours abstenu de se livrer à la presse, préférant préserver sa vie privée plutôt que de la livrer à la Une des médias. Il fallait un passionné de tennis pour se lancer le défi d'écrire un livre sur le sportif et analyser la légende. Bien plus qu'une biographie, Thomas Sotto a choisi de lever un pan du voile et de proposer une vision plurielle d'un artiste des courts (bien que forcément subjective !) et de faire partager un engouement au présent pour un homme qui a fait vibrer bien des cœurs tout en provoquant de grands instants d'adrénaline chez ses fans des premières heures. L'occasion de faire connaissance avec un champion et de s'engager dans un puzzle qui raconte une vie à partir de témoignages de proches et d'inconditionnels tels que Bernard Arnault, Fabrice Santoro, Francis Huster, Anne-Sophie Lapix, Amélie Mauresmo, Daniel Cohn-Bendit, Arnaud Boetsch, Pierre Barthès et une poignée d'autres. Forcément, on craque face au plus grand joueur de tous les temps !

Ed. du Rocher – 212 pages

Sylvie Van Laere



LITTLE BIG HORN, AUTOPSIE D'UNE BATAILLE LÉGENDAIRE

Vulgarisés par les westerns hollywoodiens, le général George Armstrong Custer et les hommes du 7^e régiment de cavalerie ont été impitoyablement massacrés par les Sioux et les Cheyennes rassemblés sous l'autorité des chefs Sitting Bull et Crazy Horse. Les faits se sont déroulés en juin 1876 dans la vallée de Little Big Horn au Montana. Aujourd'hui, encore, cette défaite interpelle, alors que rien ne la laissait présager. La nouvelle a naturellement fait l'effet d'un cataclysme, soulevant maintes incompréhensions et provoquant une indignation titanesque. Comment la chose avait-elle été possible ? Aujourd'hui, où en est-on et quelle interprétation peut-on formuler ? David Cornut a cherché à rassembler un maximum de détails pour proposer une thèse que, actuellement, tout le monde semble accrédi-ter. En remontant chronologiquement le fil des événements et en les replaçant dans leur contexte, il répond à plusieurs questions longtemps demeurées sans réponses. Quel était vraiment le profil psychologique de l'officier à la tête des 263 hommes mûrement préparés au combat et bien armés ? Custer a-t-il commis des erreurs stratégiques ? De quelle façon les Indiens ont-ils vécu leur victoire ? Quelle incidence cette défaite a-t-elle eu dans la poursuite de la lutte contre les tribus autochtones ? Quels témoins a-t-on cherché à museler pour transformer une hécatombe en sacrifice héroïque ? L'auteur plonge le lecteur dans une Amérique violente, à peine remise des plaies de la guerre de Sécession, où chaque citoyen avait besoin de modèles à qui s'identifier. Fruit de longues années d'investigations, cet ouvrage n'est pas un roman ni une étude au sens traditionnel du terme, mais une enquête rigoureuse sur une tragédie sanglante, qui donne la parole à de nombreux témoins oculaires et aux experts, afin de départager le vrai de ce qui n'est l'est pas. Plusieurs photographies permettent enfin de placer un visage sur les noms et de visualiser les protagonistes qui n'ont pas forcément les traits d'Errol Flynn dans « They died with their boots on » (1941), ni ceux de Robert Shaw dans « Custer of the West » (1967).

Ed. du Rocher – 519 pages

Daniel Bastié

David Cornut

**LITTLE BIG HORN,
AUTOPSIE D'UNE BATAILLE
LÉGENDAIRE**

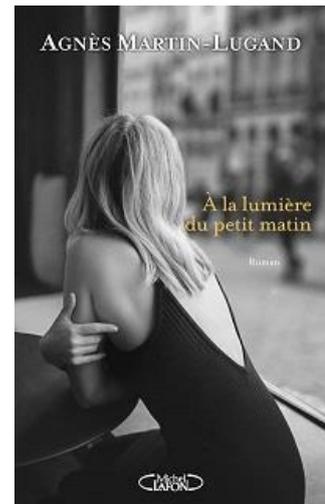


A LA LUMIÈRE DU PETIT MATIN

La quarantaine est une étape que certaines ont parfois du mal à franchir ? On passe de la jeunesse à un âge où, forcément, on commence à regarder dans le rétroviseur. Hortense est une belle femme, bien dans sa tête et dans son corps, et vit de son activité de professeur de danse. Elle se proclame épanouie, même si en son for intérieur elle sait qu'il n'en est rien. Sans enfant et sans époux, l'horloge interne commence à la presser. Quel bilan peut-elle tirer de ses jours ? Sans avoir jamais été malheureuse, elle se sent envahie par un brusque vague à l'âme, qui l'inhibe dans chacune de ses actions et ce n'est pas sa liaison avec un homme marié qui va apaiser son anxiété. Puis, il y a ce coup du sort qui ne peut que l'obliger à rebondir, faute de demeurer sur place à pleurer ou à se lamenter. Agnès Martin-Lugand plonge le lecteur dans un récit qui présente une poignée de solitaires, qui se croisent, dialoguent, s'engueulent et espèrent. En filigrane, elle ose la grande question de l'honnêteté individuelle. Peut-on être heureuse lorsqu'on triche avec soi-même ? La vie n'est pas un jeu, mais un enjeu. Un cheminement souvent sous pression, mais qui mérite cent fois d'être qu'on s'y accroche.

Ed. Michel Lafon – 334 pages

Amélie Collard

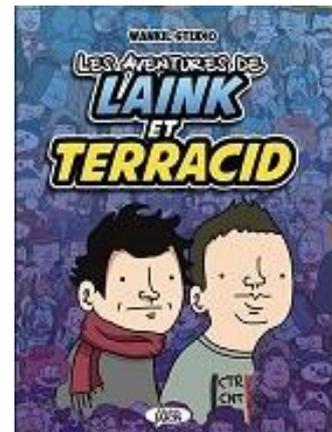


LES AVENTURES DE LAINK ET TERRACID

Thomas Itturaldo et Damien Laguionie existent réellement et se sont fait connaître sous les pseudonymes Laink et Terracid, en se produisant sur Youtube, en fidélisant des millions de fans et en proposant un humour décalé et totalement loufoque. Sans rien avoir à prouver, ils font preuve d'une énorme productivité et déposent chaque semaine quatre ou cinq vidéos sur la toile. Pour faire marrer leurs abonnés, ils n'hésitent jamais à se travestir et à se métamorphoser en cow-boys, indiens, astronautes, policiers, agents secrets, chevaliers, robots, hommes préhistoriques, médecins, etc. Aidés par Bruno Madaule, ils ont scénarisé une bédé destinée à prolonger en album leurs aventures. Directrice de l'animation sur des longs métrages tels que « Sammy », « Robinson Crusoé » et « Bigfoot Junior », Chully Bunny (alias Charlotte Boisson) s'est appliquée au graphisme, en usant d'un dessin moderne et loin des traditionnels livres pour enfants. Chaque sketch tient sur une page et permet de retrouver ou de découvrir l'univers de deux potes farfelus et un brin barges. Un voyage qui conjugue l'acidité de la série « American Dad » et l'irrévérence de « South Park ». Donc, à ne pas placer entre toutes les mains !

Ed. Michel Lafon – 46 pages

Sam Mas



FEMMES DÉBORDÉES : LE LIVRE QUI VA VOUS SIMPLIFIER LA VIE AU QUOTIDIEN

Dans un monde où tout va toujours trop vite, où on aurait besoin de quatre mains plutôt que deux et de journées qui fassent quarante-huit heures, voilà un ouvrage à lire avant d'estiver ! Objectif : passer des vacances zen, en laissant le stress au boulot et à la maison ! Coline Cooper s'est fait connaître en animant un site Internet et, très vite, a recueilli moult attentions. Pour répondre aux questions de ses abonnées, elle a très vite imaginé mille solutions pour leur faciliter le quotidien, voire les tirer d'affaire. En apportant des petites idées, elle s'est rendue compte qu'elle pouvait dédramatiser maintes situations. Ne pas s'énerver et pratiquer la décontraction en souriant : voilà son credo ! Alors que les vacances d'été



battent leur plein, elle a imaginé des conseils sur le ton « bonne copine » pour aider les lectrices à fermer la porte de leur maison ou de leur appartement sans appréhension aucune, prêtes à embarquer dans un train, un avion ou la voiture familiale pour une destination de rêve. Sans jamais se prendre la tête, elle envisage différents scénarios, multiplie les conseils avisés et suggère des activités pour les enfants. L'écriture est à la détente, agrémentée par les dessins rigolos de Sophie Lambda, illustratrice de talent qui manie le crayon avec énormément d'humour. Un livre qui pourra vous simplifier la vie !

Ed. Michel Lafon – 176 pages

Amélie Collard

**Michel
LAFON**

CHAT-BOUBOULE, INTERMITTENT DE LA SIESTE

Bouboule est un chat au pedigree indéfini qui vit dans une famille lambda. Comme il se croit le patron des lieux, il provoque des situations imprévisibles et emploie toutes les astuces pour arriver à ses fins. Jamais méchant et toujours drôle, il se révèle tour à tour insupportable, câlin et extrêmement gourmand. Comment fait-il pour dérober une boîte de croquettes, s'imposer sur les genoux de sa maîtresse ou faire le fou ? Il nous amuse avec ses habitudes et ses caprices. Chat-Bouboule se veut surtout un animal super adipeux, champion du farniente et qui entend mener une existence épanouie sans que quiconque ne vienne chambouler le ronron. Dans ce nouveau recueil, qui nous livre une pléiade de pensées sur l'art de pratiquer la ronflette et la digestion sympa, Nathalie Jomard s'amuse à nous présenter un compagnon à quatre pattes, heureux de sa félicité, toujours prêt à s'enfiler une portion de pâté et jamais prompt à une flambée d'efforts exténuants. Avec des phrases courtes et des dessins rigolos, elle dresse un portrait plein de tendresse et d'indulgence qui ravira tous les amoureux des félins domestiques !

Ed. Michel Lafon – 96 pages

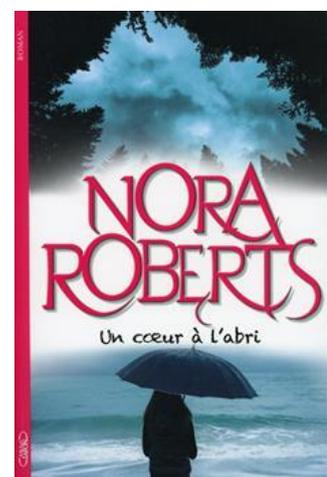


UN CŒUR À L'ABRI

Comment survivre à un massacre de masse ? Simone est étudiante et vient d'être lâchée par son boyfriend. Pour lui remonter le moral, ses deux meilleures amies l'entraînent voir un nouveau film au cinéma. Hélas, son ex se trouve également là. En pleurs, la jeune femme court se réfugier dans les toilettes. Au même instant, des coups de feu résonnent dans la salle. Terrifiée, elle alerte la police par GSM et les secours abattent les assassins. Trois ans plus tard, le cauchemar refait surface. Un des meurtriers a survécu et entend se venger. Une à une, les personnes présentes ce soir-là sont fauchées accidentellement. Comme à son habitude, Nora Roberts livre un roman pulsionnel, en accordant une belle attention à ses protagonistes et en créant une atmosphère envoûtante qui ressemble à un jeu de piste. Bien entendu, une fois que le mobile a été exposé, le suspense se joue autour de la double question : qui sera le suivant et comment arrêter le fou qui se croit invincible ? Ce livre, qui distribue les pièces du puzzle selon un tempo lent et étourdissant, réussit à maintenir l'attention et laisse une impression durable après le dernier chapitre. « Un cœur à l'abri » braque une lumière crue dans le quotidien de jeunes gens bousculés par une peur ingérable. En filigrane, on pense bien entendu à toutes les victimes des récents attentats et à leur résilience.

Ed. Michel Lafon – 479 pages

Daniel Bastié

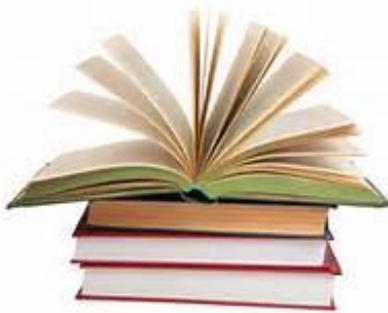


LA THÉRAPIE DE LA VALISE

On pourrait croire que boucler sa valise demeure une action anodine, qui relève de trois paramètres que sont la taille et le poids du bagage, ainsi que les choses à emporter. Rien n'est plus faux ! On ne part pas en vacances comme on vit chez soi. Il faut être capable de cerner les vrais besoins et ne pas se vautrer dans le ridicule. Choisir des vêtements à emporter ne doit absolument pas tourner au drame. Aussi, journaliste amenée à parcourir le monde plusieurs fois par an, Marta Perego a décidé de partager son expérience pour que chaque départ se fasse en toute sérénité. Avec humour, elle dresse un portrait (forcément un peu caricatural) de l'estivant lambda, soudain décontenancé à l'idée d'avoir à préparer du linge et quelques objets capables de tenir dans seulement 55 X 40 X 20 centimètres. Le grand conseil est d'inviter chaque lecteur à anticiper ses besoins. Est-il judicieux de se rendre au camping avec une robe de bal ou à la montagne avec un bikini ? Au fil des chapitres, l'auteure en arrive à affirmer que chaque valise devient le reflet de celui qui la possède et qu'elle révèle ses goûts et son tempérament. Bien entendu, elle use d'expressions cocasses pour amener chacun à prendre conscience de certaines aberrations et à se recentrer sur l'essentiel. A chacun de se retrouver et de se réinventer !

Ed. Michel Lafon – 318 pages

Sylvie Van Laere

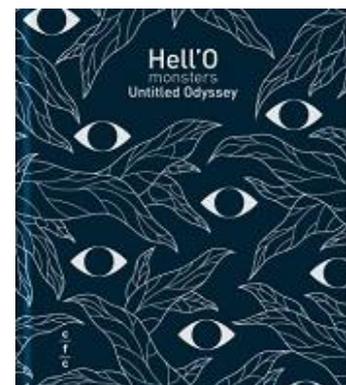


HELL'O

Antoine Detaille, Jérôme Meynen et François Dieltiens sont trois artistes issus du monde du graffiti et qui associent avec succès leurs personnalités. Ensemble, ils ont fondé le collectif Hell'O. Au fil du temps, leur travail est parvenu à capter toutes les attentions et à imposer un style né dans des univers imaginaires, avec une panoplie de personnages fantasques, drôles et kitsch, dont certains donnent l'impression de s'échapper d'une bédé ou d'un dessin animé. Malgré leur (fausse) simplicité, ces figures hybrides (animaux mutants, monstres tendres, humains affublés de membres déformés) ont réussi à focaliser toutes les attentions et à être exposés en galerie. Malgré une esthétique décontractée et renforcée par des couleurs joyeuses, ces créateurs (extrêmement doués) dénoncent les chimères actuelles, renforcées par une société de consommation débridée et une surinformation tous azimuts. Leur graphisme se veut toujours irréprochable et dégage une authentique poésie, sans jamais sombrer dans l'aisance ni la facilité. En se servant de toutes les influences, ils donnent à voir un formidable bestiaire qui multiplie les surprises et qui joue avec les codes, les symboles et les règles de notre époque. Un constat s'impose : au fil du temps, la narration diminue au bénéfice de la cohérence générale des œuvres. Des travaux à plusieurs mains qui aident la pensée à s'évader de la morosité du bitume ! Un magnifique livre toilé et bilingue (français-anglais) vient de leur être consacré. Si une interview a été collée à la fin, l'idée consiste avant tout de laisser s'exprimer le visuel. Place donc aux reproductions d'œuvres !

Ed. CFC – 304 pages

Daniel Bastié

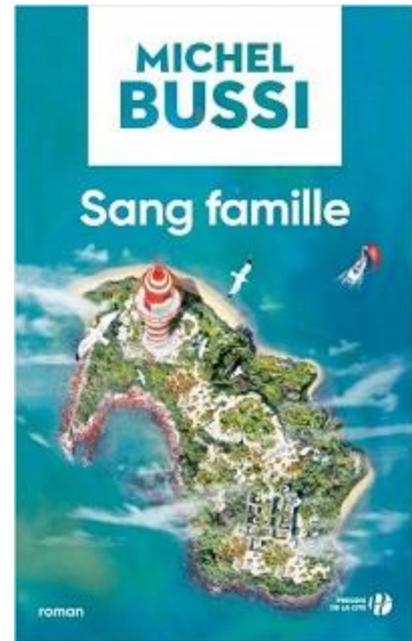


SANG FAMILLE

Les lecteurs assidus de l'œuvre de Michel Bussi connaissent déjà ce roman publié en 2019 et, ici, entièrement relu et adapté par lui-même. Depuis longtemps, l'idée lui trottait de réécrire « Sang famille », près de dix ans après avoir apposé le mot fin. L'occasion de se plonger dans l'un de ses premiers manuscrits et d'y découvrir tout ce qui alimenterait ses travaux à venir, avec des thèmes récurrents tels que la quête d'identité, la filiation, l'adolescence, la manipulation et une prédilection pour des personnages enfermés en vase clos (ici une île !), afin de laisser mijoter les sentiments et laisser les frustrations éclater. Bien entendu, au-delà de la trame, cette fiction devient l'opportunité de travailler la personnalité des protagonistes mais, également, de peaufiner le tempérament de celles et ceux qui gravitent autour d'eux. De nombreux chapitres ont été conservés presque à l'identique, si on les compare à la première mouture. Par contre, une modification a été opérée au niveau du trio principal, à l'époque constitué de trois garçons. Pour des raisons subjectives, l'auteur a choisi d'y insérer Madiha, mettant de la sorte en relief le nouveau triangle Colin-Armand-Madiha. Les lectrices et les lecteurs qui possèdent l'ancienne et la nouvelle publication pourront s'amuser à traquer les similitudes ou à chercher les différences, parfois peu significatives. Un livre intergénérationnel, foisonnant, intrigant, sensuel et cruel.

Ed. Presses de la Cité – 494 pages

Daniel Bastié

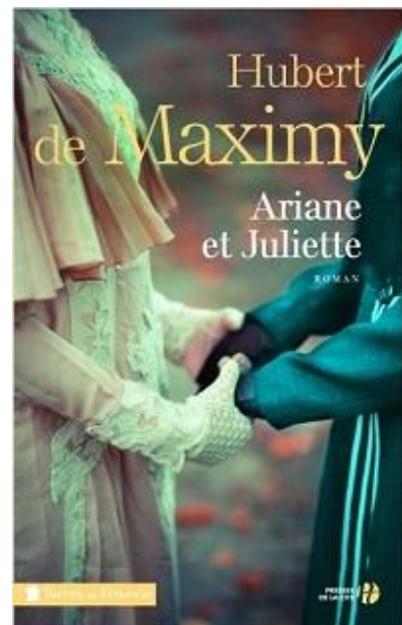


ARIANE ET JULIETTE

Septembre 1917, la guerre bat son plein, mais n'endigue pas la rentrée scolaire. Ariane et Juliette intègrent Sainte-Jeanne, une institution renommée qui compte l'élite de la société. Malgré leur jeune âge, énormément de choses les séparent. La première vit douloureusement la perte de son père, fauché au front, tandis que la seconde, issue de la classe inférieure, semble perdue dans un monde où elle n'a jamais évolué auparavant, avec sa maman qui travaillait au fond d'une mine et un géniteur absent. Au fil des semaines, les deux adolescentes s'approprient mutuellement et développent de profonds liens d'amitié. Avec leur sensibilité propre, elles ressentent chacune le poids de l'abandon paternel. Un vide qu'elles tentent de meubler en s'inventant mille histoires et en se rapprochant l'une de l'autre. Hubert de Maximy ne se contente pas d'écrire un roman sensible sur la fragilité de la jeunesse, mais dope son récit en brossant le portrait de deux jeunes filles en quête de repères, à la recherche d'une sécurité émotionnelle qui leur fait défaut et confrontées aux épreuves qu'elles vivent au quotidien. En toile de fond, il n'évite pas d'évoquer les affres du conflit, avec son cortège d'horreurs et d'exactions. La clé de ce roman consiste à découvrir le lien secret qui unit de jeunes écorchées, abimées par l'existence et appelées à grandir pour devenir femmes et mères.

Ed. Presses de la Cité – 362 pages

Amélie Collard

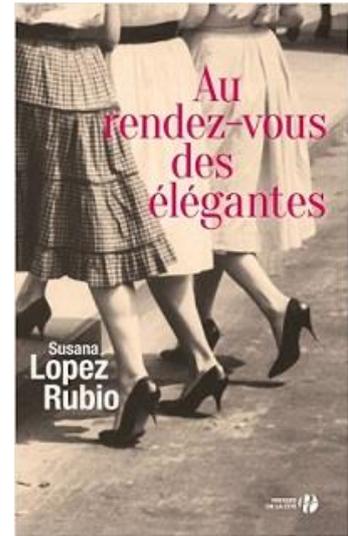


AU RENDEZ-VOUS DES ÉLÉGANTES

1947. Patricio accoste à Cuba, après avoir tourné le dos à l'Espagne franquiste et à la misère. Rapidement, il enchaîne les petits boulots pour vivre décemment et exister. Il se retrouve d'abord cireur de chaussures et vendeur de billets de tombola, avant d'être engagé comme homme à tout faire dans l'une des plus prestigieuses boutiques de mode d'El Encanto. A force de travail et de ténacité, il franchit rapidement les échelons de la hiérarchie et est irrésistiblement obnubilé par la radieuse Gloria, une femme mystérieuse qui semble soumise à l'emprise du redoutable chef de la mafia locale. Fou d'amour, le jeune homme se sent prêt à toutes les extrémités pour l'arracher au joug de son époux cruel. Susana Lopez Rubio nous plonge dans un monde violent, qui n'a pas encore connu la révolution marxiste et qui déploie une insouciance de façade, rythmé au son des guitares et par l'odeur entêtante des cigarillos. Elle déploie une narration virtuose, notamment dans son approche des sentiments et dans l'exacerbation de ceux-ci. Sans oublier une fibre toute féminine, elle progresse en terrain mouvant jusqu'à l'épilogue heureux, qui fait oublier toutes les épreuves et la douleur. Un happy end qui fait chaud au cœur et qui prouve qu'aucun effort ne peut être vain. Cet ouvrage a été traduit de l'espagnol par Margot Nguyen Béraud.

Ed. Presses de la Cité – 477 pages

Daniel Bastié

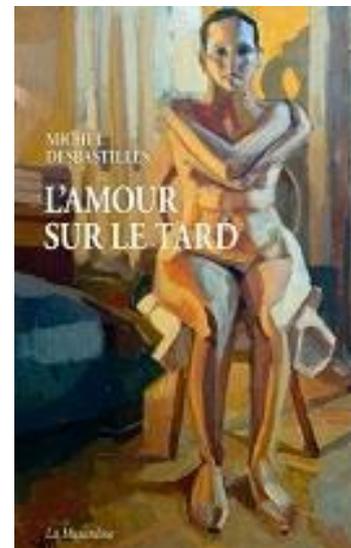


L'AMOUR SUR LE TARD

Par pudeur ou parce que le sujet est encore tabou, on ne parle pas de sexe lorsqu'on est retraité et qu'on agite sa carte vermeille. Pourtant, les relations sexuelles sont toujours (plus ou moins) actives lorsqu'on débute le dernier pan de son existence. Michel Desbastilles nous livre un récit qui met en scène Karin et Philippe. Tous deux sont voisins, mais ne se sont réellement rencontrés que dans le cadre d'une réunion de copropriété. Après avoir discuté sans fin d'un problème d'ascenseur, ils se sont retrouvés les derniers dans la salle. Il lui a semblé logique de l'inviter au restaurant. De là, tout a démarré, sans flonflons, mais avec le besoin de se trouver l'un près de l'autre, en refusant de s'attacher pour fuir la solitude et faire comme les jeunes. Sans vergogne, l'auteur raconte une passion enflammée et y met son talent de narrateur. Bien entendu, il ne contourne pas les descriptions de corps flétris et parle d'une ardeur au lit qui n'est plus celle qu'on entretient à vingt ans. Il s'agit surtout d'une histoire d'amour qui se murmure et qui relance la question du droit de disposer librement de son corps lorsqu'on est senior et qu'on a déjà derrière soi l'essentiel de son vécu. Il nous convie à la lecture d'une flambée érotique qui ressemble à un feu de paille, puisqu'on ne tombe forcément plus amoureux à presque 70 ans comme on l'était à 18 ou à 25 ! Finalement, la femme déménage et va s'installer à La Haye, faisant dire au protagoniste : « Karin est incapable d'aimer longtemps ! », le laissant éprouvé, seul face à la solitude et aux souvenirs d'étreintes charnelles qu'il aurait aimé poursuivre.

Ed. La Musardine – 140 pages

André Metzinger

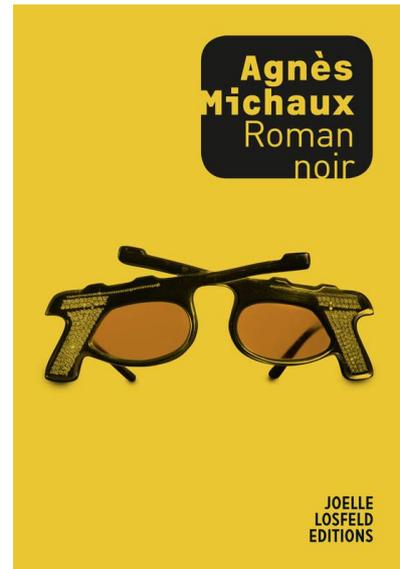


ROMAN NOIR

Est-il toujours opportun de se dissimuler derrière un autre et d'emprunter son identité ? Alors qu'elle voyage vers la presqu'île de Pondara, Alice Weiss, une jeune auteure qui vient de remporter un succès inespéré avec son premier livre, décide de se faire passer pour Celia Black, une célébrité du monde littéraire, afin de se débarrasser d'un quidam dérangeant. Pourtant, très vite, son mensonge la rattrape et, arrivée sur place, elle découvre qu'on la prend réellement pour la vedette des librairies. Seul Fritz Kobus, intervenant-chef de la brigade de police, émet des doutes sur l'authenticité de la belle écrivaine. A cela, le corps d'une femme vient d'être retrouvé sur la jetée, apparemment noyé. Agnès Michaux déploie un thriller qui navigue en eaux troubles. Avec maestria, elle soigne l'espace et rythme ce « Roman noir » de mille détails qui, sous des apparences trompeuses, convergent vers un épilogue étourdissant. Ici, les non-dits et le cynisme règnent en maître. Elle ose également la question : qui suis-je ? Au fil des pages, le lecteur découvre que la réponse n'est pas forcément de nature à le rassurer et se prend à digresser sur des thèmes aussi ouverts que l'imposture, la dissimulation et le mensonge.

Ed. Joëlle Losfeld – 236 pages

Daniel Bastié



TU DORMIRAS QUAND TU SERAS MORT

La guerre d'Algérie reste une plaie ouverte dans l'Histoire du XXe siècle. Alors que tout le monde croyait que les horreurs avaient cessé après la chute du Reich en 1945, la nature humaine nous a prouvé qu'il n'en a rien été. Si on parle énormément d'Indochine et du Vietnam, la guerre d'Algérie a beaucoup moins souvent reçu les hommages du cinéma. Pour cause, elle impliquait la France et Hollywood lui a toujours préféré des sujets plus américains. François Muratet s'est inspiré de cette époque baignée de violence pour tisser un roman d'espionnage, où le héros n'a rien de James Bond. Promis à un bel avenir, André Leguidel, se voit transféré en Algérie pour surveiller Mohamed Guetlab, officier suspecté d'avoir assassiné son prédécesseur et d'être en passe de rejoindre les sections rebelles. Incorporé dans son bataillon, le jeune Français découvre un homme charismatique, galvanisé de courage et admiré par la troupe. Dans son esprit, le but de sa mission s'embrouille rapidement. En filigrane, l'auteur revient sur un sale conflit et les enjeux politiques dans lesquels les concepts de victoire et de défaite finissent par s'enliser. Une histoire narrée à hauteur d'homme, sans superlatifs et sans digressions, où seuls la peau, la sueur et le sang ont de la valeur.

Ed. Joëlle Losfeld – 252 pages

Paul Huet

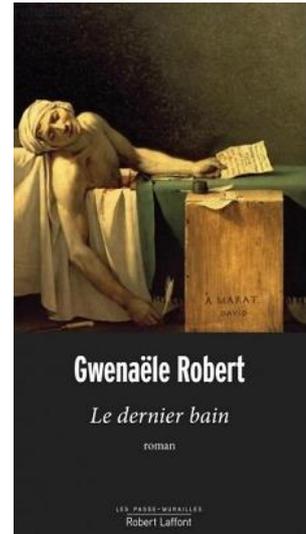


LE DERNIER BAIN

Gwenaële Robert plonge le lecteur au cœur de la Terreur, ces années sombres qui ont suivi la révolution de 1789 et qui ont vu la France passer par toutes les douleurs avant de se stabiliser avec la république et prôner des valeurs de liberté, de fraternité et d'égalité. Nous sommes en l'an II et Paris compte ses morts. Dans une ville prête à implorer une seconde fois, plusieurs personnes cherchent à forger leur avenir ou, plus simplement, à survivre. Parmi elles, on retrouve Théodose (un ecclésiastique qui a préféré renier sa foi plutôt que de perdre la tête sous la lame de la guillotine), Marthe (la lingère emprisonnée de Marie-Antoinette), le peintre Louis David (également député de la Convention), Charlotte Corday (une Normande royaliste) et, bien entendu, le fameux Jean-Paul Marat (personnage controversé et considéré comme responsable de massacres), toujours prêt à proposer des mesures extrêmes contre les ennemis du peuple. Alors qu'il fait voter des arrêtés impitoyables, il ignore qu'une partie de la population rêve de le voir disparaître. Rue des Cordeliers, là où il vit, le drame se précise. Est-ce un crime que de tuer un assassin ? Gwenaële Robert se déplace sous l'habit de romancière, faisant montre d'une érudition littéraire autant qu'historique, prête à braver tous ceux qui se dresseront devant elle pour lui reprocher de faire du réchauffé avec une période maintes fois analysée dans les livres. Par cette fiction, elle détruit l'image sublime de Marat (qui orne la couverture !) et réalisée par son ami David. Elle dresse un passionnant portrait du tyran au cours de scènes très réussies et cerne au plus près une société en ébullition, entre ténèbres et lumière, secouée par des drames intimes autant que collectifs.

Ed. Robert Laffont – 232 pages

Daniel Bastié



Robert Laffont

CECI EST MON CŒUR

Des situations communes et des réflexions sur les relations qui peuvent unir une femme et un homme, voilà le propos de « Ceci est mon cœur ». On dit souvent que la passion est éphémère et qu'elle dure trois ans au maximum, selon la formule initiée par Frédéric Beigbeider. La chose reste néanmoins à prouver. Même si le grand amour évolue en autre chose, il demeure toujours des sentiments, à moins que ce ne soit la rupture complète, inévitable et sans retour en arrière possible. Louisiane C. Dor s'est amusée à imaginer onze scénarios au cours desquels des personnages rompent les liens qui les unissent à celle ou à celui qu'ils aiment. Onze modes d'emploi pour se briser volontairement le cœur. Les mobiles sont multiples : partir avant de se faire larguer, fuir afin de ne plus être malheureuse, chercher ailleurs la félicité, en avoir assez de la routine, coucher avec un moins-que-rien ... Aidée par une plume trempée dans le vinaigre, la jeune auteure âgée d'un peu plus de vingt-cinq ans jette un regard désabusé sur la société qui l'entoure, mais n'oublie jamais qu'un récit doit avant tout raconter une histoire qui maintient l'intérêt, et soigne le contenu de chaque saynète. Au format long, elle préfère le ton de la nouvelle, qui lui permet de ne pas tergiverser et d'aller à l'essentiel. Des instantanés de notre temps où on ne s'autorise plus à être malheureuse !

Ed. Robert Laffont – 101 pages

Amélie Collard



ATARAXIA

En grec « Ataraxia » signifie absence de trouble. Un terme qui apparaît d'abord chez l'écrivain Démocrite et qui désigne la tranquillité de l'âme résultant de l'harmonie et la modération de l'existence. L'ataraxie devient ensuite le principe du bonheur dans le stoïcisme, l'épicurisme et le scepticisme. Il s'agit d'un état de quiétude profonde, découlant de l'absence de troubles et de douleurs. Néanmoins, dans un monde en perpétuelle agitation, qui a vu l'avènement d'une humanité améliorée, la violence reste la seule chance de survie pour les factions rebelles en passe d'être réduites à néant. Dans ce contexte singulier, Alizé Meurisse (dont il s'agit ici du quatrième roman !) met en scène des personnages extrêmes confrontés à la dureté du quotidien. Au fil des pages, les références abondent, parsemant l'écriture d'instantanés de tous les jours, de renvois à l'art, de cartes postales de Malibu, de voyages entre rêve et réalité, d'espoirs avisés, de projets de vie et d'une histoire sentimentale qui se tisse avec, au bout de celle-ci, la naissance d'un enfant. Natasha et Darius déambulent dans un monde déshumanisé. Artiste peintre, photographe et écrivaine, l'auteure fait de chaque page un moment précieux, ciselant la langue, soignant les descriptions et peaufinant les détails. En ce sens, on peut affirmer que « Ataraxia » dégage une aura qui enthousiasme.

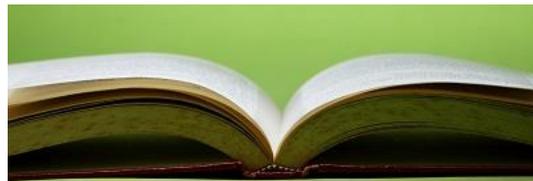
Ed. Léo Scheer – 203 pages

Paul Huet

ALIZÉ MEURISSE
ATARAXIA



Éditions Léo Scheer



LA STAR ET SON COMPLEXE

Le cinéma n'est pas que du show mais, également, un business. Dès les débuts, Hollywood a compris qu'il devait vendre ses réalisations en cultivant l'art de la publicité et en créant une mythologie autour de certains comédiens, pour en faire des stars et fidéliser le public. Très vite pourtant, le *star system* a prouvé ses limites. Une vedette de l'écran (ou d'ailleurs !) perd son autonomie et devient un personnage public, soumis à la curiosité de tous, dont chaque geste est épié et chaque propos disséqué. Une question se pose : d'où vient le souci de reconnaissance ? Ce n'est pas un mystère, chaque être humain a besoin d'être aimé, sans toutefois se douter des conséquences du succès. Aujourd'hui, les portables espions, les réseaux sociaux colportent les avis à une vitesse exponentielle et altèrent les règles, autrefois déjà extrêmement complexes. Dès lors, plusieurs vedettes déchantent et découvrent le revers de la notoriété. Leur perpétuation médiatique (et psychologique !) dépend donc de leur capacité à réagir et à se protéger. Il ne s'agit même plus de prudence élémentaire, mais de survie ! René Bonnell connaît parfaitement le milieu artistique pour avoir travaillé à France Télévision, en passant par la direction du cinéma de Canal + et la présidence de la Fémis. Il parle donc de ce qu'il maîtrise sans chercher à enjoliver quoi que ce soit et pose un regard impitoyable sur un milieu qui l'est tout autant. Dans l'hexagone comme ailleurs, il a eu l'opportunité de tutoyer de nombreuses vedettes et de les suivre au quotidien. De cette expérience, il a tiré un livre qui suscite la réflexion et avance une idée : pour des raisons mercantiles, le rapport des acteurs à la célébrité procède d'un déterminisme budgétaire et, pour vendre un produit, il importe de le rendre incontournable. Ainsi, la popularité assure la manne financière. De la sorte, les stars perpétuent depuis toujours la survie d'un art centenaire et ne sont pas prêtes à disparaître du paysage.

Ed. Léo Scheer – 239 pages

Paul Huet

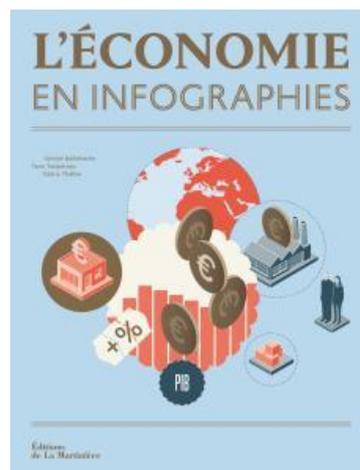


L'ÉCONOMIE EN INFOGRAPHIES

La finance n'est pas un casse-tête pour qui en maîtrise les paramètres. Néanmoins, appréhender cet univers (impitoyable selon certains !) réclame une connaissance pas forcément acquise dès la sortie du cursus scolaire. Plutôt que de se lancer dans un essai soporifique, Sylvain Baillehache, Yann Tampéreau et Cédric Thellier se sont échinés à simplifier tout ce qui peut l'être, afin d'être le plus pédagogique possible. Aux longs discours pontifiants, ils ont préféré des infographies (ou tableaux) qui cernent directement l'essentiel à l'aide de statistiques, graphiques, courbes et cartes. Avec cent questions, ils circonscrivent le domaine choisi et expliquent d'où vient la finance, quelle est sa fonction, comment se répartit le PIB mondial ou qu'appelle-t-on la croissance ? Simplifier ne suppose pas forcément pratiquer des raccourcis. Au fil des points exposés, le lecteur se met à comprendre plusieurs formules telles que la croissance à long terme, la politique budgétaire européenne, le marché de l'emploi ou la complexité des investissements. La vulgarisation a de tous temps été une approche pragmatique qui vise à éclairer pour démystifier plusieurs idées préconçues et erronées, aider à poser des questions idoines et acquérir l'envie d'approfondir le sujet pour, ensuite, se procurer des ouvrages plus pointus. Visualiser des concepts, comparer des chiffres et retenir l'essentiel : la démarche est louable.

Ed. La Martinière – 170 pages

Daniel Bastié



**Éditions
de La Martinière**

CHOCOLAT FACILE ET GOURMAND

Le chocolat est dans les réfrigérateurs de presque tous les ménages et fait partie des ingrédients que la population consomme sans jamais se lasser. Noir, fondant, blanc, crémeux, au lait ou assorti d'arômes enchanteurs, il fait rêver et se décline selon mille recettes. Réputée pour son ouvrage « Les cakes de Sophie », Sophie Dudemaine vient de publier un livre 100% consacré à cette délicieuse matière et, plutôt, que de proposer des réalisations longues et complexes, elle invite le lecteur à se familiariser avec des recettes faciles et gourmandes qui, pour la plupart, ne réclament pas un grand apprentissage du monde des fourneaux ni une interminable durée de préparation. Toutefois, il convient de ne pas posséder deux mains gauches et de vouloir mettre la main à la pâte sans avoir peur de se salir un peu. On s'étonne très vite de voir à quel point tout devient facile. Les ingrédients, la durée de cuisson, des idées de décoration : l'ensemble est exprimé en quelques lignes sur la page de gauche, tandis que celle de droite suggère une magnifique photographie du plat achevé. Moelleux, fondant, crumble, truffe, praline, cookie, brownie ... tout paraît tellement évident. De quoi satisfaire les apprentis pâtisseries comme les cuistots aguerris et les mamans à la recherche de créativité pour concocter un succulent quatre heures ou un dessert qu'on ne sera pas prêt d'oublier. Tout placer dans un bol, mélanger, cuire (ou pas) et la magie opère pour le plaisir des yeux et du ventre. Un livre pratique qui deviendra le compagnon de celles et ceux qui aiment se régaler !

Ed. La Martinière - 256 pages

Sylvie Van Laere

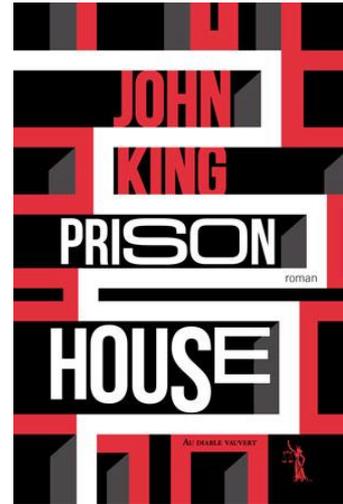


PRISON HOUSE

La prison a toujours eu deux objectifs. Un : extraire des individus dangereux de la société. Deux : responsabiliser ces mêmes individus et les amener à revoir leur comportement durant la période de détention. Or, on le sait, le monde carcéral rate souvent son but et ressemble à un enfer moderne. John King, romancier anglais né à l'aube des sixties, traite de thèmes où la violence s'invite à chaque coin de rue, avec des hordes de hooligans, de punks et autres parias. Après avoir longuement erré à travers l'Europe, Jimmy Ramone est écroué. Solitaire, il n'a rien de commun avec les autres détenus et réfute le crime dont on l'accuse. Enfermé dans une cellule, qui (pour le lecteur) symbolise son mental, il est progressivement amené à se remettre en question et à délier les noeuds de son passé. Telle une gifle, une évidence le cloue au sol. Et si, jusqu'alors, il n'avait pas cessé de mentir. Aux autres et à lui-même. Il se retrouve du coup enquêteur et suspect du meurtre pour lequel il a été condamné et qu'il affirme ne pas avoir commis. Autant qu'une introspection dans un esprit malade, l'auteur nous offre une description sans aménités des prisons actuelles, ainsi qu'une parabole sur la rédemption. La peur du châtement, la souffrance et l'ennui sont autant de corollaires à une solide intrigue, qui tient le lecteur en éveil jusqu'au dernier chapitre. On se trouve à des lieues des clichés concernant les polars avec, cette terrible question qui taraude : y a-t-il eu une erreur judiciaire ?

Ed. Au Diable Vauvert – 379 pages

Daniel Bastié



LES CHEVALIERS DE CRONGTON

La vie n'a rien d'une sinécure pour P'tit Bout et ses copains Danny McKay et La Fusée. Pour aider une amie compromise dans une histoire de photographies, ils décident de parcourir la ville et de retrouver le téléphone qui contient les clichés gênants. Même si on est ados et qu'on clame ne rien craindre, traverser Crongton-Sud ne ressemble pas à une partie de plaisir. Chaque pavé peut révéler un danger. A mesure que le trio poursuit sa quête, il se rend à l'évidence qu'il a peut-être parlé un peu trop vite, sans évaluer les risques encourus. Chemin faisant, le groupe est amené à affronter un voyou de la pire espèce et est témoin d'une vendetta. Dès les premiers chapitres, ce roman séduit et accroche. Avec une langue orale percutante, Alex Wheale nous entraîne dans la banlieue de Londres et dresse une galerie de portraits sympathiques pour éviter la noirceur. Mieux, il réussit une histoire où la narration et la réflexion rebondissent de l'un à l'autre sans jamais lasser. Ce roman restitue l'exaltation et les peines d'un âge ingrat, où on se croit le plus fort. Puis, que ne ferait-on pas pour les yeux d'une belle qui enflamme le cœur ? Si la cité est fictive, les échos résonnent comme ceux, bien réels, qu'on entend dans d'autres villes d'Angleterre. Pour doper le récit, l'auteur jongle avec une langue inventive et des expressions drôles. Les épreuves n'aident-elles pas à progresser pour, enfin, grandir ?

Ed. Au Diable Vauvert – 351 pages

Daniel Bastié

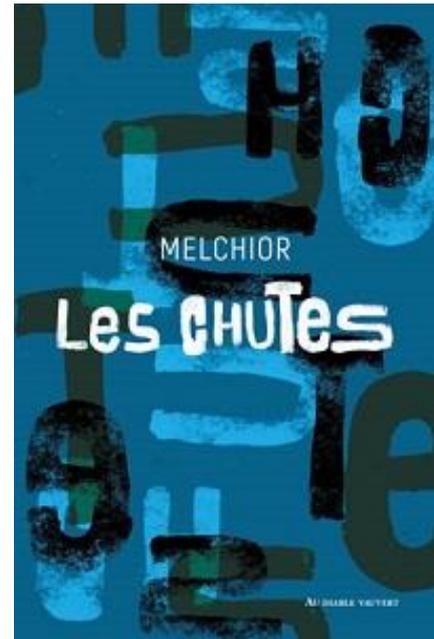


LES CHUTES

L'amour ressemble à une parabole, avec une ascension, une apogée et un déclin qui, souvent, mène à la rupture totale. Comment vivre avec un déchirement dans le cœur et de quelle manière oublier l'absente, alors que tout se ravive pour l'évoquer ? Faut-il boire pour lénifier l'esprit, se laisser abandonner à la dérive des rencontres d'un soir, perdre tout honneur et se soumettre aux pleurs ? Certains parlent d'alternatives au chagrin. En ce sens, est-il nécessaire de forniquer avec une autre, simplement parce qu'elle ressemble à celle qui est partie, pour assouvir une envie ou par dépit ? Plus le protagoniste tombe et, davantage, il se déleste, au point de ne plus appartenir aux autres. On lui avait promis un tunnel avec, au bout, de la lumière. Il invective les murs comme il engueule une femme. Né en 1994, Melchior pratique un verbe cru et efficace, multiplie les expressions métaphoriques et apostrophe le monde, afin qu'il se fige pour assister à sa chute. Il se gausse de réflexions extrêmes, sans concessions, parfois drôles. Son livre vaut par la révolte qui sourd, autant que par les portraits qu'il mitonne tel un chef. S'écraser pour s'arrêter. Mourir pour ne plus se retourner vers le passé. Ici, les chutes ressemblent à autant d'instantanés d'insolences. L'auteur nous offre une lecture qui percute la raison et qui empêche de river les yeux ailleurs. Il achève son texte par ce paragraphe : « Je donnerais tout pour retomber amoureux, retomber à l'eau, retomber amoureux dans le panneau, comme un idiot de passage, comme un roi perdu car, au fond, rien ni personne n'arrête le cirque, pas même les points, pas même les filles, même pas les chutes. »

Ed. Au Diable Vauvert – 140 pages

Daniel Bastié



TINTIN, LE DIABLE ET LE BON DIEU

L'œuvre d'Hergé continue d'être explorée et analysée, multipliant les évidences comme les supputations. Bob Garcia s'est échiné à extraire des albums du célèbre dessinateur belge toutes les allusions ayant trait (même un peu !) à la religion. Ce n'est un secret pour personne d'affirmer que Georges Rémi a longuement collaboré au Petit Vingtième, organe catholique, et que, comme la grande majorité de ses contemporains, était très proche de l'Église. L'idée a donc été de relever dans chacune de ses œuvres les références à la Bible, à la culture chrétienne et de voir de quelle manière ses idées ont évolué au cours des décennies. Après avoir resitué chaque bédé dans son contexte historique, l'auteur s'amuse à répertorier tout ce qui touche, de près ou de loin, au domaine de la foi, aux superstitions ou aux mythes. Il insiste évidemment sur le fait que le regard des gens a évolué avec la mondialisation et que, par exemple, « Tintin au Congo » correspond à la mentalité des lecteurs au moment de sa parution. Il souligne également que « Les aventures de Tintin » possède un petit quelque chose issu des univers de Jules Verne et que, au cours de ses périples, elles révèlent une incroyable ouverture d'esprit, un vif intérêt pour les cultures étrangères et un véritable esprit de tolérance. Quant aux méchants, indispensables à la bonne marche de l'action, ils se révèlent de confessions (religieuses et ethniques) différentes, prouvant qu'il n'y a pas plus de Dieu ou de Diable en Europe qu'ailleurs. Voilà une approche originale pour circonscrire les mondes d'Hergé et susciter l'envie de se procurer les albums qui ont enchanté nos parents et grands-parents.

Ed. Desclée de Brouwer – 244 pages

Daniel Bastié

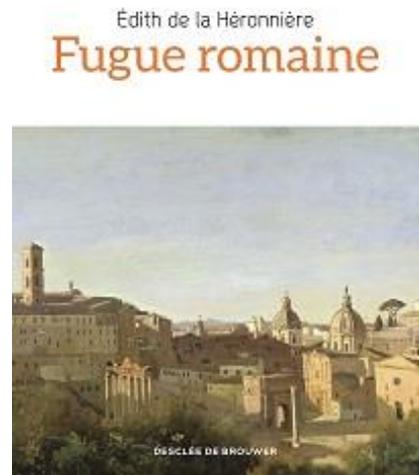


FUGUE ROMAINE

Rome demeure par excellence la ville qui attire tous les férus d'antiquités, les amoureux du cinéma de Federico Fellini et les latinistes du monde entier. Que dire de neuf par rapport à tout ce qui a déjà été écrit concernant la ville millénaire ? Revenir sur ses origines, la grandeur de l'Empire ou les causes de sa décadence ? Édith de la Héronnière a décidé de ne pas rédiger un énième guide, mais de partager ses émotions en nous faisant découvrir la cité sous un jour nouveau, en collant aux saisons et en ouvrant des portes pas toujours accessibles aux touristes. Au fil de chapitres thématiques, elle nous apprend que neuf cents églises ont été parsemées à travers le territoire, nous parle des martyrs chrétiens persécutés à cause de leur foi, des génies qui ont marqué leur siècle comme peintres, inventeurs ou compositeurs insignes. Il y a également tous ces esthètes et créateurs qui ont posé leurs bagages pour humer l'air ancestral amené à les inspirer : Goethe, Stendhal, Berlioz, Wiertz, Zola, etc. Ce voyage était nécessaire aux intellectuels et faisait partie de leur formation. Mais, Rome reste surtout un lieu de vie pour les Italiens, qui y possèdent mille habitudes, avec des marchés typiques, des endroits sacrés, des incursions à la surface et sous celle-ci. Avec une galvanisée de passion, l'auteure rend son engouement contagieux et nous transmet l'amour qu'elle ressent pour une métropole aux richesses qui se dévoilent à chaque coin de rue, dans l'architecture, les vestiges antiques, les arts et la joie de vivre. Une sollicitation immédiate à acquérir un ticket pour un aller simple !

Ed. Desclée de Brouwer – 174 pages

Paul Huet



DDB *desclée
de brouwer*

A TOI QUI A CHANGÉ MA VIE

Un voyage de noces ne se passe pas forcément dans un palace cinq étoiles, les pieds au bord d'une piscine et en maillot de bain. Inès et Etienne ont décidé de parcourir le monde pour se mettre au service des autres, autant pour vivre une expérience unique que pour partager leur foi chrétienne. Plutôt que de traverser la terre sainte, ils ont choisi d'inscrire leurs pas dans ceux de Mère Teresa, récemment canonisée, et de découvrir la richesse de la mise en commun par le biais du détachement total par rapport aux choses matérielles. Un choix plutôt qu'une option. Leur périple les a entraînés au Maroc, au Pérou, en Argentine, en Bolivie, au Chili, en Inde, au Laos, en Birmanie, au Cambodge et en Albanie à la rencontre d'une population humble et heureuse de l'attention qui leur est portée. Loin des clichés, ils ont décidé de raconter leur aventure à la première personne et de mettre en évidence la voix de celles et ceux qu'ils ont croisés, avec lesquels ils ont partagé un repas, chez qui ils ont logé et, surtout, fraternisés. Plutôt que de concevoir un roman biographique, ils ont accumulé une série de missives et leur carnet de route pour inviter les lecteurs à les suivre d'une région à l'autre, parler de générosité, de bonheurs nés dans la simplicité, du sens de l'accueil et de l'engagement. Au-delà d'une lune de miel peu ordinaire (qui a duré un an !), ils nous parlent d'un cheminement humain qui ôte les œillères, forme à davantage de fraternité et se double d'une quête spirituelle.

Ed. Artège – 237 pages

Sylvie Van Laere



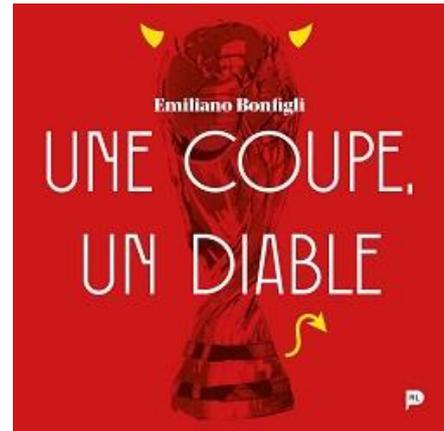
UNE COUPE, UN DIABLE

Emiliano Bonfigli nous invite à revivre les diverses coupes du monde de football à travers le prisme de différents joueurs belges. Des matchs qui ont laissé des souvenirs inoxydables dans l'esprit des supporters, prouvant que la Belgique n'a jamais eu à avoir honte de son équipe ni des résultats engrangés. Bien sûr, l'aventure a débuté à l'aube du siècle dernier dans le cadre emblématique de Montevideo en Uruguay. La suite est bien connue : le Mexique, l'Espagne, l'Italie, les Etats-Unis, la France, La Corée du Sud, le Brésil et, aujourd'hui, la Russie, avec pour les Diables rouges des victoires et des échecs mais, néanmoins, de belles aventures gravées en noir, jaune et rouge dans le cœur de tous les fidèles.

L'auteur remet également en exergue des sportifs qui ont marqué les annales des stades : Paul Van Himst, Alexandre Czerniatynski, Georges Grün, Enzo Scifo, Philippe Albert, Eric Deflandre, Johan Walem, Nacer Chadli et Eden Hazard. Autant de moments de joie inoubliable que ce livre collationne sans autre ambition que celle d'exhumer des instants exceptionnels comme le fabuleux goal de Philippe Albert en 1994 face aux Pays-Bas ou l'éclatante victoire en 2014 au pays de la Samba et du carnaval. On se souvient enfin du Grand Jojo et de son fameux tube « E viva Mexico ! », entonné dans tout le royaume entre deux rasades de bière fraîche. Ah, nostalgie !

Ed. La Renaissance du livre – 139 pages

Willy Smedt



BELGICA, UNE AVENTURE EN ANTARCTIQUE

Cet ouvrage destiné aux enfants a été adapté des carnets du commandant Adrien de Gerlache et de son second Georges Lecointe et narre leur périple au cœur de l'enfer blanc en 1897 à bord du Belgica, navire parti d'Anvers avec un équipage international, constitué de scientifiques. Pour la fluidité du récit, Sandrine Place et Stéphanie Vander Meiren ont ajouté un personnage fictif. En l'occurrence, le jeune Colin. L'occasion de narrer une expédition qui a marqué les annales et a prouvé le courage des explorateurs des temps modernes. Le Belgica est également le premier bâtiment à avoir passé l'hiver enchâssé dans les glaces. Mais l'histoire ne s'arrête pas là ! Soixante ans après leur retour, le fils d'Adrien, Gaston, est retourné en Antarctique afin d'y bâtir la base Roi Baudouin. On ignore bien souvent que durant la Seconde guerre, le Belgica a été coulé à l'entrée du port de Harstad en Norvège et qu'il y repose toujours. Le graphisme est attrayant et le texte fluide. Un lexique et un petit dossier thématique achèvent cet album. Avec beaucoup de bonnes surprises donc, cap sur le continent blanc !

Ed. La Renaissance du Livre – 32 pages

Amélie Collard



PETITE FEMME

Voilà un roman court très ambigu. Maria est une gamine étrange et extrêmement impudique. A l'école, les professeurs s'interrogent sur ce qu'elle vit à la maison. Subit-elle des relations incestueuses ? Convoquée, Silvia, la mère, nie. Alors que cette dernière fait son marché, son mari chute par la fenêtre et meurt. La petite, qui se trouvait dans la cuisine, affirme ne rien avoir vu ni entendu. Plusieurs années s'écoulent et, maintenant installées à Rome, mère et fille s'opposent. Lorsque Silvia rencontre le bel Antonio, Maria met tout en œuvre pour briser ce couple naissant. Anna Giurickovic Dato propose ici un premier ouvrage aux odeurs de soufre qui explore les contradictions de l'âme humaine. Maria est-elle finalement une victime ou un ange noir à l'esprit pernicieux ? Plutôt que de hurler ou que d'invectiver sa génitrice, elle s'active pour la déposséder de son histoire d'amour et articule tous ses charmes afin d'accaparer les attentions du nouveau venu, en se faisant chatte et intrigante. Assez vite, le lecteur découvre que la vengeance est un plat qui se déguste froid. Reste à savoir quel est le mobile de l'adolescence. Un traumatisme passé est-il le fruit du présent tourmenté ? A mesure que les chapitres s'égrènent, un horrible secret se met en exergue. Ce livre ambigu progresse incessamment sur le fil ténu entre innocence et dépravation et nous vaut quelques pages sulfureuses qui rebutent ou suscitent l'admiration. Quoi qu'il en soit « Petite femme » ne laisse personne indifférent et salue l'entrée en fanfare d'une nouvelle venue en littérature.

Ed. Denoël – 179 pages

Sam Mas



ÉDITIONS
DENOËL

LE SALON DE BEAUTÉ

A Bogota, en Colombie, les femmes sont encore trop souvent victimes de la violence des hommes, toutes classes confondues. Pour se hisser dans la hiérarchie sociale, elles n'ont pas d'autre choix que de mettre en exergue leur beauté. Pour cette raison, elles sont plusieurs à se retrouver dans un luxueux institut de la Zona Rosa, un des quartiers les plus huppés de la capitale. Là, elles se confient, refont le monde, discutent de leurs rêves et de leurs craintes. Karen, l'une des esthéticiennes, est la proue du lieu et son rôle dépasse largement l'art de la manucure et de la cire chaude. Un jour, une étudiante fait appel à ses soins pour être la plus radieuse possible. Elle est conviée à une rencontre qui devrait doper son avenir. Or, le lendemain, elle est retrouvée morte. Avec énormément de style, Melba Escobar capture les instantanés d'une ville en effervescence permanente, où la brutalité tutoie une certaine forme d'insouciance. Si tous les hommes ne sont pas des crapules, elle n'hésite pas à parler de subordination qui paraît ancrée dans la tradition. Vu d'Europe, on se demande comment les personnages ne trouvent pas la force de se rebeller, de faire entendre leur voix pour davantage d'équité. Ce que les femmes de Bogota vivent au quotidien est une ignominie. A croire que les mouvements féministes ne sont pas parvenus à faire entendre leur cri là-bas. Avec force, l'auteure enclave son récit dans une société opaque, en proie au vice et à la corruption. Bien entendu, le meurtre de la jeune femme doit être résolu et, malgré plusieurs freins, l'enquête progresse, se défiant des mensonges, des non-dits et du silence de certains témoins. Même s'il s'agit d'un polar atypique, « Le salon de beauté » peut être considéré comme une réponse au féminin à la série « Narcos » diffusée sur Netflix. Un uppercut !

Ed. Denoël – 232 pages

Sam Mas

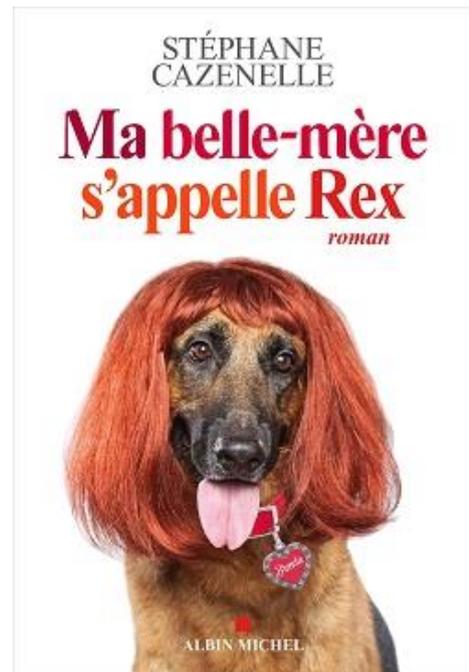


MA BELLE-MÈRE S'APPELLE REX

Beaucoup de personnes ne croient pas à la possibilité d'une seconde vie après la mort. Un choix philosophique qui vaut ce qu'il vaut et qui, dans une société moderne axée sur la raison et la logique, semble posséder la cote (athéisme oblige !) Néanmoins, l'existence peut parfois réserver d'étranges surprises en laissant une part de surnaturel intervenir dans le quotidien et s'immiscer dans le couple. David Tessinger, vétérinaire bien dans sa peau, en fait l'amère découverte en adoptant Rex, un adorable toutou qui très vite dévoile des ressorts inattendus. Confronté à maintes supputations, l'homme en arrive à croire que l'esprit de sa défunte belle-mère, femme acariâtre par excellence, se serait réincarnée dans l'animal de compagnie. N'est-il pas plutôt en train de cauchemarder ? Surtout, de quelle manière émettre à son épouse une thèse à laquelle il semble être le seul à croire ? « Ma belle-mère s'appelle Rex » nous vaut de grands éclats de rire et réveille en chaque lectrice /lecteur des souvenirs inoxydables qui la/le lient à la maman de sa belle et tendre (ou à celui qui partage le lit conjugal). Le thème du défunt revenu dans la peau d'un tiers n'est pas neuf, mais il s'agit de la première fois qu'il se met à aboyer pour empoisonner la vie du gendre. Voilà une comédie désopilante d'un authentique vétérinaire romancier, féru de paranormal, et qui n'a pas son pareil pour croquer plusieurs situations extrêmement visuelles. Un régal !

Ed. Albin Michel – 310 pages

Daniel Bastié



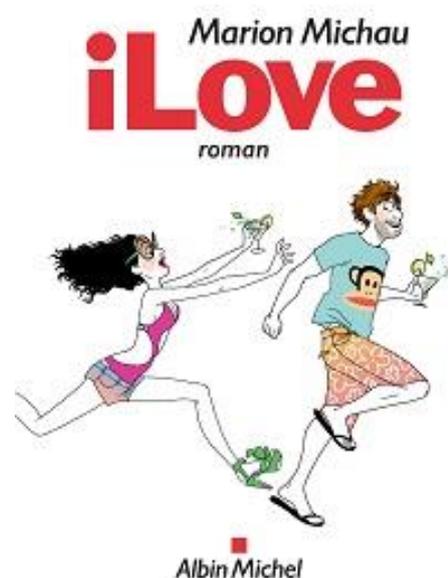
■ Albin Michel

I LOVE

A l'heure du bilan, les ovaires s'agitent et l'horloge biologique rappelle à certaines femmes qu'il ne faut pas tarder si elles désirent avoir un enfant. Pour faire bref, l'héroïne s'apparente à une espèce de Sharon Stone de la charcuterie bavaroise. Pas vilaine mais, disons, sur laquelle personne ne se retourne dans le métro. Une beauté quelconque, sans finesse et un peu terne. Puis, à force de posséder des idées surfaites du célibat, elle n'est jamais parvenue à garder un garçon bien longtemps. Pourtant, elle se répète que la solitude développe maints attraits : ne pas s'encombrer d'un balourd, sortir quand et où on veut. Surtout en choisissant les convives ! Le plus compliqué consiste à rentrer seule. Chaque homme qui lui jette un regard ravive son espoir. Alors, à nouveau, elle se sent prête. Prête à mille concessions, prête à s'offrir, prête à tenter le coup, prête à être mère. Un départ improvisé à Barcelone lui permet surtout de mettre tout à plat et de se découvrir elle-même. Marion Michau signe une belle chronique au féminin, servie par un ton décalé et insolent. Et si tout pouvait commencer, alors que la jeune femme vient de perdre son portable ?

Ed. Albin Michel – 214 pages

Amélie Collard

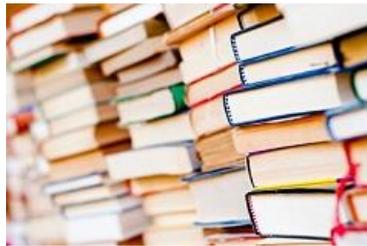
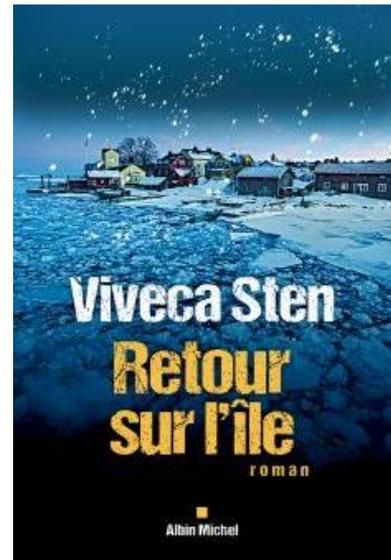


RETOUR SUR L'ÎLE

En plein hiver, tandis qu'une redoutable tempête vient de frapper l'île de Sabdhamn, le cadavre d'une journaliste est retrouvé sur la plage. Il s'agit d'une célèbre correspondante de guerre, réputée pour ses positions tranchées et qui, plusieurs fois, a invectivé des personnes influentes issues du mouvement xénophobe « Nouvelle Suède ». Envoyé sur le lieu du crime, l'inspecteur Thomas Andreasson sait qu'il n'aura pas facile à délier les nœuds de cette affaire. Fort vite, un second crime défraie la chronique locale. Existe-t-il un lien entre les deux victimes ? Surtout, quel est le mobile de cette violence peu commune dans la région ? Viveca Sten vit non loin de Stockholm et s'est lancée avec succès dans l'écriture. Depuis de nombreuses années, elle met en scène les enquêtes de l'inspecteur Andreasson et de son assistante Nora Linde. Immense succès de librairie, son œuvre a été traduite dans une douzaine de langues et a été adaptée pour la télévision avec un intérêt jamais démenti. Le contexte et les protagonistes générèrent un enthousiasme dès les premiers chapitres et font de ce « Retour sur l'île » un thriller comme on les aime : secs, sans réelle empathie et d'une rare efficacité. Au demeurant, gris et froid comme le ciel plombé !

Ed. Albin Michel – 442 pages

Paul Huet



PÉKIN DE NEIGE ET DE SANG

Le larynx tranché, le corps d'un homme a été découvert au pied de l'immeuble où il est domicilié. Le lieutenant de police Ma et son second Zhou ne savent pas encore qu'ils mettent les pieds dans un engrenage qui les poussera à travers Pékin et à remuer ciel et terre pour retrouver les assassins. Dans un roman aux allures de reportage, Jianxiu Mi nous fait découvrir les aspects les moins reluisants d'une métropole en proie aux vices les plus sordides, entre drogue et déglingue. Plutôt que de nous faire admirer les beautés et les miracles technologiques de la république chinoise, il sillonne les quartiers sordides et les bas-fonds, prouvant que l'Orient n'a rien à envier à l'Europe et aux Etats-Unis en matière d'êtres *bordeline*, de corruption et de violence. De quoi engendrer quelques descriptions bien glauques et corser un polar aux allures de lente chute aux enfers. La matière est ici riche et mérite le détour. Assurément, l'auteur soigne la psychologie des personnages et met en scène un officier désabusé, fraîchement fragilisé par un divorce qu'il ne parvient pas à surmonter. Quant à son coéquipier, il s'agit d'un jeune flic peu expérimenté et prêt à toutes les transgressions pour boucler une affaire et faire éclater la vérité.

Ed. Philippe Picquier – 318 pages

André Metzinger

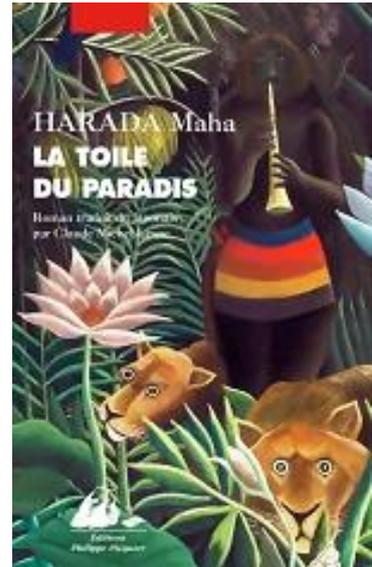


LA TOILE DU PARADIS

Un riche collectionneur d'œuvres d'art fait appel à deux spécialistes pour authentifier une toile d'Henri Rousseau (dit le Douanier Rousseau). L'action se déroule à Bâle, dans une magnifique propriété. Orié, historienne artistique, et Tom, assistant-conservateur au MoMA de New York, se retrouvent confrontés à une véritable énigme et se voient amenés à étudier la vie et les travaux connus du célèbre peintre. Fort rapidement, ils découvrent que leurs connaissances ne suffisent pas et ils sont contraints de se plonger dans une kyrielle de textes relatifs à l'artiste, tant pour chercher une trace de la genèse de l'huile à certifier que pour l'insérer dans une chronologie comportant plusieurs ellipses. S'engage une enquête trépidante dans le monde des couleurs et du rêve, avec des renvois incessants à une période totalement révolue et une description amoureuse d'un créateur totalement dévoué à sa passion. Maha Harada signe un roman rempli de références, à la fois fort et pudique, qui entreprend une démarche originale autour d'un esthète et parle autant aux amateurs de visites dans les musées qu'aux néophytes en matière de cimaises et prêts à se laisser bercer par une investigation passionnante, afin de relever des zones d'ombre et à en savoir davantage. Un livre mystérieux et ... lumineux !

Ed. Philippe Picquier – 317 pages

Daniel Bastié



*Éditions
Philippe Picquier*

NOIR SUR BLANC

Mizuno vit de sa plume et connaît un certain succès avec ses romans, avec la fâcheuse habitude de baptiser ses personnages de noms réels. Une manie à corriger ! Cette fois, il est en train de travailler un manuscrit qui met en scène un écrivain. Chose finalement aisée, parce qu'elle lui permet de parler de choses connues, sans avoir à se renseigner sur d'autres professions et ne pas perdre une énergie folle à investiguer tous azimuts. Malgré un talent reconnu, l'homme fait preuve d'une paresse avérée et éprouve de nettes difficultés lorsqu'il s'agit de se mettre au travail. Toutefois et sans le vouloir, il peut arriver que la fiction rattrape le réel. De la sorte, que se passe-t-il lorsqu'une mort imaginée devient bien tangible, lorsqu'une maîtresse disparaît subrepticement et quand le flic incrédule, chargé de l'enquête, ne sait pas par où embrayer ? Jun-Ichiro Tanizaki nous livre un polar en forme de miroir, au cœur duquel le personnage central se retrouve prisonnier de son écriture. Une touche de comédie fait en sorte que le récit ne bascule jamais dans le sordide et devient un reflet de notre monde en train de basculer dans le n'importe quoi, avec des idées tronquées, des illusions sur ce que devraient être les choses et des jugements qui ne sont pas la vérité. Avec un sens acéré de la formule et une théâtralisation du tragique, l'auteur nous place entre les mains un ouvrage atypique qui constitue un miroir (sans doute déformé ?) du Japon moderne.

Ed. Philippe Picquier – 252 pages

André Metzinger

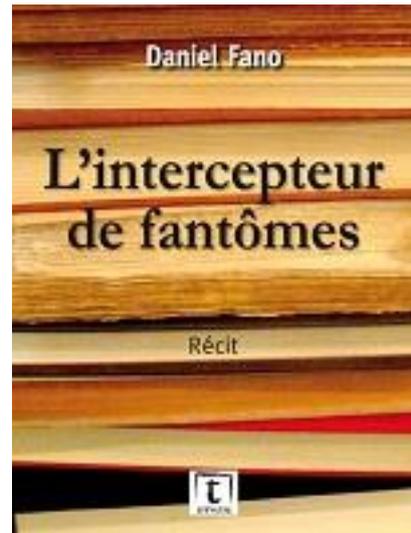


L'INTERCEPTEUR DE FANTÔMES

Daniel Fano aurait dû faire carrière dans les chemins de fer. La fée qui s'est penchée sur son berceau lui a permis d'écrire avec facilité, d'être édité dès le début des années 70 et de prendre activement part à la vie littéraire belge. Avec une modestie jamais dénuée d'un réel talent de plume, il aligne les textes et ne cesse jamais de se remettre en question. Il a fallu l'insistance des éditions Traverse pour faire naître sur papier « L'intercepteur de fantômes », une balade dans les souvenirs de l'auteur qui tente de retrouver une poignée de personnages qui ont marqué son parcours. Du coup et au fil de chapitres courts, il exhume des visages adorés ou admirés et les expose en pleine lumière. Sans perdre de temps, il convie également le lecteur à sa suite à travers les rues de Bruxelles pour fouler le dallage du Passage 44 et les pavés de la place Saint-Boniface et de la place De Brouckère. Volontairement, il évite les regrets et la nostalgie, afin de se focaliser sur l'essentiel et ne retenir que la vie artistique, vrai vivier en mouvement perpétuel, avec une évocation sans failles de la revue Luna-Park ou le Théâtre laboratoire Vicinal. Les références abondent, ainsi que les noms. L'opportunité de se familiariser avec Marc Dachy, Martine et Philippe Dufrenne et un certain B. Palmer (double de l'auteur ?). Forcément, des images défilent devant les yeux ...

Ed. Traverse -105 pages

Daniel Bastié

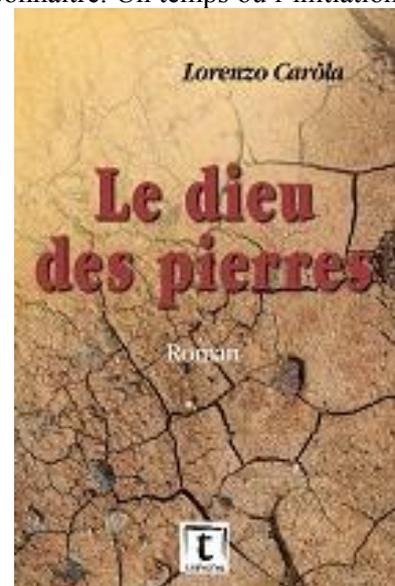


LE DIEU DES PIERRES

Lorenzo Caròla parle d'un passé que les plus jeunes ne peuvent pas connaître. Un temps où l'initiation sexuelle passait par les bordels d'ici ou d'ailleurs et où les adolescents s'activaient à perdre leur pucelage pour devenir des hommes, encouragés par les aînés. L'auteur raconte de quelle manière son père l'a initié aux plaisirs de la chair, à la fois incontournables sur le plan de la procréation et nécessité narcissique. Sans grands effets lyriques et avec un ton racé, il décrit une humanité fragile, acceptant d'aller à la rencontre d'elle-même, et de narrer de quelle manière on grandit dans certaines familles bourgeoises. Récit d'initiation autant que roman, « Le dieu des pierres » nous emporte en Italie et le long des berges du Nil à la rencontre d'une existence sans tabous, de réflexions sur le présent, le futur et la quête de soi. Au demeurant, l'auteur nous gratifie d'un livre haletant, pétri de sentiments et d'une pertinence contagieuse. La chronique d'une époque sous forme d'autobiographie romancée et romanesque !

Ed. Traverse – 232 pages

Paul Huet

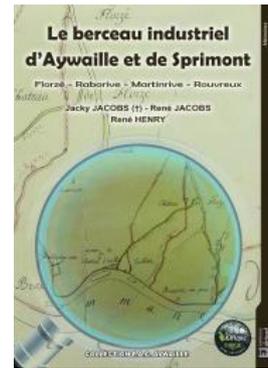


LE BERCEAU INDUSTRIEL D'AYWAILLE ET DE SPRIMONT

La publication de cette étude résulte de la rencontre d'hommes curieux et passionnés par l'histoire de leur région qui, au-delà de la conservation d'objets prompts à évoquer le passé, ont souhaité les exhumers afin de les faire parler et les replacer dans leur contexte initial. Ils ont décidé de rédiger un essai sur l'histoire d'Aywaille, Sprimont et leurs environs, afin de parcourir ces lieux au fil du temps comme une visite guidée qui happe le lecteur par la paume et lui fait découvrir les richesses locales. Aussi audacieux qu'ambitieux, ce périple entraîne chacun à travers un monde où l'industrie était reine et apportait de la richesse à la Wallonie. Ils racontent leur héritage avec une passion contagieuse, un sérieux digne des meilleurs essais et une foule de documents passionnants. Bien évidemment, ce livre intéressera en priorité les gens qui vivent ou connaissent ce coin de Belgique, mais ne rebutera pas les autres. En évitant le ton scolaire, « Le berceau industriel d'Aywaille et de Sprimont » repose sur une kyrielle d'informations glanées dans les archives locales et parvient à susciter beaucoup d'intérêt.

Ed. Dricot – 118 pages

André Metzinger

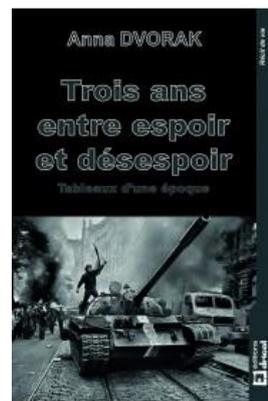


TROIS ANS ENTRE ESPOIR ET DÉSESPOIR

Nous commémorons cette année le cinquantenaire anniversaire de l'invasion russe dans les rues de Prague. Un coup d'horloge qui a fait frémir les nations et que beaucoup ont cru être le prélude à la troisième guerre mondiale. Anna Dvorak est née en Tchécoslovaquie et a vécu les événements terribles alors qu'elle avait à peine vingt-quatre ans. Que faire et comment réagir ? Avec le temps, les souvenirs s'estompent et les gens oublient. Pour faire honneur aux siens et ne pas laisser s'envoler son précieux témoignage, elle a décidé de tout consigner par écrit et de faire profiter les lecteurs de son avis de première main. En choisissant la forme du roman, elle raconte chaque minute avec une précision d'orfèvre. A côté des communiqués officiels, elle s'attache également au comportement de la population et à la manière dont elle a dû personnellement s'adapter. Par exemples : comment allait-on s'approvisionner pour nourrir les siens et de quelle manière poursuivait-on ses activités professionnelles ? Après avoir été bibliothécaire dans sa ville natale, l'auteure s'est exilée en Belgique, où elle exerce différents métiers avant de profiter d'une retraite méritée.

Ed. Dricot – 342 pages

Daniel Bastié



GLORIA AU NOM DE LA COUTUME

On l'appelle à nouveau Congo, même si on oublie que le président Mobutu a souhaité appeler son pays Zaïre, question de faire oublier le passé colonial et marquer son indépendance vis-à-vis d'une Belgique paternaliste. Vu d'Europe, le Congo ressemblait à l'Eden sur terre. Pourtant, les coloniaux en ont été chassés. Gloria est une enfant de la génération de l'après indépendance, qui a grandi dans le système mobutiste et a fait partie de celles qui ont été perturbées par les guerres tribales et les luttes pour la démocratie, réveillées environ toutes les décennies. Lola Demoulin écrit pour ne jamais oublier, faire savoir une réalité connue en Afrique et, souvent, ignorée ailleurs. Aussi pour parler de racines, de culture et partager un intarissable besoin d'expression. Sans jamais juger, elle prend la plume et suit les traces de Gloria, prouvant que les êtres humains apportent une âme à chaque région et que leur ambition est de vivre pleinement, en toute félicité, sans avoir honte de regarder derrière eux et sans avoir peur de l'avenir. Avec des mots simples, elle couche ses émotions, ses rêves et ses sentiments. Elle parle également du sort des réfugiés et de la difficulté de s'intégrer, osant la question qui divise et fait hurler : qu'est-ce que l'intégration ?

Ed. Dricot – 112 pages

André Metzinger

